PÊCHEURS DE PERLES

OUVRAGES D'ALBERT LONDRES

Chez Sansot :

Suivant les heures, *poèmes.*

L'Ame qui vibre, *poèmes.*

Lointaine, *poèmes.*

La Marche à l'Etoile, *poèmes.*

Chez Albin Michel :

Au bagne.

Dante n'avait rien vu (Biribi).

Chez les Fous (Dessins de Rouquayrol).

La Chine en folie.

Le Chemin de Buenos-Aires (La traite des blanches).

Terre d'Ebène (La traite des noirs).

Le Juif Errant est arrivé.

Aux Editions de France :

Marseille, porte du Sud.

L'Homme qui s'évada.

ALBERT LONDRES

PÊCHEURS DE PERLES



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, Rue Huyghens - PARIS (14e)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

13 exemplaires sur Vergé pur fil VINCENT MONTGOLFIER

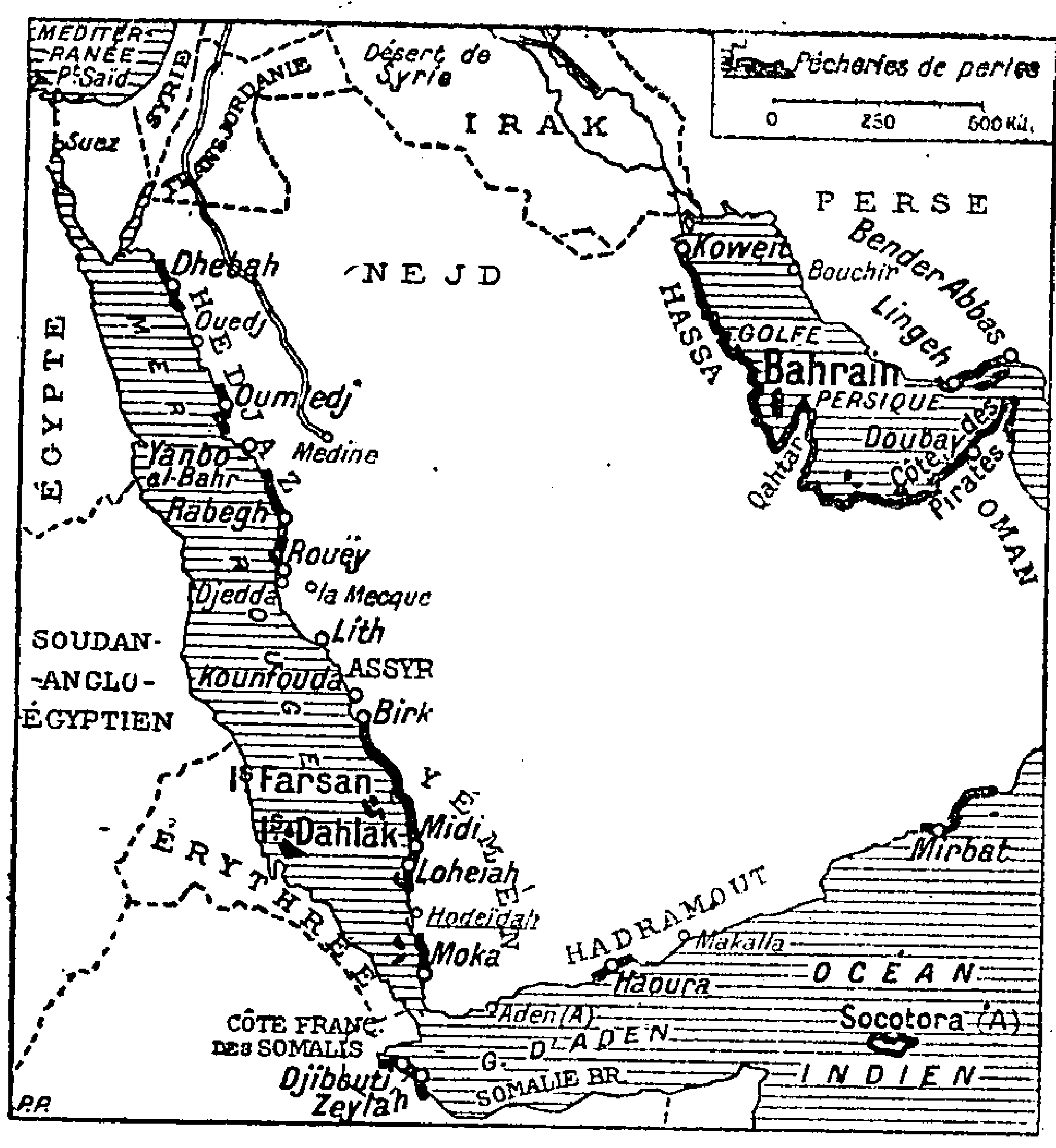
L'édition originale a été tirée sur Alfa « IMPONDÉRABLE »
des Papeteries SOREL-MOUSSEL

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

17 exemplaires sur Vergé pur fil VINCENT MONTGOLFIER
nominatifs
Hors commerce

I

TU T'EN IRAS...



Carte indiquant le voyage de l'auteur
aux pêcheries de perles
de la Mer Rouge, du Golfe d'Aden
et du Golfe Persique.

« Le porteur de ce passeport a été vacciné aujourd'hui pour la petite vérole et la peste. Il a pris, en même temps, une première dose pour le choléra et la typhoïde, et devra, pour ces deux derniers, recevoir une seconde dose à son arrivée à Djeddah. P. H. I. Suez, 3 mai 1930. Docteur *Illisible.* »

Le joyeux propriétaire d'un aussi remarquable talisman n'était pas un pestiféré notoire. Jusqu'ici, il ne s'était nullement considéré comme le véhicule de tous les fléaux. Il s'en allait à travers le monde, riche de ses deux yeux tranquilles, sain, croyait-il, de corps, sinon d'esprit : ce n'était que votre serviteur. J'avais été envoyé à la « quarantaine » par la compagnie khédiviale de navigation.

— Voici mon billet, avais-je dit à cette compagnie. Quel jour le *Taloudi* part-il pour Djeddah?

— Après-demain. Etes-vous piqué?

— Est-il indispensable d'être piqué pour aller à Djeddah?

— C'est obligatoire!

A la quarantaine, le docteur Illisible était assis devant son bureau. C'était un Egyptien qui paraissait assez fier d'avoir une seringue à manier. Néanmoins, je lui fis remarquer que j'avais occupé une partie de mon existence à recevoir des maladies dans la peau, et je lui montrai quelques certificats émanant de pays sérieux; ces papiers étaient trop usés ou ne correspondaient plus aux nouvelles lois du Bureau international de l'hygiène.

— Enlevez votre veste et relevez votre manche.

— Docteur, je dois être l'un des hommes les plus piqués de mon temps. N'aggravez pas mon cas. En revanche, je promets de livrer ma dépouille à la Faculté afin que celle-ci se rende compte de l'effet de ses tentatives sur une victime professionnellement résignée.

Au nom de la science infaillible, l'homme s'empara de mon bras et m'honora d'une giclée. Je rabaissais ma manche de chemise quand il me dit : « S'il vous plaît! » L'infirmier lui apportait justement une lancette. Il la trempa dans on ne sait quoi et traça sur le même bras deux raies, assez





joliment parallèles, il faut bien le reconnaître! Tout en lui murmurant un double merci, je me mettais de nouveau en demeure de ramener ma manche quand il fit : « Je vous en prie! » L'infirmier lui passait une autre seringue.

— Alors, on vaccine en trois temps, maintenant?

L'Egyptien, qui avait étudié en Angleterre, me fit comprendre qu'il connaissait son métier.

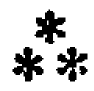
— La première fois, je vous ai mis la peste; la deuxième, la petite vérole. En ce moment — et il enfonça son aiguille dans mon bras aux abois — je vous injecte la typhoïde.

— Eh! monsieur! il ne vous reste plus qu'à me donner le choléra!

— J'y arrive!

Et arrachant le fléau des mains de son moricaud, il me l'envoya jusque dans la moelle.

Là-dessus, il me permit de m'asseoir. Pour l'instant, je ne dirai pas un mot de plus sur cet attentat incroyable contre la santé des voyageurs!



Je n'étais pas spécialement à Suez pour y jouer au cobaye. Si j'avais dans le corps la peste, la typhoïde, la petite vérole et le choléra, je portais aussi un projet en tête. Etait-il bien étudié? Sa-

vais-je exactement quelle étoile j'allais suivre? C'eût été trop beau, dans le cas: je partais à la recherche des pêcheurs de perles.

Où donc?

On pêche les perles à Ceylan, au Venezuela, à Tahiti, en Californie, dans la mer Rouge; mais c'est ailleurs qu'il fallait se rendre. Le lieu de l'infernale féerie n'est ni l'océan Indien, ni la mer des Antilles, ni le Pacifique. Vous ne comptez pas, pauvres bancs perdus! Capitonné de nacre, couronné d'orient, le golfe Persique règne sur vous tous, et dans le golfe, posée sur l'eau turquoise comme une corbeille princière, abritée par un dais de nuages roses, là-bas, se trouve Bahrein (1), la fameuse Bahrein, l'île magique, où, chaque matin, les dames blanches, sortant du bain, apparaissent sur le sable, les mains chargées de perles!

Je ne dis pas que M. Thomas Cook et sa compagnie vous établiraient à brûle-pourpoint un itinéraire pour Bahrein. Le plus remarquable des vendeurs de tickets de voyages hésiterait sans nul doute sur une question aussi saugrenue; néanmoins, après de longues études, et pour peu qu'il eût quelques dispositions, cet éminent employé pourrait vous indiquer deux routes, somme toute

(1) Prononcer : Bahrène.

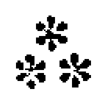
assez raisonnables. La première emprunterait la voie de Syrie. De Beyrouth, vous gagneriez Bagdad par le désert, en voiture automobile. De Bagdad, le train vous descendrait jusqu'à Bassorah. Là, arrivé sur le *Shatt al Arab*, votre bonne étoile vous aiderait certainement à rencontrer un bateau, un pétrolier, à la rigueur, qui, peut-être un jour, vous déposerait à Bahrein.

Au surplus, un avion pris au Caire, et suivant le même chemin, ne verrait aucun inconvénient à vous laisser tomber, muni toutefois d'un parachute, sur un point désertique de l'île légendaire.

La deuxième route serait la meilleure. Elle n'exigerait aucune acrobatie. De Marseille à Bombay. De Bombay à Karachi. De Karachi à Bahrein. Trois bateaux seulement. Luxe et sécurité!

Hélas! j'ai pris la troisième route!

Et la troisième route n'existe pas!



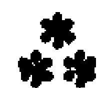
Expliquons-nous.

Le métier de pêcheur de perles est aussi vieux que le vieux monde. Il m'a plu, par un soir d'étrange inspiration, de me reporter plusieurs siècles en arrière. Me considérant dans la glace de l'armoire de ma chambre d'hôtel, j'ai cru voir soudain surgir à ma place un très ancien et très

vermoulu conquistador. Et, parlant à mon double, je lui dis : « Tu vas t'en aller, vieille carcasse, par petites étapes, à travers la mer Rouge, où l'on pêche aussi. Te voilà à Suez déjà. Tu louvoieras le long de la côte du Hedjaz, tu jetteras un œil sur les îles Farsans. De là, tu gagneras l'Erythrée où les plongeurs de Massaouah sont, prétend-on, fameux encore. De Massaouah, d'une voile assurée tu tomberas sur Djibouti. Là, tu verras ce que l'initiative des gouverneurs a fait d'un marché que l'on disait prospère. D'un saut, tu seras en Somalie anglaise, c'est-à-dire aux pêcheries de Zeïla! Ensuite tu feras une grande enjambée, d'Afrique en Asie; Aden te recevra. Et la grande fête commencera. Tu t'en iras à travers les petits sultanats de la côte arabique. Du cheikh de Haora, tu passeras chez le sultan de Makalla. Peu après, sur la rive d'Oman, le sultan de Mascate te recevra, et, un jour, sur je ne sais quel bateau, tu te présenteras à la porte du golfe Persique. Ce sera un beau jour! Toutes les fées de Perse et d'Arabie t'ouvriront leur royaume. Elles te conduiront elle-mêmes sur les bancs de Linga, où si blanches sont les perles; puis à Doubai, sur la côte des Pirates, où les perles sont si chaudes. Enfin, porté par une galère capitane, voiles rouges gonflées et galériens aux rames par une aurore aux doigts de rose, à Bahrein, tu aborderas! »

Voilà le projet insensé que j'avais formé.

Le plus insensé est de l'avoir réalisé — moins les fées.



Le représentant à Suez de Sa Majesté Ibn Séoud, roi du Nedj, du Hedjaz et de ses dépendances, est une espèce de marchand de comestibles. Attendant de lui la permission de commencer ma vie de conquistador, j'allais le voir deux fois par jour.

Un chrétien ne foule pas aisément l'empire d'Ibn Séoud. Son ministre au Caire n'avait pu m'autoriser à toucher Djeddah. Cependant ne portait-il pas le titre de *Mohatamed*, qui signifie le Plein Pouvoir? Le Plein Pouvoir m'avait reçu avec une politesse qui, pour être insigne, n'en paraissait pas moins dégagée. C'était un vieillard maigre, à tête de vieil oiseau, ayant souffert beaucoup du foie, de la chaleur, des mouches et du vent de sable. Il était si chétif, dans sa redingote beige, qu'à la fin je lui parlais à voix basse de peur de l'éteindre. Il me fit donner une toute petite tasse de poupée et je vis arriver un esclave porteur d'une cafetière à bec d'aigle (elle aussi!). Visant ma tasse à plus de soixante centimètres, l'esclave envoya un jet de sa mixture. A ma

grande admiration, le jet s'étala au fond du récipient. Je bus. Il recommença de la sorte à deux autres reprises, avec la même surprenante adresse. N'aurait-il pu me donner la même quantité en une seule ration? C'eût été moins cruel, le liquide n'étant pas du café, mais dè la cardamome, et il faut s'y habituer! Mais je venais de prendre contact avec l'une des coutumes de l'Arabie, où tout se fait trois fois... tout ce qui se fait en public, seulement...

C'est sur les conseils du Plein Pouvoir que je me trouvais à Suez visitant plusieurs fois par jour le marchand de je ne sais au juste quoi. Le *Mohatamed* avait télégraphié à son roi, le suppliant humblement de m'accorder le droit de polluer son territoire, et la réponse devait arriver dans la boutique du port de tête de la mer Rouge.

— Quatorze heures! m'avait dit le vieux faible oiseau, et je vous ouvre un monde!

Le monde restait fermé. Il fallut d'autres câbles. Le cinquième jour, la permission royale arriva.

Ce jour-là, trois heures après ma visite au docteur Illisible, je réintégrai mon hôtel. Comme de juste, il s'appelait : *Bel-Air!*

— Le *kamsi* (1) s'annonce, me dit un familier

(1) Nom du siroco en Egypte.

du lieu, buvons sec, nous aurons soif tout à l'heure!

Ce Français avait bâti une usine à boutons, au bas du canal. En 1923, il m'avait déjà fait visiter son entreprise. Il disait que la mer Rouge étant encombrée de nacre, la logique commandait d'y faire du bouton.

— Vous avez le visa? Bravo! Vous mourrez de chaleur et de soif; mais il y a de l'argent à gagner par là-bas! Allez-y doucement. La première fois que j'ai pêché la nacre à Yambo, ils m'ont reçu à coups de fusil, les saligauds!

— Gardez votre nacre, ce sont les perles qui m'intéressent.

— Prenez garde! la perle porte malheur. C'est connu dans le pays. Tous ceux qui y touchent sont touchés.

A ce moment des frissons me saisirent. Mes mâchoires s'attaquèrent simultanément et avec violence. Le fabricant de boutons m'aida à monter dans ma chambre. Il me coucha.

— C'est la faute à la quarantaine, dis-je, les dents en transe, ils m'ont donné ce matin la peste, le choléra, la variole, et la typhoïde!

— Les coquins!

On alla chercher le docteur français de l'hôpital français.

— Quarante et trois dixièmes, fit-il, regardant

le thermomètre, on va lui faire prendre de la quinine.

— Eh! monsieur! depuis dix-sept ans, j'en mange comme du pain.

— En tout cas, couvrez-le!

Ainsi, tandis que soufflait le *kamsi*, qu'il soufflait à déraciner un arbre du jardin, l'infortuné voyageur commençait, à la saison la plus chaude, son voyage aux pays les plus chauds du monde, grelottant, recouvert de six couvertures et d'un édredon!

II

DJEDDAH

Cette ville inattendue qui, au début du quatrième jour de navigation, surgit comme une falaise, à gauche, en descendant la mer Rouge, c'est Djeddah. Ce nom ne doit pas parler beaucoup à l'imagination des Européens, mes frères. Ils ne savent pas ce qu'ils perdent!

Dix-sept bateaux sont ancrés à la foraine presque au grand large. Le vent brûlant leur a certainement raconté tant de choses sur Djeddah qu'ils n'osent s'en approcher. Ce ne sont pas des bateaux de pêcheurs de perles. Ils ont conduit des pèlerins qui vont à la Mecque, à soixante-dix kilomètres au delà des cailloux et des sables.

Ici l'heure a sonné de vous présenter Chérif Ibrahim. Il m'attend à terre. Peut-être aurait-il pu monter jusqu'à bord; mais, depuis quinze jours, n'est-il pas redevenu Arabe? et c'est le moment de la prière de midi. Il doit la faire s'il ne veut être égorgé.

On dit que Chérif Ibrahim n'est pas son nom véritable. Peut-on le savoir? Si l'on en juge par ses papiers, il a vu le jour au Maroc, dans le Tafilalet. Je crois qu'il est du Doubs. En France, où parfois il séjourne, on peut le voir avec cinq galons sur la manche; toutefois, ce qui le distinguera entre tous, c'est la chose qu'il porte au-dessus d'un cou bien pris dans un col officier : je veux parler de sa tête de revenant du désert. Il semble s'être nourri de trois dattes quotidiennes et, toute sa vie, avoir bu l'eau que des chameaux auraient ruminée pour lui.

Je pense qu'il est Français comme est Anglais le colonel Lawrence. Sur les Boulevards, son nom décoratif ne provoque aucun écho; de Port-Saïd à Djibouti, il est sonore au point qu'il faut se garder de l'agiter au hasard. Chérif Ibrahim serait né un cadenas sur la langue que je ne m'en étonnerais pas plus que de raison. C'est un personnage mystérieux qui ouvre la bouche chaque fois qu'une dent lui tombe, et son compagnon apprendra que son intérêt sera tantôt de le montrer, tantôt de le cacher. Toutefois, il est certainement au mieux avec le service postal : quiconque est d'accord avec lui peut rôder un an en mer Rouge sans manquer son courrier; il lui suffira de faire écrire au bas des enveloppes : c/o Chérif Ibrahim.

Ses barbes ne sont jamais fausses, ce qui ne

l'empêche pas d'en changer. Un jour son poil est gris et taillé court; un an plus tard, il est noir et sans fin comme au menton d'un mandarin. Des personnes affirment, en secret, qu'on le rencontre aussi tout rasé.

Dès qu'il quitte la France, il coiffe le fez. On le prend pour un Egyptien, ce qui ne lui plaît pas, les Egyptiens, à son avis, parlant un mauvais arabe tandis que lui en parle un fameux. L'un de ses défauts est de nier la vertu du vin : il ne veut voir que des carafes devant lui. Est-ce par fanatisme musulman? S'il n'est pas musulman, je ne comprends rien, en effet, à sa conduite. Il fait la première prière à 3 heures de l'après-midi : l'*Asser;* la deuxième à 6 heures : *Moghreb;* la troisième, à 7 h. 20 : *Icha;* la quatrième, entre 3 et 4 heures du matin : *Fagr;* la cinquième deux minutes après midi : *Dhohr.*

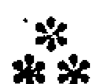
Grâce à la prière Fagr, je fis sa connaissance. Nous occupions tous les deux une même cabine de paquebot. Au milieu de la nuit, un fantôme hanta le lieu de repos, se livrant à des génuflexions, se palpant les yeux, se chatouillant les oreilles; puis le grand corps s'affaissa et, pendant que du front il frappait le parquet, une croupe, menaçante, s'arrondissait. Tapi et terrifié dans ma couchette, je criai : « Qui va là? ». C'était Ché-

rif Ibrahim qui saluait l'aurore. Il y a de cela bien des années!

Au cours de la guerre, les pouvoirs compétents le recherchèrent longtemps dans les tranchées de France. Quoique muet, il répondit à l'appel. L'Arabe entrait en révolte contre le Turc. Et, parmi les Anglais qui fondaient des royaumes, Chérif Ibrahim, insinuant sa longue barbe, s'en alla mettre, avec les soldats du Prophète, le siège devant Médine.

De tout cela, vous déduirez qu'il connaît la région.

Des rois l'adorent; d'autres le veulent pendre; mais, tout bien considéré, de la mer Rouge au golfe Persique, il est précieux plus que dangereux. Tel est le compagnon de ma course aux perles : l'homme qui n'a pas eu peur d'avoir chaud.



Il était au bout d'un long couloir voûté donnant sur la mer. On aurait plutôt dit l'entrée d'un couvent maudit : c'était le port. Chérif avait quitté le fez et portait le voile. Une espèce de boudin en laine blanche couronnant deux fois sa tête retenait ce voile. Les Arabes appellent ce boudin : agal.

Quatre hommes se tenaient à ses côtés, les pieds dans des sandales, la tête nue, un chiffon autour des reins, un autre sur les épaules. Etrange déshabillé ! C'étaient des pêcheurs de perles. Leur merveilleux costume n'avait rien de professionnel ; ces pêcheurs étaient momentanément des pèlerins en grande tenue, se préparant à gagner la Mecque. Il s'agissait de prendre rendez-vous avec eux pour leur retour. Ce fut vite fait. Les quatre hommes disparurent. Nous sortîmes du couloir voûté. Un spectacle sans pareil nous attendait.

Nous tombions au Hedjaz en plein pèlerinage. Cent cinq mille musulmans, échappés des quatre coins du monde, se bousculaient sur la terre sacrée. L'accoutrement de mes quatre pêcheurs de perles n'était pas le résultat d'une idée personnelle. Les cent cinq mille porteurs de poux et de misère l'avaient adopté. Ils étaient en *Ihram*, uniforme d'inspiration divine, sans quoi un musulman ne saurait gagner la Mecque ni se livrer aux sept courses autour de la Qaâba, cela en souvenir d'Agar qui fit sept ronds sur elle-même avant de découvrir une pinte d'eau pour Ismaël, son fils.

Je vous adjure de vous représenter cent cinq mille individus : Afghans, Javanais, Hindous, Egyptiens, Yéménites, Philippins, Soudanais, Persans, Irakiens, Sénégalais et Mogrhébins, Chinois du Turkestan et Balkaniques de Macédoine,

Bédouins, Boukariotes et Polonais, d'autres inconnus, d'autres méconnaissables, vêtus de deux torchons, piétinant dans une ville de cauchemar, l'œil allumé et des voix en tête! On a vu des animaux, devenus fous, tourner rapidement sur place dans l'espoir d'apprendre à vivre à leur queue, mais qui donc en a vu cent cinq mille à la fois? Il faut avoir connu la plus misérable racaille orientale pour s'imaginer ces exemplaires du genre humain. Même la foi qui fait les beaux visages ne peut rien sur les leurs. En les regardant on pense moins à l'homme qu'à la bête.

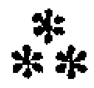
En voici qui ont la barbe teinte au minium : ce sont des Indiens du Sind; leur regard m'incite à cacher mes mains, on dirait qu'ils vont ouvrir les mâchoires et me dévorer deux doigts. Ces tout petits sont-ils moins dangereux? S'ils avaient un dard à la place d'une langue, ils vous le planteraient volontiers au milieu du nez. Je n'aurais jamais cru cela des Javanais! Voici des Persans. Par la volonté de Pehlavi, leur dernier shah, les Persans sont ordinairement coiffés d'un adorable képi de sous-chef de gare en goguette; aujourd'hui, les voilà furieux d'avoir la tête nue. Pourquoi semblent-ils m'en rendre responsable? Et ceux-ci qui foncent grossièrement, comme des sangliers, dans le troupeau épais? Garons-nous : ce sont des Irakiens. Je préfère les Egyptiens, ceux-là ne font





que vous écraser de leur supériorité, ce qui ne gêne guère la respiration. L'atmosphère est si violemment fanatique que le nudiste qui passe sans vous foudroyer ne vous paraît pas être un homme sérieux; on doit se retenir pour ne pas le frapper à l'épaule et lui dire: Farceur, va! Quant aux bédouins, le ciel me préserve de les revoir en rêve, le souvenir que je garde d'eux me donne de froides sueurs. A chacune de leurs rencontres, j'avais l'impression qu'ils cherchaient deux planches pour me mettre au milieu et scier ensuite le tout ensemble.

Les femmes? En voici, paquets de hardes en marche, la tête sous la cagoule. Tantôt les deux trous de cette cagoule restent ouverts et l'on ne voit de la femme qu'un regard qui roule; tantôt d'autres cagoules ont mis leurs volets, c'est-à-dire deux morceaux d'une étoffe moins épaisse cousus devant les yeux. Un enfant de chez nous en frissonnerait d'épouvante. En ajoutant les hiboux, les natives de Djeddah coiffées par la coutume exactement comme les hiboux le sont par la nature, je crois pouvoir dire que j'en avais pour mon argent.

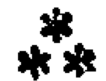


Par surcroît, Djeddah, la ville bâtie, est d'un aspect ahurissant. On s'attend à quelque chose

d'arabe : maisons basses à toits-terrasses, et ce sont des palais fantastiques dont le délabrement ajoute à la noblesse. La moindre maison a l'air d'un château-fort construit par des dentellières. Imposantes par leur cube et par leurs cinq étages, elles portent sur leurs faces les grâces d'innombrables loges, logettes, balcons et baldaquins en bois fêeriquement travaillé. C'est à croire que l'on se promène au milieu de l'illustration la mieux réussie des *Mille et une Nuits*.

En dehors des pèlerins, la ville n'est jamais abandonnée, elle est régulièrement habitée par les mouches. Elles y furent apportées par lesdits pèlerins de tous les pays d'Orient et d'Extrême-Orient. Pas une ne manque. Elles vont par millions, sans se mélanger, toutes conscientes de leur origine. La mouche de Java ne fréquente pas la mouche de Bagdad. Chaque million de mouches a son quartier. Quand un million de mouches de Jérusalem veut, par exemple, pénétrer dans le quartier du million de mouches de Marrakech, c'est une telle bataille que les hommes pris dans ce champ ne s'en relèvent plus. Ces mouches ont la mémoire de leur nationalité. Dès que débarquent les Irakiens, toutes les mouches de l'Irak les attendent au port, après, elles les suivent pendant leur séjour sans les quitter d'une semelle. La nuit, quand les pèlerins sont couchés, elles les recou-

vrent comme d'une résille pour les préserver des insectes. Et les mouches de tous les pays en font autant pour chacun de leurs fortunés compatriotes.



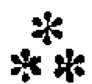
— *Labeik! Allahouma labeik!* Je suis présent devant toi, ô Dieu! Je suis présent!

— *La Cherik lak!* A toi pas d'associé!

Ainsi, sans fatigue s'exprime cette foule. Je croyais qu'elle réclamait du ciel un peu d'eau et trois dattes. Je me trompais de tout. On l'entend aussi prononcer souvent le nom d'Arafat, lieu où Adam et Eve se rencontrèrent, à peine vieillis, cent ans après la fuite du Paradis Terrestre.

Une fièvre sacrée anime Djeddah. Deux mois, cinq mois de route n'ont pas exténué ces lamentables voyageurs. A la fin du jour ils sont comme possédés. Les uns gesticulent si étrangement qu'ils semblent s'entraîner à trancher le cou aux cent mille moutons expiatoires qui attendent l'heure du sacrifice; d'autres, en avance de sept jours, font le simulacre de lapider par sept fois les démons de Mouna.

C'est le champ de foire de la foi.



Il faisait chaud à mettre crosse en l'air.

J'étais en train de suffoquer quand j'entendis : « Eh! bonjour! » Je revins à la vie. Un nègre, en costume d'*Ihram*, me souriait.

— Sois béni! fis-je, enfin quelqu'un sourit dans ce pays!

Il me dit qu'il voulait me serrer la main parce qu'il avait reconnu que j'étais Français.

— Et toi, tu es Soudanais, et tu vas au pèlerinage?

C'était un conseiller municipal de Dakar. Je lui montrai l'immense troupeau humain de plus en plus effervescent, sans nul doute une innommable pouillerie.

— Que penses-tu de tout cela? lui dis-je.

— M'en parle pas, cher z'ami, répondit mon citoyen, en haussant une épaule : des sauvazes!

III

LE PAYS DE LA VERTU

Ma route ne s'annonçait pas pavée de perles... Le deuxième jour de mon arrivée à Djeddah, une personne prudente désirant m'éviter des surprises, vint, dès l'aube, me mettre en garde contre mes instincts. Il s'agissait, si je voulais séjourner dans le pays, de dépouiller sans retard mon vieil homme. Je lui répondis que je n'étais ni un débauché impénitent ni une outre à vin et que mes goûts m'éloignaient généralement du scandale. Elle m'informa que l'appréciation du scandale était affaire de latitude. On peut savoir se conduire en Europe et buter à chaque pas en Arabie. Là-dessus, la prudente personne me remit un papier imprimé. Cette rédaction portait pour titre: « Arrêté de la commission chargée de recommander la vertu et de déconseiller les mauvaises actions. »

— Allez-vous-en, dis-je; je n'aime pas que l'on me prenne pour un garçon perdu.

Le messager insista. La commission dont il me conseillait de méditer l'arrêt ne siégeait pas dans la Commune libre de Montmartre. Son caractère était officiel, et ses membres comptaient parmi les plus grands savants et les notabilités les moins discutables des royaumes du Hedjaz et du Nedj.

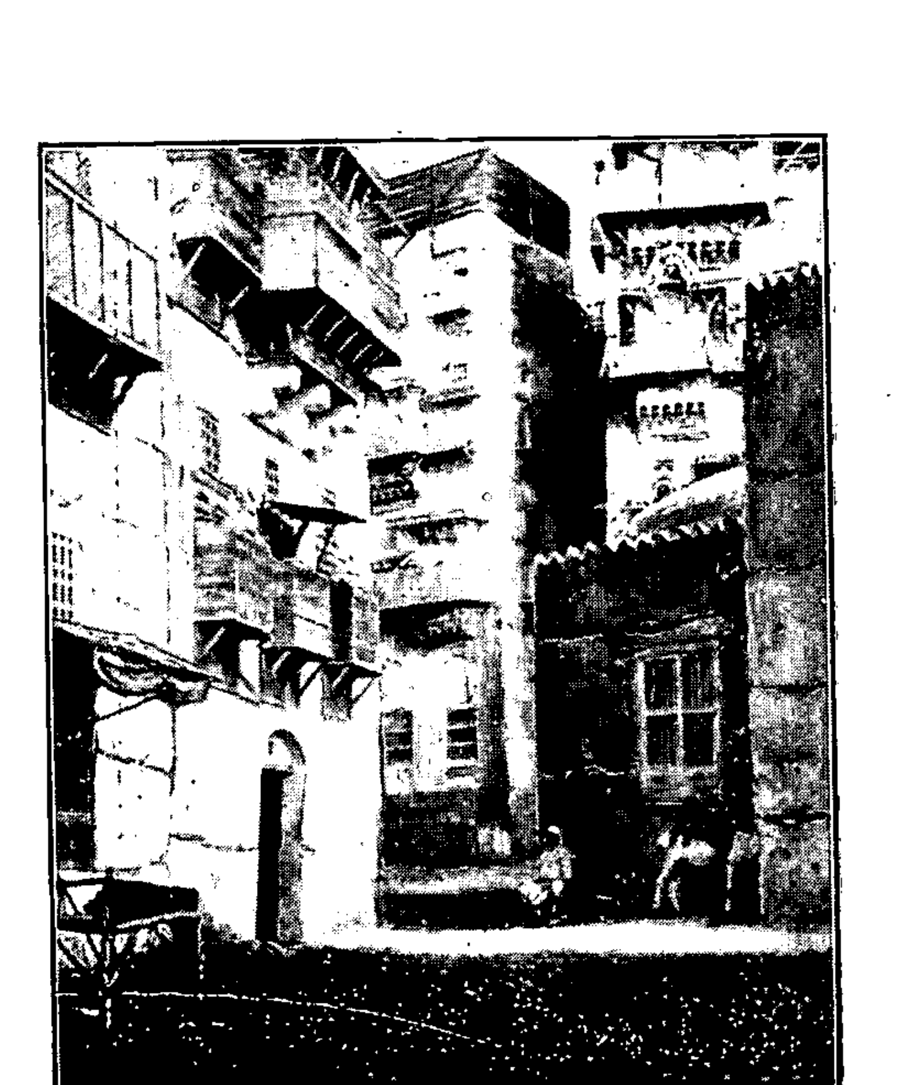
— Au surplus, me dit-il, vous n'avez plus l'âge d'un chien qui vient de naître. J'ai fait mon devoir. Gardez le document. Qu'il vous soit profitable.

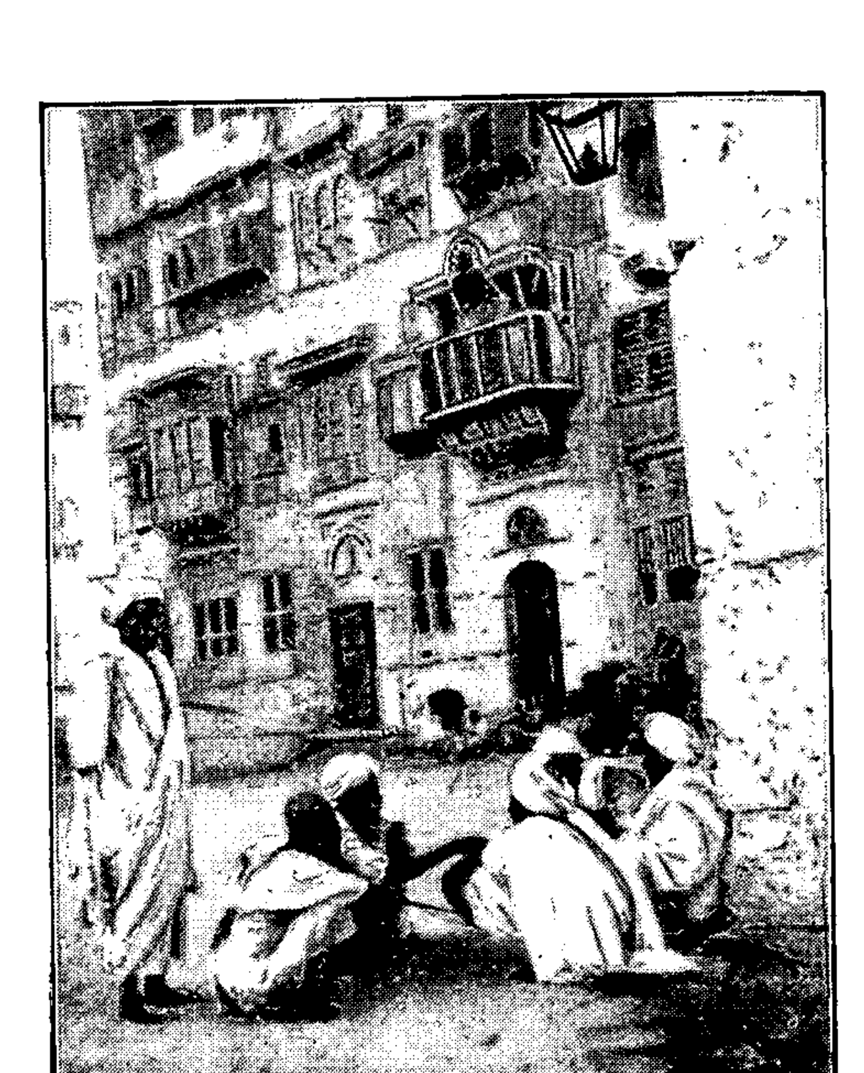
Il sortit et je lus :

ARTICLE I. — A l'heure de l'appel à la prière, toute personne se trouvant au souk, dans un magasin ou dans un café maure doit se dépêcher vers la mosquée. Quiconque, après avoir entendu l'appel, ne s'est pas rendu à la mosquée, sera puni conformément à la chéria, car la prière est le pilier de la religion, et toute personne qui ne l'accomplit pas n'a pas de religion.

ARTICLE II. — Il est interdit d'injurier la religion, d'être impudent en employant des mots ou des expressions inconvenantes, ou de jurer par autre chose que par Dieu. Quiconque se rend coupable d'un pareil délit est puni conformément à la chéria.

ARTICLE III. — Toute réunion en vue de se distraire par n'importe quel moyen (jeu, instruments de musique, cinématographe, phonographe,





T. S. F.) est légalement interdite, ces moyens étant considérés comme néfastes pour l'esprit public.

ARTICLE IV. — L'absorption des boissons alcooliques est interdite.

ARTICLE V. — Il est interdit de se raser la barbe, et le coiffeur qui aura collaboré à pareil acte sera puni conformément à la chéria et verra sa maison de coiffure fermée.

ARTICLE VI. — Il est interdit de fumer du tabac. Quiconque se rend coupable de ce délit sera réprimandé, et en cas de récidive, puni.

ARTICLE VII. — Il est interdit de pousser des cris et des lamentations à la mort de quelqu'un.

ARTICLE VIII. — Et de dépenser de l'argent à cette occasion.

ARTICLE IX. — Il est interdit aux hommes et aux femmes de se mêler les uns aux autres, en temps normal comme en temps de fête.

ARTICLE X. — Il est interdit de dire la bonne aventure, de prévoir l'avenir en traçant des lignes sur le sable et tous actes de ce genre saugrenu et tenant du fabuleux.

ARTICLE XI. — Il est interdit aux hommes de se parer de bijoux en or ou en argent et de s'habiller d'étoffes de soie pure.

ARTICLE XII. — Il est interdit de laisser à découvert, dans les lieux destinés aux ablutions,

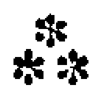
la partie du corps comprise entre le nombril et les genoux.

ARTICLE XIII. — Tous les commerçants et les artisans sont sévèrement invités à ne pas tromper sur la qualité de la marchandise non plus que sur la quantité et l'origine.

ARTICLE XIV. — Interdiction aux femmes de se promener vêtues de beaux habits et parfumées, et de rechercher les hommes. Elles ne peuvent, davantage, sortir la nuit, sinon dans les cas urgents, et accompagnées d'un proche parent.

ARTICLE XV. — Les cheikhs des quartiers sont responsables de ce qui se produira chez eux en fait d'actes réprouvés.

J'étais au pays de la Vertu.



Djeddah est une ville au VIIe siècle.

Treize autres siècles sont passés sur le reste du monde, non sur Djeddah, le climat leur ayant fait peur. On y vit exactement comme au temps où Mahomet écrivait sous la dictée divine. Depuis cinq ans des automobiles y firent leur apparition, elles ne marchent pas à l'essence, mais sous le souffle qui sort des narines de Dieu. Devant Djeddah, la mer; derrière, le désert; à l'intérieur, les fléaux du ciel irrité. Il y fait si chaud que,

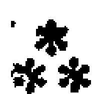
lorsque, vaincu, on baisse les paupières, on a l'impression que le feu qui brûle vos yeux se met à flamber comme flambe le bois dans une cheminée dès que l'on rabat le tablier.

Le principal habitant européen de Djeddah est au cimetière. C'est un Français; son nom est Hubert. Il fut assassiné alors qu'il voulait pénétrer dans la ville, en l'an 1888. Depuis, l'esprit des libres Arabes n'a fait que des progrès relatifs. Voilà six ans, le *Kafer*, l'incroyant, c'est-à-dire nous tous des sauvages contrées d'Europe, ne pouvait quitter les cent mètres carrés du quartier diplomatique, maintenant, à ses risques et périls, il pousse jusqu'aux limites de l'enceinte; s'il les dépasse, il doit avoir son testament dans sa poche.

Les incroyants, au grand complet sont vingt-sept : ministres, consuls et deux ou trois personnages lunaires. Sans doute, Djeddah est-il le dernier poste d'aventure pour ces messieurs de la carrière. Quand le soleil criminel s'est enfin couché, on les voit marcher furieusement d'un bout à l'autre de leur balcon. et leur allure est celle de tigres de jardins zoologiques; ce sont toutefois des tigres chaussés, leurs pas résonnant loin dans le silence obligatoire. On pourrait également les prendre pour des relégués de la Guyane. Le bateau qui les a amenés est reparti, et ils n'ont pas le droit de faire un pas en dehors des murs.

S'ils lèvent le nez, la sentinelle le leur rabat. De temps en temps, le chef des gardes-chiourme, le roi Ibn Seoud, qui demeure très loin à l'intérieur des sables, vient constater qu'ils sont toujours au poste. Il les convoque, les compte et repart.

La malédiction générale pèse sur leurs demeures. Ne dit-on pas que l'on y joue parfois aux cartes? On prétend aussi qu'à la faveur de la nuit s'y glissent quelques bouteilles de whisky. Mais le lieu de la plus basse débauche est la maison de France. Le cheikh du quartier pourrait témoigner qu'une ou deux fois par semaine on y boit du vin. On a entendu, aussi, un jour, un phonographe y chanter! La perversion française est sans pudeur! Notre chargé d'affaire s'appelle Maigret, notre vice-consul Dumarcay; je n'ai aucun titre pour m'occuper de leur situation, mais si chacun d'eux ne finit pas dans la peau d'un ambassadeur, la preuve sera faite qu'il n'y a pas de justice au Quai d'Orsay.



La loi qui régit l'Arabie est la loi du Coran. Il faut connaître à quoi l'on s'expose quand on débarque dans un pays. Chez nous, le code Napoléon est déjà tout chevrotant. Je tombais sous le code Mahomet! Que signifiaient ces « confor-

mément à la chéria » qui retentissaient dans l'arrêté de la commission de la Vertu?

Ceci :

Celui qui a tué est tué. Le voleur (premier vol) a la main droite coupée; deuxième vol, le pied gauche coupé. Au cinquième vol il ne lui reste que ses dents pour voler! L'homme mis en état de non-résistance par le charme d'une femme qui, malgré sa beauté, n'est pas officiellement la sienne, est bâtonné, s'il est marié, jusqu'à son dernier soupir. Le célibataire a des faveurs, son ardeur en peine lui compte comme circonstance atténuante : il ne reçoit que quatre-vingts coups de canne. De plus, on l'expulse une année du Hedjaz, ce qui doit lui paraître une compensation! Le dégoûtant qui boit du vin, de l'alcool, l'impudent qui fume en public, le dilettante qui ne va pas à la prière, l'écervelé qui chante, le voyou qui siffle, l'étourdi qui, conduisant une auto, n'obéit pas immédiatement aux ordres de la police, le petit sournois qui s'assoit auprès d'une femme étrangère, ces misérables, en un mot, sont saisis sans retard et bâtonnés sans autre jugement sur la place du délit. Seuls, les ânes rigolent dans ce pays; encore faut-il qu'ils commençent par souffrir : tout ânier dont l'âne porte des plaies, est passé soigneusement à la canne, chaque matin et tant que durent les plaies, et cela sous les yeux agrandis de l'animal!

Et moi qui croyais que l'Arabie ne produisait que des perles — et de la gomme arabique!

Ces mesures ne vont pas sans quelques avantages. La compagnie d'assurances sur la vie qui eut l'extrême bonté de passer un contrat avec moi tremblerait sans doute sur ses fondements en apprenant exactement où je suis.

La formule : « Celui qui a tué est tué » ne vaut, en effet, que de musulman à musulman. Tuer un musulman, c'est un assassinat; tuer un chrétien n'est autre chose qu'une proclamation. C'est proclamer que seul Dieu est Dieu et que Mahomet est son prophète. Ainsi la lumière éclaire-t-elle les cerveaux humains! En revanche, les imprudents qui m'ont confié de l'argent ne doivent pas avoir le sommeil agité. Peut-être ne le rapporterai-je pas; en tout cas le vol ne sera pour rien dans l'évaporation. Je puis déposer mon portefeuille au milieu du souk, empiler sur lui mes étincelantes livres sterling en or et disparaître dans l'épouvantable nuit, le lendemain matin, mes cavaliers de Saint-Georges paraîtront un peu défaits d'avoir passé la nuit dehors, mais aucun n'aura filé. Un double chemin de ronde, tracé autour du petit monument imprévu, démontrera que les passants s'en sont écartés comme du choléra.

Quatre années avant, les mêmes braves gens

eussent cherché mon magot jusque dans ma sous-ventrière.

Ibn Seoud a du bon.

Que ne sais-tu, ô souverain! parler aux moustiques aussi bien qu'aux bédouins?





IV

IBN SÉOUD

Nous sommes au pays du wahabisme.

Le wahabisme vient d'Abd ul Wahad.

Abd ul Wahab venait lui-même de Bagdad, plus exactement il en revenait, ayant vu le jour dans la ville d'Ayaïna, en Arabie centrale.

L'histoire est courte; mais l'histoire est l'histoire, il faut la respecter : le revenant de Bagdad se promenait dans Ayaïna un jour de l'année 1750, et il ne pleuvait pas, autant qu'il m'en souvienne! Un pauvre homme poussait des cris déchirants sur la place du village, suppliant Saad, un saint du lieu, de lui rendre son chameau volé par un malandrin. Abd ul Wahab s'approcha de l'homme en peine, et lui dit ces mots :

— Malheureux! pourquoi n'invoques-tu pas Dieu plutôt que Saad?

Ce fut tout. Ce fut assez. Le wahabisme était né.

Le wahabisme, c'était le retour à la lettre du Coran. D'un seul coup de bride, cette secte arabe revenait à l'intolérance. Saad, ce saint infortuné qui vit crouler avec lui les autres saints d'Orient, n'était qu'un symbole dans cette importante aventure. Lutter contre Saad, c'était lutter contre les illusions créées par l'homme pour y trouver secours, refuge, oubli ou réconfort. N'invoquer plus Saad se traduisait dans le domaine terrestre par ne plus chanter, ne plus danser, ne plus fumer, ne plus boire, ne plus pécher, ne plus rêver. C'était la condamnation de toute fantaisie, le bannissement des coupables douceurs, l'avènement de la Vertu. L'homme, pour son plaisir, aurait les armes, le goût de la guerre et les femmes, pourvu qu'il les épouse, quitte à les répudier. Entre temps, la prière, et la prière seulement. Loi du talion pour régler les différends. Bâton, couteau, comme instruments de redressement, et défense absolue de penser par soi-même. Dieu avait parlé; Mahomet avait transcrit; tout était dit.

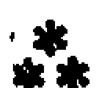
On ne prêche pas semblable carême sans énerver ses concitoyens. Les habitants d'Ayaïna boutèrent Abd ul Wahab hors de l'enceinte de la ville. L'intraitable prédicateur, barbe véhémente, partit à travers le Nedj. Les vieux manuscrits arabes ne disent pas s'il marcha longtemps; l'un d'eux, cependant, signale qu'Alb ul Wahab

n'avait à sa mort que neuf doigts pour ses deux pieds. Usa-t-il son dixième doigt au cours de la croisade? Rien ne vous empêche de le supposer. L'avenir lui sourit à Dara'iya.

— Si ton sabre aide ma religion, dit-il à l'émir, tous les pays deviendront les tiens.

Lâcher l'ivrognerie, le viol, le pillage pour donner le bras à la vertu n'est pas à la portée du premier musulman qui passe. L'émir fut ce musulman. Il imposa le wahabisme, et gagna la prime promise. Quant à moi, je perdrais votre confiance si je vous racontais ce qui s'est passé en Arabie entre 1750 et 1900. Nous avons d'autres perles à pêcher!

L'émir de 1750 était l'arrière-grand-père d'Ibn Seoud.



En 1900, environ, un jeune bédouin, grand, beau, Ibn Seoud, était en exil à Koweit. Koweit est une île dans le haut du golfe Persique. Ibn Seoud avait suivi son père chassé d'Arabie. Très gravement atteint, le wahabisme agonisait. Le climat de l'île ne lui redonnerait pas des forces. La vertu était perdue.

Tel l'archange, commandé par Dieu, Ibn Seoud

tira son glaive. Le nombre de ses soldats égalait celui de ses années : dix-huit ans, dix-huit cavaliers. Et le voilà passant la mer et gagnant l'Arabie, cela sous l'œil de l'agent anglais qui, voulant marquer sans doute que l'aventure deviendrait un drame, s'appelait simplement captain Shakespear!

L'archange arabe, portant le fanion de la Vertu, chevaucha à travers sables et steppes.

Son père avait été chassé de Riad, trois ans plus tôt, par l'émir Ibn Rechib, du Djebel Chammar, l'allié des Turcs.

Ibn Seoud arriva, de nuit, devant Riad. Il ne sauta de selle que pour enjamber la muraille. Suivi de ses cavaliers démontés, il piqua droit sur la maison paternelle. Le gouverneur ennemi y dormait. Il lui trancha la gorge, le jeta dans la rue et, comme l'aurore s'annonçait, il se dressa de toute sa haute taille, mit ses deux mains en écoute derrière ses oreilles et commença *Fagr*, la quatrième prière.

Vous pensez bien que l'émir Rechid réagit; mais l'émir Rechid n'a qu'à rester dans son Djebel Chammar. C'est trop parler de lui, déjà; un fait seul importe au récit : Ibn Seoud, à la fin, vainquit. Il s'installa à Riad, capitale du Nedj, Abd ul Wahab avait trouvé un nouveau sabre.



Pendant vingt-quatre ans, tout en combattant autour de lui, Ibn Seoud prépara son avenir. Il créa une armée : les « ikouans ».

Appelés aussi « émigrants d'Allah » ou les « frères », les Ikouans sont les cosaques de l'Arabie. Ils vivent aux points d'eau, comblés de la faveur du maître, entre deux combats, cultivant la terre. L'enfant mâle, de droit, est enfant de troupe. Une armée? Non! une horde. Une horde farouche. Le frisson de la terreur ne cesse de vous secouer quand les frères défilent devant vous. Ibn Seoud, au nom de la vertu, n'a-t-il pas fait croire à ces sauvages qu'ils étaient les sabres de Dieu? Aussi leurs regards sont-ils terrifiants. Quand un ikouan fixe deux minutes, bien en face, une statue de bronze, la statue attrape la jaunisse!

En 1924, Ibn Seoud entra dans la grande histoire. Il forma trois colonnes : la première sur la Transjordanie, la deuxième sur la Mecque, la troisième sur Djeddah.

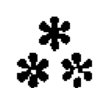
La Mecque était tombée au pouvoir des démons. La débauche s'y étalait. On fumait aux fenêtres, même dans les rues. Des hommes vêtus de soie et le visage rasé se promenaient mollement deux à deux, au coucher du soleil. De l'alcool à boire entrait dans la ville sur le dos des

chameaux. Des bandes y pillaient les pèlerins. On y entendait des phonographes. La sainte Qâaba criait vengeance. Les ikouans se levèrent, et, au nom de la Pureté, marchèrent sur la mère des villes, c'est-à-dire contre Hussein, chérif des croyants, roi du Hedjaz et créature anglaise.

Le travail des émigrants d'Allah fut splendide. Les Arabes y perdirent le goût de la déliquescence. Allez à Taraba, sur la route de Djeddah à Médine, et vous m'en direz des nouvelles. Une montagne s'élève dans le désert, une montagne ajourée, dentelée, blanchâtre; ce sont cinq mille squelettes témoignant à la face du ciel du danger que l'on court à vouloir jouer du phonographe!

Ibn Seoud avait conquis l'Arabie, du golfe Persique à la mer Rouge.

Il est roi du Nedj, du Hedjaz et de l'Assir.



C'est une figure unique au monde.

Les souverains, en général, règnent pour le bonheur temporel de leur peuple, du moins ne craignent-ils pas de le dire. Ibn Seoud ne se préoccupe pas du corps de ses sujets, mais de leur âme. Il règne au nom de la vertu, pour les contraindre à la félicité dans l'au-delà. Son discours du trône peut se traduire ainsi :



IBN SEOUD

roi du Hedjaz et du Nedj.

« Je suis né dans le désert. J'ignore les belles paroles et les fioritures de style, mais je sais la vérité. Notre fierté et notre gloire résident dans l'Islam. La fortune de Crésus ne nous préoccupe pas, non plus que les autres bagatelles. Mon but est d'exalter la religion, c'est tout. »

Le Coran de force ou de gré! Pas de quartier! Le rite ou le bâton! Naguère l'une des trois Européennes habitant Djeddah étant sortie dans le souk les bras nus, la police la conduisit au poste. Le wahabisme est le wahabisme!

Ibn Seoud est-il un ignorant? Loin de là! Il connaît notre civilisation; elle lui fait horreur. Ce que nous appelons conquête de l'esprit humain, lui le nomme scandale! L'homme, pour lui, n'a pas de droits. Quel qu'il soit, il est tel que Dieu voulut qu'il fût. En revendiquant, il commet un sacrilège : « Dieu ne donne à l'homme que ce qui lui convient », dit le Coran.

Les républiques (quelques républiques) ont reconnu à cet homme le droit à la liberté; le wahabisme ne lui reconnaît que le droit à la sainteté. Si l'on vous avait dit : « Tu seras saint », au lieu de vous dire : « Tu seras libre », quel visage la glace de votre armoire vous eût-elle renvoyé?

Ibn Seoud eût fait volontiers son tour d'Europe, mais la crainte de ne pouvoir supporter le spectacle de nos dépravations l'en a empêché. Des femmes

se promenant avec des hommes, des fils fumant devant leur père; des gardiens de la force publique montrant leur bâton à des voitures au lieu de l'appliquer sur l'échine des messieurs qui ne vont pas à la prière; des voleurs ayant encore leur main; des vignes osant pousser à la barbe du Seigneur; des hommes pressant, dans une danse, des femmes presque nues, le peut-on sans emporter la danseuse, demande-t-il? Autant de visions insoutenables!



Ibn Seoud, sans nul doute, est un vrai croyant. Il fait les cinq prières de jour et de nuit, toutefois il s'est marié cent trente-sept fois. Sa vie est simple, sans faste, excepté le jour où, pour récompenser ses ikouans, il en emmène cinq mille à la Mecque en caravane-vapeur c'est-à-dire en automobile, à travers l'Arabie, aux frais des pèlerins. Malgré tout, se rappelant ce verset du Coran : « Toute science est possible à l'homme, sauf la connaissance de la vie, de la mort et de l'infini », Sa Majesté a pensé que, malgré sa religion et sa modestie, la T. S. F., cette invention des chiens, pourrait rendre aux croyants autant de services qu'elle rendait aux impies. Mais que diraient ses

tribus? Le modernisme n'était-il pas pour elles le sourire du Diable?

Et l'on vit arriver à Riad, au cœur de l'Arabie, un jour, en 1927, huit cent oulémas et notables provenant de tous les points d'eau des deux sauvages royaumes. Une importante affaire motivait le long voyage de ces congressistes. Il s'agissait de savoir si la T. S. F. était oui ou non de la sorcellerie. Ibn Seoud ouvrit la séance et leur dit :

— Que chacun parle selon lui. Il ne sera pas inquiété, j'en prends l'engagement devant Dieu. Gardez-vous des réticences. Dites ce que vous avez à dire.

Mahomet n'ayant rien écrit au sujet de la T. S. F., les oulémas déclarèrent qu'elle ne leur semblait pas contraire à la loi.

Et le wahabisme planta des pylônes!

Abd el Aziz Ibn Seoud a des moyens originaux de faire entendre sa pensée. Il n'aime pas l'Europe; il dit d'elle : « C'est une porte d'airain derrière laquelle il n'y a rien. » Quand je pense que l'on ne peut même pas trouver un verre d'eau douce en Arabie! Il n'aime pas davantage les jeunes impatients, les patriotes syriens et palestiniens qui voudraient le lancer contre la France et l'Angleterre. Aussi les a-t-il réunis pour qu'ils exposent leurs affaires.

— Vous n'avez plus rien à dire? fit-il, le moment venu.

Silence. Alors, pointant son doigt sur les pieds de l'un :

— Toi, tu as des souliers. D'où viennent-ils? D'Europe.

Et montrant un par un les assistants :

— Toi, tu as des étoffes... Toi, tu as mangé du sucre, ce matin... Toi, tu portes une cravate. D'où cela vient-il? Lorsque vous serez capables de vous passer de ces choses ou de les fabriquer vous-mêmes, je serai votre sabre et je chasserai les Européens.

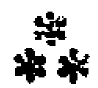
— Mais je suis envoyé par mes frères syriens, dit Nabi, qui tous vous admirent...

— Menteur! Menteur! Taisez-vous. Me prenez-vous pour une idole? Vous n'êtes bons qu'à mendier toujours! Demander de l'argent et mentir, voilà bien des Arabes!

Que voulez-vous de moi? Me brouiller avec la France et l'Angleterre? *Hacha Lilah!* (non, certes, Dieu!) Et pour quoi et pour qui?

Qu'avez-vous fait depuis deux ans? Des ruines de votre pays, des morts de vos frères et de vos enfants? Qu'avez-vous montré au monde entier hormis votre capacité pour le meurtre, le pillage, l'incendie, la destruction? Vous n'êtes que des *mounafequins* (provocateurs) de ceux que Dieu

maudit. Allez! retournez d'où vous sortez, fourbes! Allez!



Ce matin, S. M. Ibn Seoud me recevait.

Il avait élu domicile hors des murs de Djeddah, dans une maison neuve, seule dans le désert, construite par un fonctionnaire du temps de l'autre roi, du roi sans vertu, du temps que l'on pillait, que l'on volait, que l'on assassinait.

J'ai vu des tigres, j'ai vu des lions; ils m'ont fait peur, mais pas autant que les ikouans de la porte royale. Sous chacun de leur regard, mon courage s'affaissait comme un accordéon que l'on replie. Enfin, l'interprète, qui était musclé , me poussa dans les reins, et j'arrivai tout flageolant au premier étage. Les poignards des frères me terrorisaient moins que leurs yeux. On eût dit que leurs dents n'étaient pas dans leur bouche, mais autour de leurs yeux!

Le commandant de la police, un vieil ami déjà, à qui, de temps en temps, je passais sous le méchela (manteau), une bouteille de whisky m'empoigna le bras et je le suivis comme un enfant coupable suit un gardien de square. De sa main libre, il souleva une tenture. La pièce dévoilée était longue, il m'entraîna vers le fond, à l'endroit

où deux banquettes de velours rouge formaient un coin. Un homme brun y était assis en tailleur : le roi. Il était très beau et se grattait un pied, un pied tout usé d'avoir trop fait la guerre. Un ikouan surgissant m'effraya de nouveau, si bien que je ne rappelle plus si le roi se leva ou ne se leva pas. La figure était fine, fort noble, une figure de grand seigneur. Je ne sais sur quoi je m'assis, toujours à cause de l'ikouan. Enfin, je sortis un petit papier de ma poche. Un pauvre petit papier tout noirci de questions foudroyantes.

— Pourquoi ne permets-tu pas aux Européens de se promener dans ton pays? Pourquoi moi, un enfant du Livre, comme toi, suis-je ici considéré comme un chien-basset? etc., etc.

L'interprète expliqua ma conduite à Ibn Seoud.

Sa Majesté prit le papier et me fit dire qu'il me répondrait demain, après réflexion...



Le lendemain, le cher commandant de la garde m'apporta un paquet, un magnifique costume, de la part de Sa Majesté. Je le mis. Que j'étais beau! Si j'allais au restaurant revêtu de cette bure royale, je pourrais certainement régler le dîner avec un chèque sans provision!

— Et les réponses à mes questions?

— Sa Majesté a dit que vous les trouveriez dans le Coran.

— Quoi? je lui parle le langage de 1930 et lui me répond avec celui de 622! Comment s'entendre, mon ami?

— Autour d'un petit verre de whisky peut-être?

Wahabite! Si le roi savait! Quatre-vingts coups de bâton qui se perdent!

V

YA MAL'!

Lou-Lou!

Lou-Lou veut dire perle en arabe.

Dans les souks, à Djeddah, les marchands de lou-lou se distinguent entre tous, tranchant crûment sur le fond bédouin et le reste de la racaille. On les prendrait, en allant vite, pour des courtisans d'antichambre royale. L'agal doré, réservé aux seigneurs, est leur coiffure ordinaire. Groupés devant deux ou trois boutiques qui ne sont pas les leurs, ils semblent réunis là plutôt pour causer des affaires du royaume que pour attendre une vile clientèle. On peut remarquer que les poules et les chèvres rôdent autour de leur manteau en poil de chameau. De là à penser que ces animaux qui, d'ordinaire, ne mangent que de vieux papiers, furent astucieusement dressés pour avaler les lou-lou traînant à l'abandon, il n'y a qu'un pas!

Abdallah Kafir ben Ibrahim, en dépit de son nom sans fin, n'est qu'un pêcheur de perles. Il guette notre arrivée au milieu des marchands. C'est

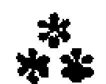
un homme petit et chétif, pas encore aveugle, et qui entend suffisamment d'une oreille. Il est venu de Rouyéïs, son village, pour nous prendre et nous y conduire.

Le nommé Kafir n'a qu'un bourricot, Rouyéïs est à dix kilomètres. Le bourricot nous déclare nettement qu'il n'est pas un chameau et que le Coran lui interdit d'avoir plus de deux personnes sur le dos. Nous sommes trois. Il refuse de nous porter. Devant cette résolution, nous partons chez le loueur d'automobiles.

La veille, sur la route de Djeddah à la Mecque, un chauffeur avait écrasé un pèlerin. L'émir Fayçal, vice-roi du Hedjaz et fils d'Ibn Seoud, passait sur cette même route. Il fit arrêter sa voiture, ordonna au chauffeur coupable de se coucher sur le ventre et, sans se lever du coussin, ayant tiré son pistolet, il étendit le bras et brûla la cervelle de son imprudent sujet.

Ce chauffeur ainsi décédé appartenait à ce loueur.

Nous eûmes de la peine à convaincre l'homme que l'émir Fayçal ne pouvait se trouver à la fois à l'est et au nord. Il était à la Mecque, nous allions, nous, à Royeïs, nous ne rencontrerions pas sa Demi-Majesté. Il pouvait nous confier un chauffeur, nous le lui ramènerions et, probablement, avec sa cervelle !



Tout près de Djeddah, sur la mer Rouge, est un village qui existe à peine : quelques demeures bâties en pierres de corail et protégées du vent de sable par de bas murs de mêmes pierres. C'est si pauvre à la vue que les bras vous en tomberaient si le climat ne les avait déjà matés. C'est là Rouyéïs.

Au bruit du moteur, quelques femmes s'envolèrent. Notre arrivée présentant pour elles un spectacle sans pareil, le bourricot étant dans la voiture, on les vit se débattre un court moment entre la curiosité diabolique et les mœurs saintes de l'Islam.

Le pêcheur de perles nous pria d'avancer. Il fallut nous baisser pour entrer dans son refuge. Epouvantable minute! Etait-ce dans un chai d'huile de foie de morue qu'il nous introduisait? Les pierres de corail chauffées au soleil, dégageaient l'odeur la moins épurée d'une mer poissonneuse. On se serait cru dans une tannerie de peaux de poissons. Et nous nous assîmes sur la natte.

Ce n'était pas une tannerie, mais une tanière : plafond bas, natte usée, quatre hommes au torse nu y racommodant une voile. Une inscription arabe était charbonnée sur le mur.

Ya-Mal, proclamait-elle. Et *Ya-Mal* veut dire : Fortune. O Fortune !

Chérif Ibrahim, le compagnon mystérieux et indispensable, ayant traduit *Ya-Mal* à haute voix, les hommes qui piquaient la voile et Abdallah Kafir, le plongeur, reprirent à la fois : « *Ya-Mal ! Ya-Mal !* » et, nous regardant, ils chantèrent. C'était une chanson au ton bouleversant, contenant à la fois de la prière, de la souffrance, de l'espoir, de la ténacité. Ils chantèrent à s'en faire éclater le cœur :

Hamed, donne-moi la grâce
Ta grâce, ô Mohammed !
Je vais plonger.
La veille je n'ai pas
Je n'ai pas fermé l'œil
J'ai dormi, Mohammed, debout comme les moutons.
Je vais plonger.
Puisse mon amour convenir à Dieu,
Mon amour qui est marqué
Comme est zébré le rabibi (1).
Je vais plonger.
O Dieu, je te prie et je te salue !
Donne-moi la fortune
Dieu ! Dieu !
La fortune ! La fortune !

Ainsi, voilà le secret de la vie des pêcheurs de

(1) Poisson de la mer rouge.

perles. Les plus misérables ne considèrent pas leur métier comme un gagne-pain, mais comme une aventure! Ils marchent sur la trace des fées et ne courent ni après un bol de riz, ni après un quart de poisson fumé, ni après ces poulets nourris de tiques de pieds de chameaux. A d'autres des régals de cette sorte. A eux les trésors!

Jusqu'ici, *Ya-Mal* s'était tenue éloignée d'Abdallah Kafir ben Ibrahim. La chance n'avait pas été sa marraine. Il avait fait partie des grandes équipes de la côte de l'Erythrée, après, il avait pêché aux îles Farsans. C'est là, au cours d'une plongée, que son tympan droit avait cédé. Devenu « nakuda », chef de sambouk, on avait pu voir sa voile, pendant toute une saison, le long de la Somalie italienne. Il avait jeté l'ancre sur les bancs de Gardafui. Rien que des petites perles qui se vendent aux Indes et dont le prix était loin de ses rêves. L'année dernière, il était allé entre Zanzibar et Madagascar. La voile que les quatre hommes réparaient revenait de là, non brodée d'or, disait-il. Comme je protestais, admirant sur cette toile des reflets indiscutablement jaunâtres, le nakuda pria de me faire remarquer que ce n'étaient là que des restes du soleil couchant. Pourquoi n'était-il pas allé dans le golfe Persique, d'où, parfois, dans son panier, on remonte la fortune? Il me fit répondre que, là-bas, c'était un royaume.

Quize mille Arabes plongeurs, ses frères fortunés, en défendaient les approches. Lui était fils de la mer Rouge. Le destin n'avait pas voulu qu'il fouillât des bancs riches. Eh bien! si ingrate que fût sa part, cette part il l'aimait. Dans le golfe, ils étaient soixante, et souvent cent sur les *boom* (1). Que restait-il dans la main de chacun après le partage? Il préférait pour lui tout seul une perle grosse comme l'œil d'un petit lézard que pour cent hommes une perle grosse comme l'œil d'un gros poulet.

Qu'il n'eût pas encore rencontré *Ya-Mal*, il l'admettait, mais, par Dieu qui seul est Dieu, pourquoi émettre des doutes sur ses chances à venir? Pourquoi soupçonner sa mère, la mer Rouge, d'être incapable, aussi bien que le golfe, de lui apporter la perle miraculeuse? Cette idée qu'il avait cru lire en nous, jetait le plus grand désordre dans son indéracinable espérance.

Assis en face de moi, à l'autre bout de la natte, il sortit d'une poche de sa chemise cinq petits morceaux de toile rouge, chacun noué solidement. Il les dénoua, recueillit dans le creux de sa main ce qu'il en retira, et, d'un bout à l'autre de la tanière, le lança fièrement dans ma direction. Des perles roulèrent jusqu'à moi, c'était magnifique!

Somptueuses vitrines de nos joailliers où êtes-

(1) Bateaux perliers du golfe Persique.

vous? Ici, les perles jonchent la natte d'une cabane d'Arabe. Un malheureux les a semées à la poignée sans même les suivre du regard. Il se vengeait de la mauvaise opinion que nous avions montrée au sujet de ses bancs de pêche. Voilà ce qu'il retirait, lui, de sa mer inférieure!

— Veux-tu me voir plonger, me fit demander Kafir? Je t'arrangerai la partie. Tu donneras cinq livres pour le sambouk, deux livres pour la nourriture et trois livres, si tu veux, pour toutes les choses qu'ainsi tu apprendras.

— Merci, lui fis-je répondre. Je vais dans le golfe et, là-bas, j'apprendrai. J'ai désiré te voir, toi, parce que l'on m'avait dit que tu étais un grand plongeur.

— Ne flatte pas. Les grands plongeurs sont sourds des deux oreilles et bien souvent aveugles. Moi, j'entends encore. Est-ce beaucoup dix livres? Tu seras, toi, dans ton sambouk et tu me verras peiner sur mon houri.

— Merci!

— Paieras-tu ma fatigue? Paieras-tu mon trouble quand le poids de l'eau m'écrase? Paieras-tu mes larmes salées? N'es-tu pas bon?

— Dans ton pays, où tout le monde semble souffrir, il faudrait l'être trop pour que la bonté soit efficace.

— Il vous demande, fit Chérif Ibrahim, de prê-

ter l'oreille pour entendre comme sa respiration est courte.

— Dites-lui que si j'arme le sambouk je deviendrai l'affréteur et que les lou-lou seront pour moi.

Le plongeur écouta ma proposition et répondit :

— Au fond de la mer, apprends que l'on trouve plus de misère que de perles. Alors tu prends les perles et tu me laisses la misère? Es-tu marchand? Si oui, dix livres, qu'est-ce pour toi? Es-tu promeneur? Dans ce cas tu devrais payer plus cher.

Abdallah Kafir ben Ibrahim, toi-même, qui es-tu? C'est toi qui m'intéresses et non ta marchandise. Es-tu un esclave? Un individu condamné à la vie courte et au travail sous-marin? A la grande lumière du jour, pour de moins naïfs que toi, tu n'es pas autre chose, pêcheur de perles! Cependant, à tes yeux, que tu sois plongeur libre sur un houri ou simple matricule dans l'équipage d'un boom, tu n'es ni l'esclave ni le condamné. Un démon tentateur te parle à l'oreille, et je viens de comprendre que tu le suivras toute ta vie. Au fond de la mer on devient sourd, aveugle, cardiaque, phtisique : on devient riche aussi! Du moins peut-on le croire. N'est-ce pas ô primitif? Ya-Mal! Ya-Mal!

VI

SAINT JOHN PHILBY

Rasé à l'Arabe d'Arabie, c'est-à-dire portant le mince collier autour des joues, une barbe en point d'interrogation au menton, un Européen à la démarche calme, au regard volontairement bienveillant, allait de marchand de perles en marchand de perles dans le souk de Djeddah.

Ce n'était pas un acheteur. Les acheteurs qui, naguère, fréquentaient Bombay, se dirigent aujourd'hui sur Bahrein. Un amateur? Mais de quoi? De mouches? de moustiques? de fièvre? de choléra? d'eau salée? d'ophtalmie? L'homme paraissait trop d'aplomb pour tant d'originalité. Ce n'était ni le ministre anglais, ni le hollandais, ni le chargé d'affaires français, ni le russe; ce n'était ni le consul italien, ni le persan, ni l'égyptien. L'Européen promenait, d'ailleurs, tantôt un œil, tantôt un autre dans mon rayon d'action. Mais, visiblement, mon existence ne lui causait aucun

souci. Il mit quatre ou cinq morceaux de calicot rouge dans la poche de son pantalon et, riche ainsi d'un nouveau lot de perles, entouré aussitôt de son escorte de mouches, il partit par le labyrinthe.

Il marchait comme chez lui. Les Arabes semblaient trouver familière sa silhouette. Lui s'arrêtait, leur parlait, et toute sa personne proclamait que rien n'était plus naturel que les choses de ce pays, y compris le climat hors nature, la maigreur inhumaine des chats et le S. O. S. que les chèvres, au lieu de chevroter, lancent nuit et jour à l'entrée du désert!

Il arriva devant un véritable château fort, l'une de ces fantastiques maisons de Djéddah dont on se demande si elles s'élèvent du sol ou d'un rêve extravagant. Celui qui l'avait fait construire aurait pu tout aussi bien concevoir les Pyramides! Là entra l'homme qui venait d'acheter des perles.

C'était M. Saint John Philby, un Anglais.

Le personnage jouissait d'une renommée retentissante dans cette partie du monde. Et je restai à rêver devant sa forteresse.

En partant pour ces pays, je n'avais, certes, pensé à tout. En tout cas, j'avais négligé l'Angleterre. Elle n'était, à mon idée, ni locataire de la mer Rouge ni propriétaire du golfe Persique. Cela je le croyais parce que j'étais un ignorant,

un jobard qui ne veut considérer les choses que lorsqu'elles sont officiellement enregistrées. A mes premiers pas, mes yeux s'étaient ouverts. Ainsi, pour débarquer dans ma fameuse île Bahrein, si jamais j'y arrivais, il me faudrait la permission de l'Empire britannique.

— Eh! dis-je, l'île est indépendante. Je me suis renseigné; elle appartient à un cheikh arabe. Je sais même son nom, que j'ai appris par cœur et que je répète chaque matin : c'est le cheikh Hamad bin Isa Al Khalifah.

— En êtes-vous sûr?

— Il a cinquante-cinq ans, un frère poète, un faucon de quatre mille roupies, un lévrier bleu et quatre femmes couvertes de perles.

— Il vous faut, monsieur, le visa anglais. Ne m'avez-vous pas dit aussi que vous iriez aux pêcheries de Doubai?

— Si fait.

— Doubai est sur la côte des Pirates.

— Exactement, monsieur.

— Alors, il vous faudra la permission de l'Empire britannique.

— Celle des pirates me suffira peut-être?

— Non point. Les pirates quand ils sont de bonne humeur, ne laissent approcher que les voyageurs recommandés par l'agent spécial de S. M. George V.

— Et pourquoi, monsieur?

— Lorsqu'il en est autrement, les destroyers anglais leur envoient des coups de canon.

— Alors, où puis-je rencontrer cet agent spécial?

— A Bushire. Il y est gouverneur.

— Par saint Georges! Bushire est en Perse; comment un Anglais peut-il être gouverneur du port de la Perse?

— Par saint Jean-Bouche-d'Or, c'est parler comme un Français!

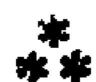
Et mon informateur inconnu disparut derrière une tenture de moustiques.

M. Saint John Philby, lui, règne sur les royaumes indépendants du Hedjaz et du Nedj. Des hommes mystérieux de l'Angleterre il est l'un des plus célèbres. L'Angleterre, dont on imagine les enfants un ballon au bout du pied et du sang de bœuf sur les joues, a-t-elle donc des hommes mystérieux? Elle en a, et de l'espèce la plus belle. Ils sont même connus sous le nom d'agents de l'*Intelligence Service*. Désignés par des dons éblouissants aux guetteurs vigilants de l'empire, couvés par le lion et la licorne britanniques, lâchés, à l'heure voulue, sur les parties du monde jugées plus ou moins orphelines, ils font figure de conquérants qui marcheraient sur la pointe des pieds. Rien, dans ce voyage chez les pêcheurs de perles,



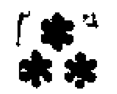
Saint John Philby et son château fort.

n'appartiendra à l'Angleterre, et tout, jusqu'au fond des mers, dépendra de ses hommes masqués. Malheur au petit oiseau qui folâtre d'aventure dans ce ciel oriental! Fonçant sur lui, la nation qui plane le secouera jusqu'à la dernière plume de son plumage!



Philby avait commencé sa remarquable vie au service du gouvernement des Indes. Comment des Indes, glissa-t-il vers les pays arabes? Seule l'occasion d'une pente irrésistible pourrait sans doute l'expliquer. Pendant la guerre, on le trouve déjà en Mésopotamie dirigeant les finances. A cette époque, l'Angleterre jouait grosse partie en Orient, créant un royaume : le Hedjaz; un roi : Hussein; promettant aux fils de ce roi : Damas, Bagdad, Amman. Elle levait déjà la main pour montrer à tous la carte imbattable, quand Philby, surgissant du cœur de l'Arabie, dressa devant elle sa tête de Méphisto et lui dit : « Tu te trompes, ta carte ne vaut rien; l'atout, le voici! » Et de sa poche il sortit un émir qui vivait en contrée inconnue et dont personne, dans le reste du monde, n'avait entendu parler : Ibn Seoud, du village de Riad. Alors, M. Saint John Philby fut

mis dans un bateau et dirigé sur Londres. Les augures l'attendaient. L'homme mystérieux sortit de nouveau sa carte. Chacun l'examina longuement, lord Curzon le dernier. Cela fait, le lord dit au prestidigitateur : « Monsieur, vous êtes un dément », et il lui rendit le carton. Philby remit son chapeau, chercha un bon hôtel, et, là, commanda une bouteille de bordeaux rouge. A peine avait-il fini de la boire que la première querelle éclatait entre le roi des augures et le candidat du pauvre agent rasé à l'Arabe d'Arabie. Le buveur de bordeaux fut ramené dans le cabinet où les quatre murs lui répétaient qu'il était un fou. Tous les joueurs de l'autre partie l'attendaient. La pauvre carte que l'obstiné jeta sur le tapis ne tarda pas à être entièrement recouverte. Les augures, cette fois convaincus, rirent au nez de l'Anglais amateur de vin français. Philby devait revenir une troisième fois dans le même cabinet. Sa carte, battue à Londres, gagnait en Arabie. Son Ibn Seoud culbutait *leur* roi Hussein. Puisque la folie régnait, on rappela les sages, et le « fou » fut chargé des intérêts de la Grande-Bretagne.



La forteresse de Philby ne paraissait pas accueil-

lante. Véritables colonnades, des piles de pneus s'élevaient de la porte jusque dans le couloir. Mais je m'occupais de perles et lui en achetait, peut-être trouverions-nous là un sujet de conversation. J'entrai. Il me sembla d'abord gravir les escaliers secrets de la Conciergerie ou de la Tour de Londres. Combien de jours me faudrait-il pour découvrir Philby dans cette immensité? Enfin j'atterris sur une terrasse. Quatre singes épouvantables, grands comme des hommes, enchaînés comme des criminels, bondirent sur mes pas. Je portai la main à mon cœur, heureusement il battait toujours, alors, certain de vivre encore, je poussai un long cri. M. Saint John Philby apparut, un sourire infiniment doux sur un masque féroce. Lorsqu'une nouvelle mouche débarque à Djeddah, Philby connaît le but de son voyage, le nom du père de la mouche et celui de la mère. C'est vous faire comprendre que je n'eus pas besoin de lui présenter mon extrait de naissance.

— Je viens saluer, lui dis-je, le roi de l'Arabie.

— Vous voulez être reçu par Ibn Seoud?

— Mon cher confrère (Philby est aussi journaliste), le roi de l'Arabie, c'est vous!

— Moi? Je vends des balances, de la quincaillerie, des pneus, des autos et des voitures d'enfants!

Il faut compléter le portrait de Philby, le ro-

manesque n'y perdra point. Philby n'est plus officiellement un agent de l'*Intelligence Service.* Il a pour ainsi dire percé le plafond de la vieille institution. Lui-même se dit *Freelance* (franc-tireur). L'empire indépendant d'Arabie, composé des royaumes du Nedj et du Hedjaz, possède un empereur, des vice-rois et des ministres à la mode européenne. Au-dessus de tout, et pour ce qui regarde les rapports de l'empire avec le reste du monde il est un ministère secret, nébuleux, une espèce de chambre noire diplomatique que l'on pourrait appeler le ministère des Avis. Philby, citoyen anglais, *freelance* des intérêts britanniques, en est le ministre. Le Nedj, c'est Philby. Le Hedjaz, c'est Philby. Tout ce que pense, tout ce que décide, tout ce que fait le roi Ibn Seoud, c'est du Philby. Il joue son jeu avec la plus lucide des intelligences, faisant la part arabe même contre l'Angleterre, comme les pompiers font la part du feu. Il indique à Ibn Seoud la façon dont il marquera des points contre la France, l'Italie, la Turquie. La défense hargneuse de l'Arabie contre l'Europe, c'est Philby. Son orgueil sans mesure, c'est Philby. L'instigateur de la solution syrienne vue d'Arabie (nommer roi de Damas le second fils d'Ibn Seoud), c'est Philby. Celui qui veut faire régler par les armes d'Ibn Seoud le compte du Yémen, parce que le roi du Yémen ne

peut regarder sans colère un citoyen anglais, c'est Philby. Philby est l'inventeur d'une nouvelle manière de conquérir : plus de cuirassés, plus d'expéditions, un portier! Un portier géant, génial, qui élèvera une porte à l'entrée du pays convoité, se couchera en travers, en interdira l'accès à tous les curieux et, enfin, le jour venu, quand on y aura trouvé du pétrole par exemple, l'ouvrira aux nobles enfants de son pays. Saluons bien bas Saint-John Philby, c'est un monsieur.

— Ainsi, mon cher confrère, vous êtes dans la quincaillerie?

— C'est d'un bon rapport. Je vends aussi des pompes pour l'agriculture. Je me livre au commerce en général, si vous préférez.

— Et vos affaires marchent bien?

— J'ai de la satisfaction. Je suis aussi journaliste. Je ferai un article sur votre passage dans le *Near East.*

— Et moi je raconterai votre histoire dans *Le Petit Parisien.*

— Est-ce un exemple à donner aux enfants qui n'ont pas encore toutes leurs dents?

— Philby, je vais chez les pêcheurs de perles; ne pourriez-vous me recommander, là-bas, de l'autre côté?

— M'offrirez-vous une bouteille de bordeaux, à mon passage à Paris?

— Et du rouge!

— Alors, allez en paix. Mais les perles, cher confrère, surtout quand on les cherche trop près des côtes, cela porte malheur!

C'était un avis que je devais transmettre — du moins l'ai-je supposé — à Chérif Ibrahim, mon compagnon, autre homme mystérieux.

VII

O YÊMEN!

Ce bateau qui va sur la mer Rouge s'appelle *Belgrano.* Belgrano, le parrain du vapeur, était général, de son vivant, en un pays d'Amérique du Sud. Aujourd'hui, il est en bronze, au rond-point de l'escalier de l'immeuble flottant. Je ne sais lequel des deux, de lui ou de moi, regarde l'autre avec le plus de stupéfaction. Pourquoi ce chef militaire a-t-il un dolman aussi lourd pour naviguer sur cette mer chaude? N'est-ce pas la cause de sa situation présente? La force a dû lui manquer pour descendre dans sa cabine ou pour remonter sur le pont et c'est ainsi qu'il se trouve au milieu de l'escalier. Lui m'interroge de ses bons yeux. Il voudrait savoir quelle est cette chien-lit aux abois qui lui secoue des poux sur la tête. Mon pauvre général, un peu de courage, nous n'en avons plus que pour deux jours, ce sont des Yéménites retour de la Mecque, embarqués à

Djeddah, et que nous portons à Hodeidah! Hodeidah! soupire le pauvre homme de bronze où m'emmène-t-on? Quel est encore cet enfer-là? Il avait la mine si consternée que je sortis mon mouchoir et, d'un geste de pitié, j'essuyai son visage de vieux soldat où l'humidité ambiante coulait à grosses gouttes!

Les quatre pêcheurs de perles avec qui j'avais pris rendez-vous en arrivant en Arabie-Maudite, étaient là. Natifs des îles Farsans, ils trouveraient un sambouk à Hodeidah qui les ramènerait dans leur archipel solitaire. Nous allions les suivre. Ils seraient nos guides. Rien ne les avait désignés spécialement à notre choix : ils étaient stupides. Nous avions mis la main sur eux comme un aveugle empoigne la corde de son chien. Ils se rendaient où nous voulions nous rendre. Qu'ils marchent, c'est tout ce que nous leur demandions.

Dans ces contrées abandonnées des hommes, des dieux et des bêtes intelligentes, l'Européen ne voit pas devant lui. Aucun renseignement ne viendra à son secours. Trouvera-t-il un bateau? Existe-t-il *une* automobile dans le pays? Sinon, combien de journées de chameaux faudra-t-il? Autant d'inconnues. On n'a qu'une certitude : boire de l'eau salée. Les savants appellent ce liquide eau magnésienne. Il paraît que ce n'est pas la même chose! On voit bien que lorsque la soif les prend,

ils peuvent sonner et faire monter de la bière! Alors, on va devant soi, la mort dans l'âme et le regret au cœur de ne s'être pas cassé une jambe, à Marseille, en allant s'embarquer!

A la fin du troisième jour, le *Belgrano* jeta l'ancre. Il aurait pu tout aussi bien la lâcher au milieu de la mer Rouge, nous aurions vu Hodeidah ni plus ni moins. C'était là! paraît-il, au bout de l'horizon! Dès qu'un bateau se considère d'un degré au-dessus du plus vil tape-cul de la mer, il se tient loin de ces côtes. Il siffle! Il siffle jusqu'au jour où les samboukiers viendront voir pourquoi ce bateau siffle.

Nous n'attendîmes que trois heures.

La chienlit, vociférant, se jeta dans les sambouks. A notre tour, nous y prîmes place. Le commandant Giraud, à qui j'aurais cru meilleur fond, nous criait de sa passerelle: « Bonne soirée! Amusez-vous bien! Buvez frais, et bonjour à ces dames! » La voile fut hissée. C'était nuit sombre. Le sambouk décolla. Devant nous, la Croix du Sud nous précédait, comme portée par un aumônier d'échafaud. Quarante minutes après, nous entrions dans un port grand comme un lavoir municipal. C'était Hodeidah. Nous étions au Yémen.

Nous quittons la barque. De pierre en pierre nous atteignons le sol. Un trou noir. Et soudain, sous le jet de ma lampe électrique, cinq sauvages

enturbannés, une fleur de cactus au turban, un fusil à l'épaule, deux poignards recourbés à la ceinture, et sur le visage, un air très doux : les soldats de Sa Majesté l'iman Ya-Ya, souverain des terres où nous abordions.

C'était dix heures du soir. Il faisait chaud et humide plus qu'à Djeddah. On se serait cru dans la chambre de sudation d'un hammam.

Le plus proche hôtel était à deux jours et demi d'ici, à Djibouti !

— Attendez, dit Chérif Ibrahim, de mon temps, il existait un Syrien, protégé français, qui faisait le commerce de boyaux avec Francfort, rapport aux saucisses. Sa maison était l'une de celles qui doivent toujours être là, au bout du trou noir. Eclairez. Avançons.

— Et les cinq sauvages ?

— Des agneaux !

Il leur lâcha quelque chose en arabe. Les sicaires éclatèrent d'un rire argentin, presque féminin. Le cœur plus léger, nous nous risquâmes.

Les maisons étaient closes. Pas la moindre lumière.

— Malamer ! cria mon compagnon, Malamer !

— Est-ce un mot de passe ? Il est joli.

— C'est son nom.

— Malamer !

Un homme finit par apparaître à un balcon de bois.

— Bonjour, Malamer!

— Qui êtes-vous? demanda l'homme, répondant en français.

— Descendez, vous le verrez.

Sur ses pieds nus, un falot à la main, Malamer s'encadra dans sa porte.

Mon compagnon était vêtu à l'arabe. Quant à moi, sans une culotte de coureur à pied, j'eusse été dévêtu.

— Non! fit Malamer, je ne vous connais pas!

Chérif Ibrahim dit son nom de sa voix discrète.

— Ah! mon ami, et votre barbe?

— Les modes changent, Malamer.

— Et l'autre? demanda-t-il en me désignant.

— Ce n'est rien!

Et du même ton qu'il aurait dit : « Que vous emporte le diable! » il fit : « Eh bien! entrez! »

Ah! oui! M. Malamer vendait des boyaux! Une odeur d'intestins confits, confits dans leur jus naturel, imprégnait, doux parfum, les murs gluants de la demeure. Un grand émoi s'empara de mon gosier. Et puis, quoi! ne faut-il pas que chacun vive? Parlons d'autre chose. Mais plus jamais je ne mangerai de saucisses de Francfort!

Le protégé français posa son falot sur une table. Il possédait des chaises. On s'assit. Ainsi nous

allions aux îles Farsans? Pour y faire quoi, mon Dieu? Les perles? Bien sûr! Mais Chérif Ibrahim était-il donc devenu marchand de perles? C'est le golfe Persique, alors, que nous devions atteindre.

— On y va, Malamer.

— Et par où? Vous débarquez à Hodeidah pour gagner le golfe Persique?

Le collectionneur de boyaux se leva de sa chaise. On se moquait de lui. Pour se venger, il nous versa un bon verre d'eau salée.

— Trouve-t-on des automobiles à Hodeidah, monsieur Malamer?

— Le fils du roi a la sienne.

— La prête-t-il?

— Il la loue!

Pauvre Malamer! Il croyait que nous voulions aller dans le golfe en automobile! Alors il nous redonna un verre d'eau salée!

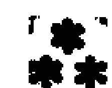
— Tiens! dis-je, il pleut!

En effet, dans ce pays, il pleut sans arrêt, mais jamais dehors. Il pleut à l'intérieur des maisons seulement. L'humidité condensée au plafond tombe de temps en temps par petites gouttes. Et cela vous rappelle de beaux jours!

— Enfin! dit notre hôte, il faut que je vous couche. Voulez-vous dormir à l'intérieur ou sur la

place? Je vous conseille la place, il y a un peu de brise, une fois par mois.

Chérif Ibrahim préféra la compagnie des boyaux. Malamer m'installa un cadre dans le trou noir, une toile tendue sur des bois en X. Je saluai ce représentant de la Providence. Il disparut. Je m'étendis.



C'était une bonne position pour un étudiant en astronomie. O pays! tu as des perles au fond de la mer, des étoiles au fond des cieux, mais tu n'as rien entre les deux! La nuit s'annonçait sans espoir. En rêve, je voyais des contrées lointaines et magnifiques où, le soir venu, l'homme fatigué s'enfonce dans des draps; je tendais mes lèvres vers d'imaginaires carafes d'eau fraîche et naturelle, quand des ombres remuèrent à quelques pas: les sicaires aux deux poignards et au fusil s'avançaient sur leurs pieds nus. Ils s'approchèrent de mon cadre et me regardèrent. Peut-être n'avait-on pas le droit de coucher sur les places publiques? Ou voulaient-ils contrôler mes papiers? Ils ne me demandaient rien, se contentant de m'examiner avec curiosité. J'étais bien empêché de leur tenir un discours, eux-mêmes comprenaient que leur

langage serait sans effet. Bientôt ils me sourirent. Je leur donnai cinq cigarettes. Ils tirèrent dessus avec une satisfaction sans pareille, profondément heureux de toute l'aventure. Alors l'un me fit un signe qui voulait dire : « Lève-toi et viens ! » Jamais enfants déguisés en brigands n'avaient montré regards plus ingénus. Je me levai et les suivis. Nous nous dirigeâmes vers une cabane où brillait une lumière, à l'entrée de la mer. Trois autres brigands tout aussi bienveillants y étaient déjà. Je dus prendre place. Si j'avais pu me regarder, me serais-je reconnu dans cet homme presque nu, assis au milieu de huit fusils et de seize poignards? Ils mangèrent des feuilles et m'en donnèrent à manger. C'était leur haschisch à eux, le *kat*.

Cette première réception terminée, nous sortîmes tous sur la place noire. Une bille de bois me fut désignée comme trône. L'un de mes hôtes mit un ténéké (bidon d'essence) sur ses genoux, un second tira une petite flûte d'un pli de son turban, et tout doucement, en sourdine, un air rythmé s'éleva. Les six autres formèrent trois couples, et ces couples, sans s'être joints, se mirent à danser. C'était une danse à menus pas, discrète comme un menuet. Leurs poignards ne s'entre-choquaient point. De temps en temps, joueurs et danseurs m'envoyaient un regard gracieux. Une heure passa de la sorte. Je quittai mon trône, les remer-

ciai trois fois de la main et partis vers mon lit de sangle.

Toujours jouant, toujours dansant, les soldats de Sa Majesté l'iman Ya-Ya se mirent en marche derrière moi. J'étais étendu depuis longtemps que, dans la nuit sans lune, ils dansaient et jouaient toujours, en l'honneur de l'inconnu, presque nu, qu'ils ne savaient d'où venu...

VIII

VERS LES FARSANS

Ya Mal! voguons vers les îles Farsans!

C'est le mois du maïs (juin) ; le mois est bon pour nos affaires. La saison de la pêche aux perles va du signe du Taureau à la moitié du signe de la Balance, c'est-à-dire de mars à septembre. Mais les signes du Cancer, du Lion et de la Vierge : juin, juillet, août, sont les seuls qui payent : plus de coups de vent, mer étale. Que ne pêchent-ils, les malheureux, sous le signe du Capricorne? Les hivernants, au lieu de se rendre à Nice, pourraient venir leur jeter des sous, histoire de voir s'ils savent vraiment plonger; mais le grand organisateur n'a pas voulu cela. Respect à la souffrance! Qu'ils travaillent en paix, le soleil armé jusqu'à la gorge saura faire le vide autour de leurs bancs, de leurs bancs où ils finissent par s'asseoir, sourds, aveugles, phtisiques, cardiaques et teigneux.

Ils n'étaient point quatre, mais onze, retour de la mère des villes (La Mecque) et tous du village de Séguid, dans les Farsans. Cinq autres étaient venus sur ce sambouk pour les ramener dans leur pays. Tous des hommes qui ne vivraient pas longtemps. On était parti autour de midi, moment où, chaque jour, une brise, qui mène ici une vie régulière, s'empare de ces parages jusqu'à l'heure du moghreb.

Un sambouk est un bateau pansu, poids lourd, spécialement construit pour glisser sur les parties de la mer non encore bitumées... On y est donc assez cahoté. Mais laissons ce pêcheur de perles à sa honteuse indisposition... Un pêcheur de perles! Où allons-nous, Neptune?

L'un des cinq était un Somali français, enfant de Djibouti. Il vint s'asseoir sur la partie pontée où nous étions assis et nous dit sans aucune préparation : « Je leur vends du vermicelle. »

— Ils mangent donc du bouillon?

— Quand ils pêchent, ils ne se nourrissent que de vermicelle.

Lui ne plongeait plus. Il nous signifiait d'un clin d'œil qu'il était malin, beaucoup plus que tous ceux-là. Enfant, alors que Djibouti était encore un marché aux perles, il avait *vu la folie*. L'expression arabe qu'il venait d'employer ne pouvait plus nettement se traduire. Il faut étendre la formule à

tous les pêcheurs de perles et lui donner comme signification que, malgré la part des autres circonstances : lieu de naissance, coutume de tribu, nécessité d'assurer sa pitance, un rêve peu raisonnable embrume leur cerveau. Les malheureux grattent au fond de la mer et l'on dirait qu'ils marchent dans la lune! On peut affirmer, leur ignorance étant prise en considération, qu'ils préfèrent être plongeurs qu'actionnaires d'une bonne mine de charbon. Ah! poètes superbes et illettrés!

— Pourquoi es-tu tombé dans le vermicelle?

— A cause du *dôl*, et il montra la trace d'une brûlure, sur sa jambe droite.

Le dôl est un poisson-torpille plus large que la main, qui fonce sur le plongeur et, au contact de la peau humaine, lâche une décharge électrique. Il brûle comme un fer rouge. Quand on peut s'emparer d'un dôl et le ramener à l'air, il fond en eau, tel un morceau de glace.

— Il y a le loéthi aussi, dit-il. Il est rouge, ne brûle pas, mais fait des cloques. L'endroit qu'il a touché enfle ainsi que sous un coup de courbache.

— Et les requins?

— Quand on les voit venir, on crie : hou! hou! hou! Ils ont peur et s'en vont!

Les lâches!

L'agent général de vermicelle pour les îles Far-

sans appela l'un des passagers, un jeune Arabe. Le garçon s'approcha; son père n'avait su faire hou! hou! Un requin lui avait pris une jambe. Quand les tireurs le remontèrent, un second requin suivait, accroché à l'autre pied. C'était du côté Afrique, entre Massaouah et Port-Soudan.

Le fils était plongeur aussi. Il l'était même d'autorité. Son père, déjà sourd, pouvait plonger à vingt brasses et demeurer deux minutes et demie sous l'eau. Il avait la résistance d'un copie-lettres. C'était donc un plongeur renommé et, à ce titre, il devait beaucoup d'argent à son *nakuda* (propriétaire du bateau). Plonge bien et tu auras du crédit! Telle est la loi sur les bancs.

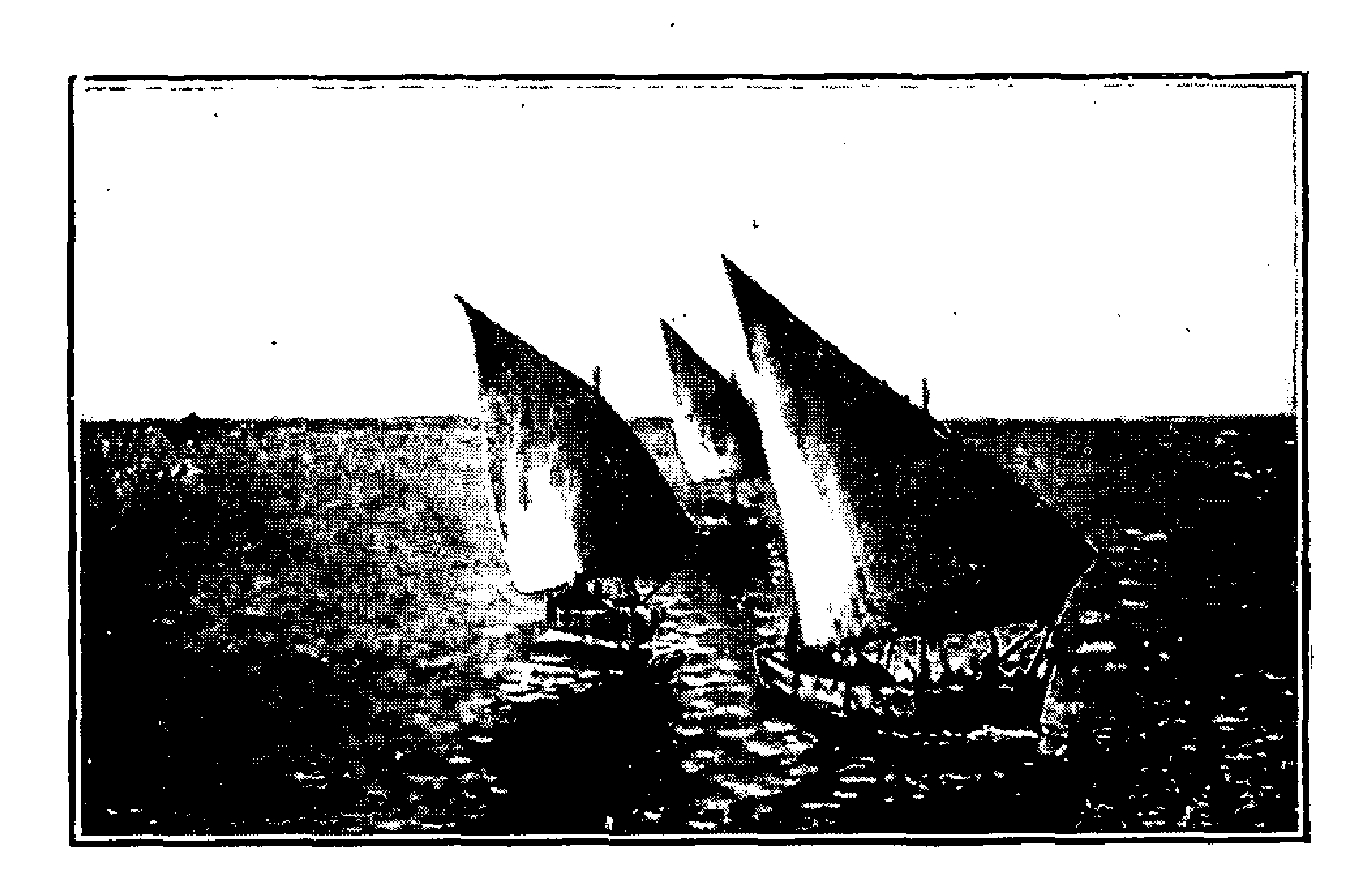
Pour s'attacher les hommes à vie — à vie... ce qui ne sera pas très long — le *nakuda* leur fait des avances d'argent et même de vermicelle.

Et le plongeur meurt avec des dettes. Et son fils plonge pour les payer.

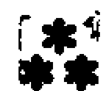
— A la bonne heure! voilà un plongeur qui n'est pas volontaire, s'il gratte les rochers sous-marins, ce n'est pas pour y saisir la fabuleuse chevelure, mais pour sauver l'honneur de la famille. En tout cas, Chérif Ibrahim, mon ami, demandez-lui, s'il vous plaît, ce qu'il en pense.

— Il dit qu'il s'entraîne, et que, lorsque ses tympans seront crevés, il sera un plongeur aussi bon que l'était son père!

Bateau de pêcheurs de perles.



Ya mal! Voguons vers les îles Farsans!



Comme tout le monde, j'avais parcouru la mer Rouge. C'était alors sur des bateaux de riches, ridicules monuments, palaces à la dérive, en un mot lieux de scandale et de perdition, où l'homme peut non seulement manger et dormir, mais pousser l'audace jusqu'à s'abreuver d'eau naturelle. Passez, somptueux paquebots, vous ne m'intéressez plus! Aucun de vous ne m'a dit ce qu'était la mer Rouge. De l'humidité, une chaleur qui suffoque, des ventilateurs qui brassent? Si ce n'était que cela! Après Djeddah, après Hodeidah, voici les Farsans. Qui peut se flatter d'avoir trouvé une ville comme son imagination la lui représentait? Mais, au nom de tous les joailliers du monde, je le demande : un archipel de pêcheurs de perles doit-il ressembler à un marché aux poux?

Enfin, nous sommes à Seguid.

Nous marchons avec le livreur de vermicelle qui nous conduit chez un *nakuda.* Une plainte s'élève du bout de la ruelle où nous avançons, une plainte en arabe : « Il n'y a que Dieu qui est grand, que Dieu qui est généreux, que Dieu qui donne au pauvre qui pleure. » C'est un aveugle. Un moucharabieh se soulève, et Dieu apparaît sous la forme d'une main qui laisse tomber trois

dattes dans la poussière. Le bruit du moucharabieh, celui des dattes touchant le sol n'ont pas échappé au mendiant. Il tâtonne pour trouver la manne. Nous ramassons les dattes et les lui donnons.

— Dieu est bon parce qu'il est grand, dit-il.

Cet aveugle était un ancien plongeur.

— Demandez-lui, Chérif, depuis quand il est aveugle.

Réponse : Depuis cinq ans, mais il n'a cessé de plonger que depuis trois ans.

— Je ne comprends pas, il est aveugle, dites-vous, depuis cinq ans?

Réponse : *La cécité n'est pas un empêchement au métier de plongeur.*

— Alors pourquoi ne plonge-t-il plus?

Réponse : Ce n'est pas à cause de ses yeux, mais de son souffle. Il ne pouvait plus emmagasiner assez d'air d'une seule lampée.

— Ne pouvait-il rester moins longtemps sous l'eau?

Réponse : Il était bon plongeur, tenant jusqu'à deux minutes. A la fin, il se faisait remonter après trente-cinq ou quarante secondes, le *nakuda* ne le considérait plus et, lui, avait honte devant ses camarades.

— N'a-t-il pas gagné d'argent?

Réponse : Dans son bon temps, il eut jusqu'à

mille Marie-Thérèse d'avance (les Marie-Thérèse sont des écus de cinq francs à l'effigie de l'ancienne impératrice d'Autriche, seule monnaie connue dans ces parages).

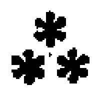
— Et maintenant?

Réponse : Un homme qui n'a plus que trente secondes dans les poumons n'a droit à rien.

— N'a-t-il pas gardé quelques perles?

Réponse : Où les aurait-il prises? Il n'a jamais été *nakuda*, toutes les huîtres qu'il a pêchées allaient sur le tas commun.

Nous lui dîmes au revoir. On l'entendit encore qui gémissait : *Allahou Akbar* (Dieu est le plus grand!) Il avait trente-cinq ans au plus.



L'hospitalité est un devoir sacré pour les Arabes, encore faut-il leur laisser le temps de revenir à eux. Un nègre, marchand de vermicelle, conduit deux étrangers chez un indigène; l'indigène, sans discuter, leur offre tout de suite du café, mais il apprend que les individus entendent dormir chez lui. C'est un honneur dont il n'ignore pas le prix; cependant, de quelle étoile filante ces étrangers viennent-ils de choir?

— Nous sommes, mon cher hôte, de distingués effendis, des gens en tous points recommandables,

notre pays s'appelle France, notre métier n'est ni de vendre ni d'acheter, mais de raconter des histoires à nos contemporains par le truchement de l'écriture imprimée. Nous venons prendre des nouvelles des pêcheurs de perles pour les transmettre à nos amis.

Le *nakuda* fouilla ses poches, en retira une dizaine de calicots rouges, les dénoua et nous mit tant de perles dans la main que vous en auriez toutes perdu la tête, ô mes jolies!

La scène se passait dans une cour. Nous étions assis sur une natte grossièrement tressée. Les perles les plus belles, je les envoyais à Chérif Ibrahim. Lui, par la même voie, m'expédiait son choix. Quelques-unes restaient encastrées dans les défauts de la natte, alors, nous lancions un numéro comme fait le croupier de casino quand la boule a trouvé son trou!

Vingt Arabes assistaient à ce jeu. Nous les avions d'abord pris pour la clientèle ordinaire, attachée à la demeure d'un notable. C'était l'équipage d'un sambouk qui, dès demain, partirait jeter l'ancre sur un banc. Ces hommes se déplacèrent et vinrent nous entourer. Penchés et attentifs, ils regardèrent les merveilles dans le creux de notre main.

Ils énonçaient des dates et des lieux de pêche, comme des sommeliers l'âge et le cru d'un vin.

Ainsi apprîmes-nous que les perles avaient un état civil.

Leur vue avait transporté ces pêcheurs. Les très jeunes, les malingres, les sourds, tous discutaient avec animation. Seul un aveugle, faisant encore partie de l'équipage, demeurait indifférent dans un coin. Le nakuda choisit une perle et la lui porta. L'aveugle la roula sous ses doigts, son visage s'éclaira, et, d'une geste stupéfiant dont je n'ose comprendre la signification, il la passa sur chacune de ses paupières.

Et il la rendit sans prononcer un mot.

IX

LA PLONGÉE



LES PLONGEURS

« Un voile de souffrance recouvrait chaque visage... »

Nous partons. Le sambouk qui nous porte va jeter l'ancre sur un banc. C'est le plus grand sambouk des îles Farsans : quarante hommes d'équipage, tous dopés, du moins en ayant l'air. Ils gambadent comme des démons. Chacun à la fois prononce sa formule magique. Chérif essaye d'en traduire quelques-unes. Il saisit : « Que la voile devienne noire si mes huîtres sont vides. » « Que le soleil entre dans ma tête pour faire fondre le dôl (le poisson électrique). » « Sois riche et sois sauf. » « Qu'importe d'être sourd puisque l'huître ne parle pas. » « La plus belle sera pour Mahomet. » « J'ai pêché à Bahr-Agiam. » Au-dessus de tout cela, deux mots : *Ya-Mal!* O Fortune!

Le nakuda, d'une voix terrible, lance : *Taouaf!* Soulevez!

La cacophonie s'apaise. Ils courent. La moitié

de l'équipage se masse dans le bout : c'est *barira*, le lever de l'ancre.

Ces hommes sont nus, sauf autour des reins. Douze nègres : dix Soudanais, deux Somalis, le reste est arabe. L'aveugle (il y en a donc partout?), l'aveugle est assis près de nous, à la proue et lui aussi fredonne : *Ya-Mal! Ya-Mal!*

— *Taouaf!* Soulevez!

Aussitôt les vingt hommes, remplaçant le cabestan, empoignent la corde de l'ancre. Premier mouvement, premier cri : c'est un chant qui commence, un chant de galère. Il est à deux voix, un homme fait le soliste, la masse répond. La cadence est impérieuse, la vigueur des voix sans défaillance. Un fouet invisible, claquant au-dessus d'eux, battrait-il la mesure?

Voici le chant :

Le soliste : Lui! (Lui, c'est Dieu.)

En partant ils l'invoquent. Que pourraient-ils si Dieu n'était pas de la partie?

Le chœur : Lui! Allons!

Le soliste : Lui! Dieu! Lui! Dieu! Toujours Lui!

Le chœur : Toujours! Toujours!

Le soliste : Grâce à toi, mon Dieu, nous partons. L'ancre déchire la chair de la mer.

Le chœur : Grâce à toi! Grâce à toi!

Le soliste : Mahomet, recommande-nous à Dieu; nous, que sommes-nous?

Le chœur : Dieu est tout! Dieu est tout!

Le soliste : Conduis-nous sur les bancs où la fortune dort.

Le chœur : Lui! ô Lui! qu'Il nous conduise!

Le soliste : Où les pleurs des émirs reposent dans la nacre.

Le chœur : Lui!

Le soliste : Nous descendrons où l'homme ne vit pas.

Le chœur : Lui!

Le soliste : Où le diable nous souffle au profond des oreilles.

Le chœur : Dieu est le plus grand.

Le soliste : Dieu seul peut tout.

Le chœur : Lui!

Le soliste : A la bonne fortune, qu'il nous pousse! Allons! Allons!

Le chœur : Ya-Mal! Ya-Mal! (Fortune! Fortune!)

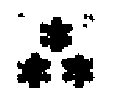
Le soliste : Ya-Mal!

Le chœur : Ya-Mal! Ya-Mal! Ya-Mal!

Alors je me levai à la proue du sambouk et, lançant la main vers eux, je criai : Ya-Mal!

Le bateau partit.

Balen Ada les Fakma : Que Dieu nous conduise!



La mer qui entoure les Farsans repose sur des bancs de coraux. Monté sur des échasses de cinq mètres de tirant d'eau, on pourrait visiter le pays à plus de deux cents kilomètres à la ronde. Mais parfois les bancs affleurent et les sambouks raclent ou même s'asseyent.

Une heure après le départ, notre sambouk racla. Il s'appelait *El Amin* : le Sûr! Nous pouvions donc être tranquilles; néanmoins, les quarante hommes se précipitèrent aux rames. Deux par rame, dents serrées, traits durcis, ils obéissaient aux ordres d'un grand nègre qui poussait rythmiquement deux cris non mélodieux. L'un des cris les projetait, poitrine en avant, comme abandonnés sur la rame, l'autre faisait saillir leurs épaules, et, d'un puissant coup de reins, rejetait leur buste en arrière. Ils ramaient debout sans point d'appui aux pieds. *Aaaah!* criaient-ils pendant la manœuvre avant, *Hiii!* pendant la manœuvre arrière.

Le sambouk retrouva son chemin. Alors tous lancèrent : *Habibi ia rasoul Allah!* Mon chéri, ô envoyé de Dieu!

A la voile, à la rame, on alla ainsi jusqu'à dix heures du soir. L'ancre fut jetée. Le banc était atteint. Dormons.

A l'aube, le nègre sonna le réveil. Sans l'aide

de ses doigts, ni du moindre instrument, il siffla si violemment que, moi aussi, je faillis avoir les tympans crevés. Les dormeurs nus se levèrent. Et voici comment, dans la mer Rouge, pour la première fois de ma vie, je vis pêcher les perles sous le signe du Cancer.

Les hommes saisirent les rames et les fixèrent parallèlement à la mer. A chacune des rames, deux longues cordes, l'une mince, l'autre grosse. La corde mince soutient un poids, un plomb de quatre à cinq kilos. La corde grosse est destinée à remonter le plongeur. L'équipage comptait dix-huit plongeurs formant deux équipes : une équipe pour laisser respirer l'autre. Ces hommes sont habillés d'un cache-sexe, d'un doigt de cuir à l'index pour décoller l'huître du rocher, et d'une ficelle qu'ils portent au cou. A cette ficelle pend un pince-nez en corne, pince à linge perfectionnée. Autant on entend crier, chanter, geindre pour les manœuvres du sambouk, autant le silence enrobe les plongées. Arabes, Soudanais se mirent à cheval sur les rames; quatre à bâbord, cinq à tribord. Ils empoignèrent la grosse corde et se laissèrent glisser dans l'eau. A ce moment, on lança un panier tenu du bord par une troisième corde. Comment attachent-ils le plomb à leur pied? Difficile à voir malgré la transparence de l'eau. Alors ils aspirèrent fortement. Les yeux fermés ils bu-

rent l'air comme avec désespoir, puis ils se pincèrent le nez. L'eau les submergea. Les cinq hommes de tribord avaient disparu.

Le sambouk était à peu près à huit mètres au-dessus du banc. J'avais une montre, je veux dire que le *nakuda* m'avait prêté la sienne, et j'entendais contrôler le temps des plongées. Mon émotion fut plus forte que mon devoir... Je demeurai stupide à regarder l'endroit où, tout à l'heure, cinq têtes fleurissaient. Evidemment, elles n'y étaient plus! Aucun remous. Quelques secondes avaient tout effacé. Les cordes ne remuaient même pas. Des cordes de pendus ayant payé leur dette.

Soudain, dans la position de nageurs qui ne nageraient pas, de nageurs exténués, tirés par des sauveteurs, les hommes surgirent. A cause de la pince, ils ressemblaient à de surprenants oiseaux sous-marins, oiseaux remontant leur proie du tréfonds de la mer. Ayant laissé le plomb au bout de la corde mince, cramponnés à la grosse corde, ils revinrent à la lumière du jour. Leur tête seule reflotta comme une bouée. Mais ce n'étaient pas les mêmes têtes. Un voile de souffrance recouvrait chaque visage .Les plongeurs arrachèrent la pince, ouvrirent la bouche, appelèrent au secours, appelèrent un peu d'air au secours de leur dernier souffle! Leurs traits étaient crispés. Ils avaient vieilli!

Ils tenaient à la main la troisième petite corde,

la corde du panier. Du sambouk, les tireurs la tirèrent. Dans un panier : une huître, trois dans un autre, deux dans le troisième, aucune dans le quatrième. Le plongeur de ce quatrième panier se frottait les yeux et ouvrait la bouche toute grande. Vidés à bord en un seul petit tas, les paniers furent aussitôt renvoyés. Et, de nouveau, une par une, les têtes disparurent. Cette fois, je regardai la montre. La petite aiguille ayant couru soixante secondes, j'interrogeai la mer : elle était encore veuve des quatre têtes. Trente secondes après un corps immobile remontait à la surface On le voyait comme dans un aquarium. La tête émergea de l'eau turquoise. Les trois autres corps suivirent. La plongée la plus longue ne dépassa pas une minute quarante secondes.

Passons à bâbord. Parmi les cinq plongeurs : l'aveugle qui reprenait du souffle. Il mit sa pince et s'enfonça. Les autres plongeurs voyaient les huîtres avant de les décoller, l'aveugle, lui, devait tâtonner, en ce moment, à huit mètres de fond.

Le temps coula, un long temps : une minute cinquante. L'aveugle revint, secoua sa tête, *ouvrit les yeux*, aspira fortement et tira sur ses joues comme pour en effacer les plis de la douleur. Quatre huîtres étaient dans son panier. Son voisin en remontait quatre aussi, les autres, deux et une.

C'était vrai : la cécité n'est pas un empêchement au métier de plongeur.

Cette équipe tint une heure. Neuf hommes nouveaux gagnèrent les rames et se laissèrent glisser le long de la corde. La séance continuait.



L'après-midi, le *nakuda* s'assit près du tas d'huîtres. Un nègre s'accroupit, un couteau à la main. *Ya-Mal! Ya-Mal!* crièrent les plongeurs, crièrent les tireurs, crièrent les simples samboukiers.

Le nègre ouvrit la première coquille. Rien ne roula sous le couteau. La perle, la vraie perle, la *lou-lou* est dans la chair de l'huître, libre de toute attache, exactement comme on la voit aux vitrines des joailliers. L'autre perle, celle enkystée dans la nacre, ne vaut rien. Il faut qu'elle soit très grosse pour qu'on ne rejette pas la coquille, ce sera une perle baroque, sans valeur marchande. Les têtes étaient penchées au-dessus du couteau du nègre. Les huîtres perlières sont de toutes sortes, ressemblant tantôt à des portugaises, tantôt à des claires, tantôt à des marennes. Il en est d'autres très grandes et très plates, peu riches et que l'on pêche surtout pour la nacre. Cela dépend des bancs. Les huîtres, aujourd'hui, étaient comme des portugaises.

Le nègre, d'une habileté qui lui vaudrait grande renommée chez un marchand de coquillages, ne s'y reprenait jamais à deux fois : le premier coup était le bon. De la pointe du couteau il tâtait le ventre du mollusque, puis rapidement décollait la chair, la retournait, tâtait le dos. Rien. Il passait à une autre. Rien. Rien. Rien. C'était émouvant. Le *nakuda* disait : « Ce n'est pas comme dans le golfe Persique. » Rien à la quinzième. Rien à la trentième. Le temps ne me paraissait pas long. J'étais au pied du temple des richesses et l'on ouvrait devant moi, une par une, les mille portes qui y conduisaient. Rien.

A la cinquante-deuxième huître une perle roula. Oublierai-je ce moment? Je ne sentais plus ni la chaleur épouvantable ni la soif. La chevelure de la fortune passait sur mon visage. Vous décrire la physionomie des autres témoins? J'étais trop occupé par mon propre émerveillement.

Le *nakuda* prit la lou-lou. Elle était terne, marquée comme d'une cicatrice.

Qu'importait! C'était ma première perle. Et je criai : *Ya-Mal!*

Le *nakuda* me regarda avec pitié. Elle ne valait rien!

X

LA VILLE INTOXIQUÉE

Sois maudite, Hodeidah! Nous y voici rejetés. Pourquoi tout à la fois : la mouche, le moustique, le vent de sable, le manteau de plomb, l'eau salée? C'est inhumain. La chemise, sitôt sur le corps, semble sortir du lavoir et le pantalon est trempé de la douce rosée des tropiques. Sans le vent de sable, ce vent de la saison des dattes, tout irait bien. Mais le sable colle à nos pauvres vêtements. Et savez-vous à quoi nous ressemblons? A de vieilles bouteilles revêtues, comme dirait Béraud, de l'humble bure des caves. Heureusement, dans ce pays on ne rencontre pas de miroirs; nous ne verrons que plus tard ce qui restera de notre air avantageux.

Pour le moment, nous ne servons même plus à épouvanter les oiseaux. J'en ai fait l'expérience. Planté entre deux têtes de poulet (on tue

les poulets en leur arrachant la tête) je voulus les défendre, car elles ouvraient encore le bec et les yeux, contre la convoitise des milans affamés. Les milans me regardèrent, me jugèrent et, inclinant leur vol plané, vinrent à mes pieds ravir leur proie.

Voilà ce que l'on devient à Hodeidah!

Et pas un bateau à l'horizon!

Qu'il est difficile de faire le conquistador quand on n'est pas propriétaire d'un yacht!



Les habitants d'Hodeidah se coiffent de préférence d'un pot de fleurs. Ils font penser à des jardiniers en révolte : plus de pots de fleurs dans la terre, mais tous sur la tête! En avant! Marche! Ce sont des hommes extrêmement doux, souriants, heureux, béats. Ils vont lentement, se parlant à eux-mêmes, levant parfois leur petit doigt pour lui faire un discours. J'en voyais qui s'arrêtaient, se couchaient sur le dos, et commençaient de compter les étoiles en plein midi. Les uns se caressaient les tempes avec précaution, d'autres montaient des gammes sur leurs dents, d'autres, s'approchant de moi se touchaient une oreille et, les yeux attentifs à je ne sais quel phénomène, semblaient me dire : « Ecoute! » Cela se passait

l'après-midi, d'un bout à l'autre d'Hodeidah. Les enfants, les hommes mûrs, les vieillards, les soldats, les samboukiers, les chameliers, ceux qui portaient des étoffes fines, ceux empaquetés dans des haillons, tout être humain, soit dans les ruelles, soit devant sa boutique, soit à sa fenêtre, vivait un beau rêve intérieur. La ville entière n'était peuplée que de maniaques échappés le matin même d'un asile d'aliénés.

— N'avez-vous pas compris? demanda Chérif Ibrahim.

— Si fait. Ils sont timbrés, mais ils n'ont pas l'air méchant.

— Ne voyez-vous pas qu'ils mâchent quelque chose?

— Ils chiquent.

— Non. Ils *emmagasinent*. C'est l'expression dont ils se servent : *gazen*, en arabe.

Ils emmagasinaient du *kat*.

Le kat est une feuille verte ressemblant à la feuille de citronnelle. L'arbre qui la porte et qui pousse sur les hauts plateaux de l'Arabie heureuse est élancé presque autant qu'un peuplier. Le kat est un stupéfiant comme l'est le haschisch, comme l'est l'opium.

A midi, le travail cesse, la journée du kat commence, elle durera jusqu'à minuit. Tout le monde mange le kat : parias, pauvres, riches, princes, roi.

Les gueux, ceux qui gagnent un demi-thaler par jour (trois francs cinquante) consacrent cinquante centimes pour leur nourriture et trois francs pour le kat. Les riches en broutent pour trente francs. Le fils du roi en achète pour huit cents francs, mais il a des courtisans. Le père de famille distribue le kat tous les matins à ses femmes, à ses enfants. Les Yéménites disent du kat que c'est la nourriture des saints. Depuis vingt ans que Malamer, ce Syrien, protégé français, vit au Yémen, il n'a connu qu'un seul homme ne se livrant pas au kat. Un seul sur deux millions. Quand par hasard, la caravane de chameaux qui, chaque jour, descend le kat est arrêtée dans son chemin, les habitants d'Hodeidah deviennent nettement enragés. Ils courent, s'appuient du front contre les murs, se couchent dans la rue, se relèvent, vomissent. En temps normal, tout ce peuple rit aux anges. Ceux qui sont assis devant leur porte ont les branches de kat à leurs pieds, ceux qui marchent les tiennent à la main. Leur bouche est tellement bourrée de feuilles que tous semblent atteints d'une fluxion et, sous la pression de la boule d'herbe, le sommet de la rotondité est blanc, comme si l'abcès allait crever. Le kat leur tient lieu de nourriture. Ils mangent une petite fois avant midi et c'est fini. Aussi sont-ils maigres. A vingt-quatre ans, le jeune homme est épuisé. Les vieillards sont



La garde de l'Emir.





AU YÉMEN
Types d'Hodeidah.

rares, la pauvreté générale. L'argent passe au kat.

Le roi du Yémen s'appelle l'iman Ya-Ya. Il habite Sanna, dans les hauteurs, à quatre jours d'ici. C'est le glaive de l'Islam. Son fils a pour nom Mohammed, et gouverne le littoral. C'est le sous-glaive. Il se promenait ce matin sous une pâle ombrelle. Ses farouches soldats, doucement endormis, l'entouraient à la fois de leurs poignards et de leur langueur. Lui, tendait ses maigres mains dans lesquelles ses sujets déposaient des placets. Je lui fis mon plus profond salut. Il me renvoya son sourire le moins disgracieux. C'était bien. J'allais avoir besoin de lui. Mes affaires ne marchaient pas.

Son Altesse demeurait à la poste.

Jusqu'à la guerre, le Yémen était sous la suzeraineté de la Turquie. La Turquie, ayant entendu parler d'un service public connu sous le nom de *postes*, avait fait construire un hôtel des postes à Hodeidah. Les Yéménites redevenus libres de leurs destinées, se dirent avec grande raison que, travaillant de six heures du matin à midi et mangeant le kat de midi à minuit, ils ne sauraient, par surcroît, avoir le temps d'écrire des lettres, encore moins celui d'en recevoir. D'ailleurs, la reine de Saba faisait-elle partie de l'Union postale internationale de Berne? Ils supprimèrent les postes. Et, comme le bâtiment élevé en leur honneur était le

plus confortable de la ville, le fils du roi y transporta ses pénates.

C'est là qu'à cinq heures du soir les deux étrangers se présentèrent.

Les soldats qui gardaient la porte avaient chacun deux fusils, deux poignards, et dormaient, une énorme fluxion à la joue. Nous les enjambâmes. Bientôt, nous nous retrouvâmes dans un hall entouré de guichets démantelés. Là, dans les temps anciens, on pouvait sans doute toucher des mandats télégraphiques. Ah! temps heureux! Mais ne rêvons pas! De sa voix d'émir, Chérif Ibrahim cria quelques mots arabes qui voulaient dire : « Pour aller chez son Altesse Royale, s'il vous plaît! » Un fantôme au bas d'un escalier se déplia péniblement, soutenu par le mur. Il ne pouvait parler, à cause de la fluxion. D'un geste anémique, il nous pria de gravir son escalier. Le fantôme s'affaissa. Nous montâmes.

Un couloir. Le silence. Rien dans la première pièce. Dans la seconde, une grande réunion, une réunion muette, un homme assis un peu plus haut que les autres, les autres accroupis sur une litière de feuilles vertes. Le kat jonchait le plancher. Nous étions devant son Altesse Royale, au milieu de sa cour.

— Entrons! fit Chérif.

— Attention! Nous allons piétiner le kat, et le Demi-Glaive peut nous faire jeter dehors.

Une partie de la cour nous tournait le dos, les courtisans des bas-côtés nous apercevaient; Son Altesse, face à nous, souriait, nous regardant avec satisfaction.

— Dites-lui quelque chose, mon vieux!

Enfin, la main princière nous invita. Et le kat cria sous nos semelles. Bruit impie! Tous les dos en frissonnèrent. Obéissant à un autre geste, nous prîmes place sur le tapis d'herbage.

Cette cour était une véritable petite étable. Dix-neuf hommes broutaient en silence. Quelques-uns se rendaient des politesses; trouvaient-ils sur leurs branches des feuilles plus fraîches que d'autres, ils les arrachaient et, délicatement, les offraient à leurs voisins.

— Mon ami, dis-je à mon compagnon, allons-y. Dites-lui combien sa réception nous honore. Apprenez-lui que son pays est très joli, et qu'il y fait doux à vivre. Enfin, faites-lui comprendre qu'à cette époque de l'année on y respire tout aussi bien qu'à Chamonix, par exemple!

Son Altesse se montra enchantée de l'exorde.

— Rappelez-lui que nous sommes des Français...

Les Yéménites ont horreur des Anglais qui, de temps en temps, en sourdine, leur envoient des

coups de canon. Ils ont flirté avec les Italiens, le béguin est passé. Les Soviets leur offrent présentement des fleurs, ils se méfient. La France ne leur demande rien. Aussi n'en reviennent-ils pas! Le Yémen est un pays où le titre de Français est une recommandation. Ce doit être le dernier...

— Maintenant, dites-lui que nous avons beaucoup de chagrin, que nous sommes arrêtés dans notre voyage, que notre but est l'île de Bahrein, dans le golfe Persique, qu'aucun bateau n'est à l'horizon, et que nous venons lui demander la permission de traverser son territoire jusqu'à Aden.

— Il veut savoir où vous couchez.

— Dehors.

— Il dit que c'est le mieux.

Son Altesse arracha six feuilles à sa propre branche de kat et me les tendit. Après tout, chacun vit ici en état d'euphorie, vivons comme tout le monde! et *j'emmagasinai* les feuilles.

— Que dit-il au sujet de la traversée de son territoire?

Chérif Ibrahim traduisit au fur et à mesure :

— Tu es Français, je les aime... Vois les deux Anglais qui apprennent sur la plage à monter à chameau, ils veulent aller dans mon pays pour trouver le pétrole..., ils n'iront pas... Quand ils sauront bien monter à chameau, je les renverrai...

L'Allemand aussi je le renverrai... Mais toi, tu es Français... tu iras où tu voudras...

— Dites-lui que je n'ai rien goûté de meilleur que les feuilles de kat.

Imprudentes paroles! Il m'en choisit six autres! Je les emmagasinai!

— Dites-lui que je n'ai pas d'automobile.

Traduction :

— Je te prêterai la mienne, tu ne me donneras que deux cents thalers... Tu auras un firman pour l'émir de Taez qui te prêtera aussi son automobile, il ne te demandera que deux cents thalers... Quant aux mulets dont tu auras besoin, je te les offrirai... rien pour les mulets... tu ne paieras que les muletiers, quarante, cinquante, soixante thalers, ce que tu voudras... Sois heureux.

— Dites-lui qu'il est le plus grand de tous les princes arabes que j'aie jamais rencontrés sur la terre d'Arabie.

Il me redonna trois feuilles de kat!

— Dites-lui que je veux partir demain.

Réponse :

— Tu ne pourras pas... Je dois prévenir mon papa...

— Demandez-lui si je lui suis sympathique.

— Beaucoup! Beaucoup! Beaucoup!

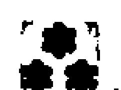
— Alors, suppliez-le d'écrire tout de suite à son papa.

Et, me dressant un peu, je tendis mon bras vers la mer : « Pas un bateau, regarde, ô Altesse ! »

Le plus jeune des commensaux toucha sa joue droite en me souriant. Il était aisé de comprendre qu'il m'apprenait que ma propre joue était creuse. J'avais maigri. Je le savais. Comment s'en était-il rendu compte, lui qui venait de me connaître? Il me signifiait que je n'avais pas de boule de kat de ce côté, et dans un effort long et pénible, il me passa six feuilles.

L'émir avait regagné son paradis artificiel. Ses courtisans, eux, n'avaient point quitté le leur, broutant tout le temps et broutant encore et me regardant sans me voir avec des yeux de gazelles naturalisées.

Nous sortîmes.



La nuit était venue sur Hodeidah. A chaque carrefour, un flambeau brillait, et tout autour les Yéménites reposaient sur des lits de cordes, les joues gonflées de la feuille des saints. Comme de fines colonnes, de hauts narguilés s'élevaient entre les lits. Le silence partout régnait. Voyant deux étrangers arrêtés par le spectacle, ils les invitaient. On nous tendait du kat, on nous offrait une place. Etions-nous si pauvres, que nous rôdions en-

core à l'heure où les fantômes familiers viennent danser autour du flambeau? La branche à la main, tous semblaient nous dire : « Avancez! Prenez! » Mais, bientôt, ils retombaient dans leur émerveillement. La ville entière souriait, intoxiquée.

XI

LA PART DES AVEUGLES

C'est à Dahlak que j'ai vécu cette histoire-là. Dahlak, sur la côte d'Afrique, est la principale des îles perlières du groupe de Massaouah d'Erythrée.

Au fait, je vous dois des explications; vous quittez des gens chez Son Altesse le Demi-Glaive de l'Islam, à Hodeidah, alors qu'ils la supplient de les laisser gagner Aden à travers son territoire et vous les retrouvez en mer Rouge.

Voici la raison de la chose.

Le papa de Son Altesse tardant à répondre, nous regardions sans cesse la mer. Aussi, l'autre matin, vîmes-nous un point dans le lointain. Il ne nous échappa plus. Le point grossit, prit forme : une voile, une panse. C'était un sambouk. Un ronronnement, bonheur! C'était un sambouk à moteur. Il jeta l'ancre, barbotta comme un gros canard, puis se laissa bercer. Bientôt la mer éclaboussa son flanc droit : des mains avaient jeté un houri.

Deux silhouettes sautèrent dans le houri qui se détacha et gagna le lavoir, je veux dire le port. Les deux hommes mirent pied sur les pierres de corail, atteignirent la jetée et vinrent dans la ville; l'un très grand, l'autre très petit, maigres tous les deux. Un casque jadis blanc, mais qui s'était roulé dans du cambouis comme un âne se roule dans l'herbe, une poitrine creuse encadrée d'une veste non boutonnée, de longues jambes flageolant dans les tuyaux d'un pantalon sans couleur, tel était le grand, qui portait aussi des verres jaunes. Le petit n'était pas si bien vêtu, c'est toute la description qu'il mérite.

Ils marchaient côte à côte, vite, comme des gens ayant affaire dans le pays. Les mouches des ruelles les virent passer, muets, mais ne se quittant pas d'un pouce. Le dos de leur veste, sans doute en papier buvard, buvait la sueur de leurs omoplates. Le petit était tout de même un peu trop grand pour servir de canne à l'autre, ce qui était regrettable pour l'autre qui vacillait de plus en plus. Arrivés à la partie sombre du bazar, ils entrèrent dans une échoppe qu'un juif bronzé, assis dans le fond, éclairait de ses deux yeux.

Le grand était Italien, le petit était Grec et tous deux étaient ivres. Les trois lascars traitaient une affaire fort mystérieuse. Les ayant observés suffisamment, nous entrâmes dans le repaire.

— Aspettate! fit l'Italien.

Pourquoi attendre?

Chérif Ibrahim attaqua le Juif en arabe. Le Grec répondit dans la même langue. Nous dérangions ces messieurs. Nous sortîmes, mais cinq minutes plus tard nous étions de retour.

— Voilà, dîmes-nous, nous sommes des Français arrêtés dans leur voyage. Nous voulons quitter Hodeidah, vous avez un sambouk à moteur, conduisez-nous à Massaouah, à Djibouti ou à Aden. Votre prix sera le nôtre.

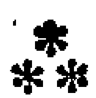
Le Grec était le patron. Il allait à Dahlak. Dahlak? Nous avions entendu ce nom.

— L'île aux perles, fit le Grec, tout près de Massaouah.

— Combien veux-tu?

Ce Grec était un gentilhomme. Il ne transportait pas de passagers, mais il nous prendrait parce que nous étions deux Européens perdus dans une sacrée contrée. On donnerait une livre à son nègre, une autre livre à son Italien, lui n'accepterait rien.

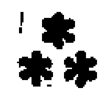
— Et ils la boiront, ajouta-t-il, ce qui ne les changera pas.



Le lendemain, à onze heures, nous embarquions sur le sambouk. L'Italien était un frère de la côte,

un débris d'homme comme on en rencontre dans les colonies. Une ophtalmie dans toute sa force dévorait ses yeux. Il s'occupait du moteur, mais ses aptitudes pour la mécanique ne paraissaient pas indiscutables. Un nègre le bousculait, lui enlevait le travail des mains. Alors il ouvrit une bouteille de *zébib*, de l'absinthe d'Orient. Les trois maîtres du bord la burent. Le nègre en déboucha une deuxième. Le soleil chauffait avec sa grosse lampe; certainement leur crâne n'allait pas tarder à fumer!

La brise de midi se leva. Le patron commanda le départ. La voile plaquait un peu d'ombre sur un coin du pont, et cela représentait tout notre bonheur de vivre. Un beau jour s'annonçait encore. Mais n'a-t-on pas ce que l'on mérite?



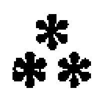
La nuit venue, le Grec nous apporta une lanterne et s'assit près de nous. Il nous demanda pourquoi nous étions dans ce pays. Dès qu'il sut que les perles nous intéressaient, sa figure s'anima. Et il nous dit exactement : « Combien donneriez-vous d'une lou-lou qui vaut trois cents livres? — Montre-la. — Demain. — Montre-la tout de suite. — Je ne l'ai pas. — Tu es nakuda? — Non, mais c'est pour elle que je fais le voyage. »

Là-dessus le nègre prit un flageolet et siffla à la face de la lune.

Le Grec approcha son petit doigt de la lanterne et dit : « La lou-lou est grosse comme mon ongle, elle est blanche et de cette année. Le Juif d'Hodeidah en offre cent livres. Jusqu'ici c'est la meilleure perle de la pêche de Dahlak. Vendue dans le mystère, elle vaut trois cents livres, vendue sur la place, à Massouah, son prix dépasserait quatre cents.

L'Italien surgit de la cambuse, une bouteille de zébib à la main. Le nègre aussitôt cessa de sucer son flageolet. Le Grec aidant, le flacon y passa.

La perle était à Dahlak.



Le lendemain...

Mais permettez-moi, avant de continuer cette histoire, de vous demander ce que vous pensez des sauterelles? J'avais cru, jusqu'ici, qu'elles ne mangeaient que les céréales; elles mangent de l'homme également. Ainsi l'une d'elles me réveilla-t-elle le matin sur ce sambouk qui marchait tantôt à la voile, tantôt à l'essence, tantôt au zébib! Me sentant pincer au cou, j'y portai la main. Une sauterelle me dévorait, elle ne voulait pas lâcher le morceau. Je la jetai au large et je la vis, récon-

fortée, reprendre son vol au-dessus des flots vers la terre d'Asie.

Le lendemain, à la fin de l'après-midi, les premières îles du groupe apparurent. Nous piquâmes sur Dahlak et mîmes pied à terre.

Maintenant nous allons, entourant le Grec et l'Italien. Ces deux hommes ne sont pas des hésitants. Ici comme à Hodeidah ils savent ce qu'ils font. Du sable, quelques plants de cactus, des cases de paille, une chèvre, une seule qui, en vain, en appelle d'autres, tel est le décor. Et la nuit tombe.

Un Arabe et quatre noirs nous regardent venir. Nous marchons droit sur eux. Echange de saluts. Ce sont les hommes chez qui nous allons.

On s'installe dans une cour, derrière la haie, devant la case. Un négrillon pose deux lanternes sur le sol. Assis près de l'Arabe, le Grec l'entretient, à voix basse. L'Arabe sort un calicot rouge de sa poche et le donne au Grec. Le Grec dénoue le calicot, y prend une perle et la met dans ma main.

Nous allons supprimer l'interprète pour gagner du temps.

— Trois cents livres! fait le Grec.

— Très belle perle!

— Mords-la! n'aie pas peur, fais l'épreuve de la dent.

Je mords la perle. Le Grec soulève la lanterne. Aucune trace.

— Je n'ai pas d'argent, je n'en trouverai qu'à Djibouti.

— Je t'accompagerai jusqu'à Djibouti.

Le Grec reprit la perle et la posa dans la main de Chérif Ibrahim.

— Il a fallu que tout l'équipage fût d'accord, dit mon compagnon, pour escamoter cette pièce. A qui appartient-elle?

— Deux cent cinquante livres, elle est à toi!

— Vient-elle d'un grand ou d'un petit équipage?

— D'un petit, huit hommes.

Un nouvel Arabe prit place dans notre cercle. En général les affaires irrégulières se traitent à mi-voix, ici, le Grec se met à crier toutes ses démarches dans l'oreille de ce convive de dernière heure. C'était l'un des huit pêcheurs. Les calculs auxquels tout ce monde se livrait nous ouvrirent un horizon insoupçonné. On les entendait dire : « Un tiers pour l'équipage, un tiers pour les aveugles, un tiers pour les courtiers. » Quels aveugles?

Et nous apprîmes ceci :

Tous les deux ans, les pêcheurs de perles du groupe de Massouah, mystérieusement unis, dérobent une, deux ou trois perles de valeur. Les sambouks qui doivent opérer ne sont pas désignés

d'avance. On ne sait jamais ce que l'on remontera du fond de la mer. Mais l'on connaît vite à tous les bords, le sambouk qui vient de faire une trouvaille et qui décide, les circonstances lui étant favorables, de porter la perle au compte de *Ya-Mal!* Les armateurs sont, bien entendu, en dehors de ce complot. On affirme même que beaucoup l'ignorent. En tout cas, comment pourraient-ils le prévenir? N'est-ce pas la part du merveilleux?

Vous avez appris en même temps que nous à qui ces perles étaient destinées : à l'équipage, aux vendeurs, aux aveugles. Quels aveugles? Ceux qui ont perdu la vue à chercher sous les eaux la main de la Fortune. Peut-on envisager, sans un certain éblouissement, ces dupes du sort secourues par la voie de la duperie? Il m'a semblé, devant cette petite découverte, entendre la vie ricaner tout bas.

D'où vient l'idée? De Perse? d'Afrique? d'Arabie? Malgré ses pénombres : le tiers à l'équipage, le tiers aux courtiers, elle est encore bien lumineuse. Voyez notre sambouk courir secrètement la mer Rouge afin qu'un jour un mendiant aveugle reçoive un peu d'or dans sa main tendue. Il a fallu le génie compliqué de l'Orient, pour concevoir un pareil plan, et, pour l'exécuter, il faut bien toute sa ruse. Encore que le geste ne s'éloigne guère du symbole, quelle clarté ne jette-t-il pas sur les impérieux besoins de l'existence hu-

maine? Nos retraites ouvrières sont venues bien après le tiers des aveugles!

Le représentant des huit pêcheurs dit que la perle ne pouvait être vendue moins de cent cinquante livres. Les intéressés discutèrent avec férocité de leurs intérêts. Le Grec en brisa sa tasse dans sa main. L'Italien, lui, resta froid et murmura : « Moi, je n'aurai qu'une livre! » Pourquoi toujours une livre? Lui-même répondit :

— Pour la boire, c'est bien assez!

Sur la base de cent cinquante livres, l'Arabe, notre hôte, en toucherait vingt, le Grec, vingt-cinq; un autre personnage, dix; l'équipage, quarante-cinq.

Les aveugles n'avaient pas d'avocat.

Leur part ne fut jamais en danger.

Cela est un compte rendu, non un conte.

XII

ESCLAVES

Un nègre habillé de blanc, enturbanné, me saisit le bras. Depuis la veille je goûtais les charmes violents de Massaouah sur la côte de l'Erythrée. Le langage de mon agresseur n'était pas impossible à comprendre. Sans doute avait-il été boy dans un hôtel, jadis, à Djibouti, et de là sa solide connaissance de la langue française. Je ne m'expliquais pas, toutefois, le sens de ses paroles. Il me disait :

— Viens vec moi, et toi voir que moi pas menteur.

Les fous ne sont pas plus nombreux en Orient qu'en Occident, mais, en Orient, on ne les enferme pas. Etait-ce un fou? Je me dégageai de lui. Le nègre me suivit.

— Monsieur le chef de la France, disait-il, moi pas menteur, viens voir!

Je ne me rappelais donc pas Djeddah? Le con-

sulat? Je lui avais dit : « Mets-toi là! » Et j'avais tiré son portrait.

— Peut-être bien, mon vieux!

Son portrait quand il avait le petit enfant dans les bras.

Parfaitement! Le marchand d'esclaves! Dénoncé, le consulat de France l'avait fait rechercher. Il vint. Quand on voulut non pas lui arracher l'enfant, mais l'en séparer un moment pour mieux l'examiner, l'ineffable innocent jeta ses deux bras autour du cou de son ravisseur. Il s'accrochait de tout son jeune désespoir à celui qui voulait le vendre. Je me rappelais la scène, maintenant!

Le consulat les avait repatriés à Djibouti.

Et voici mon homme à Massaouah!

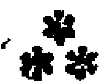
En cherchant des perles, allais-je trouver des esclaves?

Avant 1925, ma route en eût été semée. Le Hedjaz et le Nedj absorbaient toute la cargaison humaine. Venant d'Abyssinie, de la côte des Somalis, de l'Erythrée, du Soudan, des troupeaux noirs débarquaient franchement à Djeddah. La douane levait même sur les négriers un impôt de dix pour cent, c'est-à-dire que sur cent esclaves elle choisissait les dix plus beaux qu'elle vendait à son bénéfice. Ainsi opérait-on jusqu'au roi Hussein. Mais vint Ibn Seoud. Ibn Seoud n'abolit pas

l'esclavage: le Coran l'admet. Il en interdit les marchés. L'esclave ne se vend plus sur la place publique, mais sous le manteau..., le manteau de poil de chameau. Où sont les sambouks de chair humaine traversant sournoisement la mer Rouge de la côte d'Afrique à la côte d'Asie, louvoyant pour éviter les torpilleurs français et anglais chargés de leur parler au nom des Droits de l'homme et enfin, drapeau déployé, touchant en fanfare le port arabique? Le *cheirh ad dalal ar ragig*, le chef des courtiers en esclaves, enlevait immédiatement le gouvernail et courait à travers Djeddah le planter à sa fenêtre. C'était le signal. La foire commençait. On séparait le troupeau en deux parties : les esclaves pour la cuisine : *Djaria nel melbach*, et les esclaves pour le lit : *Djaria nel sarir.* Les bourgeois de la ville arrivaient. Ce jour était un jour de fête. Le père et les fils se réjouissaient, tapant sur leurs bourses. On palpait la marchandise, s'assurant de la souplesse des articulations; on enfonçait son doigt dans des bouches pour juger du bon état des mâchoires. Un petit Abyssin valait quatre-vingts livres. Une jolie fille se payait cent quarante livres. Pour cinquante livres on avait un *Djaria nel melbach.* Le harem l'emportait sur la cuisine. Le lendemain, le joli courtier emmenait dans le souk ceux qui n'avaient pas trouvé acquéreur. Les prix étaient moins éle-

vés. C'était une vente au rabais pour cause de défauts de fabrication! Mise à prix vingt-cinq livres! Allons, qui renchérit? Bonne santé, vingt-neuf dents! On a dit vingt-six livres à droite! J'entends que l'on dit trente! Encore un effort. Regardez la femme, quatorze ans! Trente-deux livres! Regardez-la mieux. Trente-trois livres! Plus personne ne parle? Enlevez la femme!

Aujourd'hui la vente se fait en secret « Bid-Dais ». Plus de gouvernail aux fenêtres. Plus de sambouks s'enfonçant sous le poids. On voit arriver une malheureuse ayant traversé la mer Rouge sur un minuscule houri, seule, couchée entre deux nègres qui rament. D'autres patrons en fourrent dans des sacs comme une marchandise. Qu'un torpilleur montre ses cheminées, aussitôt les sacs humains disparaissent sous les sacs de riz. Si le corps du délit ne peut passer inaperçu, le sac est lesté et confié au fond de la mer! Ceux et celles qui échappent ne débarquent plus dans le port. On les cache dans la ville. Les acheteurs finissent par les trouver. L'Abyssinie n'en exporte plus que de trente à trente-cinq par an, le Yémen une quinzaine. Quelques-uns proviennent du Soudan, c'est tout. Ah! les beaux jours n'ont qu'un temps!



Cependant on vit encore sur le passé. Toute famille riche du Hedjaz possède ses esclaves pour la cuisine, pour le lit. L'homme de bonne souche, en se mariant, offre une esclave à sa femme : c'est la bague de fiançailles de l'Arabie. On dit même que dans les territoires encore inviolés, à Riad, des esclaves blanches donnent à Ibn Seoud une raison supplémentaire de trouver que Dieu est grand ! Ce seraient des Arméniennes dont le rapt répondrait à la loi sainte du Coran : « La guerre contre l'Incroyant te pourvoira d'esclaves. » Belles incroyantes, aux maris massacrés, êtes-vous au moins un peu heureuses ?

Le plus extraordinaire, c'est qu'un esclave, une fois bien assis dans sa position d'esclave, ne se lève pas toujours pour ouvrir la porte qui le libérerait. Est-ce illogique ? Ils grandissent dans les maisons, les considèrent comme les leurs. Les uns restent domestiques, les autres deviennent hommes de confiance, les femmes sont les mères de quelques fils de leur maître. L'esclavage a noirci toute la population du Hedjaz. On constate même sur place que le danger, pour un esclave, est de tomber malade et d'être libéré par un propriétaire avare. J'en ai vu deux dans cet état. Ils en pleuraient.

On peut citer des exceptions. Ces temps derniers,

un esclave de l'émir de Djeddah, ayant accompagné son prince au consulat d'Angleterre, refusa de sortir de cette maison. La loi lui en donnait le droit. Je ne dis pas ce qui serait advenu du derrière du fugitif si l'émir avait récupéré son bien. Les Anglais le renvoyèrent au Soudan.

Qu'ils finissent les uns directeurs de la fortune de leur maître, les autres épouses préférées du harem, les esclaves, en général, ont assez mal commencé. La plupart viennent d'Abyssinie, de la région de Djimma. Enfants, ils gardent bucoliquement les troupeaux quand des ravisseurs, montés sur des bœufs coureurs, foncent sur eux. Saisis au galop, une poire d'angoisse dans la bouche, enlevés sur le bœuf, ainsi quittent-ils leur champ natal. Et pour quelques-uns, c'est le chemin du bonheur! Destin!

*
**

— Eh bien! dis-je à mon nègre, qu'as-tu fait de ton gosse?

Le nègre marquait de l'inquiétude. A son idée, j'étais un fonctionnaire pouvant lui causer un grand tort. Aucun doute que je ne me rendisse spécialement à Djibouti pour montrer au tout-puissant chef de la Somalie française la photographie prise à Djeddah, preuve écrasante de son infamie. Le mi-

gnon était à Massaouah chez ses père et mère. Il allait me le faire voir. Ainsi serais-je convaincu qu'il ne l'avait pas volé. Le père de l'enfant, son ami, lui avait dit :

— Ti vas au Hedjaz comme un saint homme, voici le fils de ma vie. Moi ji souis plus pauvre et plus galeux qu'un chat, condouis li pitit à la Mecque chez mon frère riche comme une automobile. Ti feras son bonheur.

— Eh bien! allons le voir!

Nous longeâmes la voie du chemin de fer qui va là-haut, sur les plateaux, derrière les montagnes où, dit-on, il fait frais. La ville indigène était loin de la ville administrative, mais il faut bien voir du pays! La population semblait tout à fait choisie : des nègres, des Dankalis qui portaient des paniers remplis de nacre. Le présumé marchand d'esclaves m'encourageait, me montrant du doigt le village proche.

— Sois tranquille, Djibouti saura que tu es un honnête homme.

On arriva aux cases. J'étais assez curieux de revoir l'enfant qui, en si bas âge, avait une si belle histoire à conter. Le guide improvisé poussa une barrière. Un long cri de femme souligna notre apparition, un cri révolté! Le nègre passa outre. Je le suivis. Toute une famille de Dankalis grattait le dos à des coquilles perlières. Vainqueur, mon

nègre saisit un négrillon qui jouait dans l'immonde poussière et me dit :

— Voalà, il est revenu. Ti le diras à Djibouti!

Voyant mon étonnement, il souleva le gosse et le prit dans ses bras, sans doute pour aider mes souvenirs. Il tenait exactement celui-là comme à Djeddah il avait tenu l'autre. Car, vous avez compris, ce n'était pas le même enfant!

XIII

DJIBOUTI-LA-JOLIE

Djibouti est un paradis.

Cette opinion mettra hors d'eux-mêmes tous ceux qui, depuis quarante ans, proclament que Djibouti est une chaudière.

La chose, cependant, est affaire de comparaison.

L'étourdi garçon qui laisse Paris au printemps pour venir vivre sa vie à Djibouti a le droit de penser à sa façon. Il n'en pensera jamais trop. A lui les invectives! Mais l'homme égaré qui, de bateau de pèlerins en sambouk, de sambouk en vieux tombereau de mer, arrive de Djeddah, d'Hodeidah, des Farsans, des Dahlak et de Massouah, cet homme a le devoir de crier : « Djibouti, quelle oasis! »

Voyageurs en escale, ne blasphémez plus. Rien ne vaut un séjour à Djibouti. On y compte, dites-vous, quarante-quatre degrés à l'ombre? Qu'est-ce que cela peut vous faire puisqu'il n'y a pas

d'ombre? Regardez : des hôtels, des ventilateurs au plafond, une salle de douche, de la limonade glacée. Ah! vivre là!

Djibouti, n'est pas une conquête.

Ce point fut acheté par la France au sultan de Tadjourah.

Exactement trois rochers dans la mer, avec quelques écueils autour, mais tel qu'il était il avait séduit la France. Elle l'épousait non pour sa beauté, mais pour son fond, un bon fond dont on pourrait faire une belle rade.

Notre drapeau claquait déjà sur Obock, tout près, dans les parages. Avant Cayenne, avant Nouméa, Obock était notre bagne. Il n'en reste rien, aujourd'hui. L'odeur du crime s'est évaporée, quelques vieilles carcasses de bâtiments, un présumé cimetière et sur le tout un air de rancune...

En 1892, Lagarde, gouverneur d'Obock, occupa les trois rochers, connus alors en géographie sous le nom de Cheikh Gabod. Gabod, terme dankali, fait Gabouti en arabe. Et notre interprète, lui, en traduisant l'acte d'achat, de Gabouti fit Djibouti.

Et l'on commença par réunir les deux premiers rochers. Nous voulions une bonne rade non pour y pêcher des perles, mais pour ouvrir un port d'où nous lancerions un chemin de fer à l'assaut du commerce de l'Ethiopie.

Le port est sur le papier, non encore dans la mer.

Mais la jetée est faite.

C'est l'une des promenades les plus agréables offertes aux pas de l'homme. J'ai vu souvent des audacieux s'y engager sur le coup de midi. Ils n'en revenaient pas. Au coucher du soleil, j'allais examiner, sur la terre rapportée, la trace que leur corps avait laissée en fondant...

On s'attaqua au chemin de fer. Jusqu'au kilomètre 310, les travaux se poursuivirent à coups de fusil. Les indigènes, les Issas, prenaient les rails pour un double serpent fabuleux qui s'allongeait chaque jour dans le but de piquer le cœur du pays. Deux chapelles, près de la gare de Djibouti, portent les noms des deux premiers Français tombés sur le ballast.

Le kilomètre 310 a sa responsabilité dans l'histoire : à peine est-il atteint que la guerre éclate en Europe. Alors les travaux deviennent pénibles. A mesure que les hommes blancs construisent, les hommes noirs démolissent. L'empire éthiopien ne veut pas aborder au rivage. « Voir la mer, c'est perdre sa race ».

La tête du double serpent est maintenant à Addis-Abeba, à huit cents kilomètres des trois rochers.

***

Trois cents familles de pêcheurs de nacre et de perles, attirées par le renom de la nouvelle cité (peut-être, maintenant, croirez-vous au charme irrésistible de Djibouti), étaient bientôt venues s'installer dans ce paradis. Les contrebandiers d'armes les avaient suivies et les marchands d'hommes rejoignirent les deux autres. Ainsi, sur cette terre que la France avait tirée du néant, vit-on d'abord la perle, l'arme et l'esclave. Le plongeur, le contrebandier, le négrier se tenant par le petit doigt et dansant le pas de la possession sur la place Ménélik, quel chromo à mettre sur un timbre!

Le marchand d'esclaves a fini sa carrière.

Le contrebandier se défend péniblement.

Le pêcheur de perles a quitté Djibouti.

Il va, paraît-il, y revenir.

Un léger tableau de Djibouti 1930 avant d'aller plus loin.

Des maisons coloniales convenables, pas très hautes à cause du soleil qui est tout de suite au-dessus du toit. Un étage de plus et la maison crèverait le soleil. Pour mon compte, je marchais toujours courbé quand j'atteignais une terrasse. Il était là, croyez-moi, à deux doigts de mon casque. Un faux mouvement, et j'entrais dedans. On serait joli, ensuite, sous la lave solaire coulant par la

brèche. Ce qu'il donne de sa chaleur suffit amplement.

Une soif sans espoir d'être apaisée. Jamais je n'eus autant de démêlés avec mon gosier. Il voulait boire, je lui résistais, m'éloignant du café. Aussitôt, il m'y ramenait. « Non! disais-je, je ne m'assoirai pas. » « Que m'importe, répondait-il, bois debout! » Le grand verre arrivait : de ces trois quarts de litre. J'en lampais la moitié. « Tu iras jusqu'au fond », grondait mon gosier. Je posais mon verre. Plus fort que moi, mon gosier inclinait mes lèvres vers la table. « Assez! » disais-je. — « Encore! ». répondait l'autre. Et quand j'avais tout bu, gonflé comme un chien crevé, j'entendais ma voix, sur l'ordre de mon tyran, commander cette fois un litre entier!

Des nuits pittoresques. D'abord, je m'étendais sur mon lit. Boy! le ventilateur ne tourne plus. Il tournait à toute vitesse, mais on ne le sentait pas. Alors j'allais sur la terrasse rejoindre mon cadre de secours. Les moustiques m'y toléraient deux minutes. J'avais compris. Je rentrais dans la chambre et replongeais sous la moustiquaire. Etouffement! Retour à la terrasse : moustiques! De nouveau la moustiquaire : suffocation! De l'un à l'autre la nuit passait.

Certains jours, d'étranges promeneurs dans les rues. Ailleurs, les touristes vont le nez en l'air;

ici, le nez penche vers les souliers. Personne ne peut le lever. Rien à faire, le soleil pèse trop lourd. Ce sont des passagers en escale. Les célibataires obliquent vers le quartier indigène où dansent les madames Somalis.

Sur les bords de la mer Rouge...

chantent les petits nègres à la tignasse rouge aussi.

Les z'adames vont au café
Et les missié vont au bouge

— Décampez! leur crient les promeneurs.

Les chanteurs tiennent à terminer le quatrain, écrit spécialement à leur intention par un employé de chemin de fer en rupture de sifflet. Et de leur plus forte voix :

Diou fait bien tout ce qu'il fait!

Des automobiles et quelques voitures. Ces voitures reviennent d'un dur combat : brancards rafistolés, marchepied pendant, roues saoules, hoquetant d'un trottoir à l'autre. Une fois je pris l'un de ces carrosses : toute la partie médiane de mon corps disparut dans le coussin, on ne voyait plus que ma tête, et, à hauteur de ma tête, mes pieds. Il geignit tout le long du fou parcours, répétant sans cesse quatre douloureuses syllabes : « A l'hô-pi-tal! A l'hô-pi-tal! » Le nègre cocher était à cheval sur le timon, et le cheval, dont la queue ne comptait plus que treize crins, avait en outre un bandeau sur l'œil!

De temps en temps, la nuit, on passe la ligne de chemin de fer et l'on va s'asseoir au bord du golfe d'Aden. Soudain on s'aperçoit que la plage remue. Un bruit, rappelant de très près celui de deux squelettes en exhibition de boxe, monte, s'accentue, s'impose. Des coquillages dansent au clair de la lune! Ce sont des bernard-l'ermites! Ces crustacés à cinq pattes ne peuvent rencontrer une coquille sans l'occuper aussitôt. Petits, moyens, gros, tous ont trouvé maison à leur taille. Ils grouillent, s'entre-choquent, donnent l'assaut à vos semelles. C'est terrifiant! On finit par appeler au secours.

Un beau pays!



Alors les pêcheurs de perles étaient partis. On ne voyait plus la forêt de leurs sambouks dans les eaux de Djibouti. Les juifs d'Aden ne dénouaient plus leurs calicots rouges, place Menelik, pour tenter les navigateurs. Plongeurs et courtiers avaient fui, les uns en Somalie anglaise, les autres en Erythrée italienne.

Un monopole donné à deux colons, un décret pris contre le vent avaient provoqué l'exode.

Le vent, dans ces parages, a des mœurs régulières, il souffle autour de midi. A-t-il raison? A-t-il tort? Je ne défends pas le vent. Je le prends

tel qu'il est. Un gouverneur n'eut pas cette bonté. Il interdit aux samboukiers de sortir avant trois heures. Les pêcheurs obéirent, mais le vent ne voulut pas changer ses habitudes. Ils allèrent pêcher ailleurs.

Pour moi, ces décisions proconsulaires cachaient plus de sens qu'elles n'en montraient. Le maître de l'heure avait-il été sans entendre la parole de ces pays : « La perle porte malheur. » Alors il avait regardé autour de lui. Qu'avait-il vu? Tous les gouverneurs de Djibouti trouvant sur ces anciens rochers la fin de leur carrière, fauchés par la retraite. Encore cet implacable destin n'était-il pas tout. De plus graves constatations s'imposèrent à son esprit. Trois de ses collègues, trois gouverneurs du lieu, MM. Mison, Bonhour et Delteil, s'étaient suicidés. M. Mison n'avait même pas attendu de mettre pied à terre, il avait réglé son affaire d'une balle de revolver sur le bateau qui l'amenait.

N'étaient-ce là que des coïncidences?

Aujourd'hui, le monopole a été dénoncé, des excuses furent présentées au vent. Dans une crique vaseuse, j'ai vu le premier sambouk chargé de renouer les relations entre la perle et Djibouti. On accrochait la voile au mât, déjà!

Si j'étais gouverneur de la Côte Française des Somalis, je commencerais à réfléchir!...

XIV

LA PERLE DES SIX MORTS

Nous étions dans la maison de Djima Rava. Cela se passait à Zeïla, en Somalie anglaise. Nous avions eu des malheurs pour arriver là. D'abord, départ de Djibouti à midi et demi en automobile. Non, certes, pour lancer un défi au soleil — depuis longtemps j'ai reconnu sa supériorité — mais à cause de la vase mouvante. Et soufflait le vent de la saison des dattes.

Ce vent mûrit non seulement les dattes, mais aussi les hommes. La preuve n'en est plus à faire. En quittant la France, j'étais encore vert, je suis jaune aujourd'hui...

Assez de confidences...

Quand ce vent souffle..., les coqs restent figés, le bec ouvert et leur cocorico au fond de la gorge.

Ensuite, nous avions rencontré un homme épouvantable qui marchait dans le bled bouillant. Ralentissant, nous voulûmes lui dire: « Monte! » Il nous faisait pitié, seul, sous le feu du ciel. La voi-

ture l'ayant rejoint, il se tourna de notre côté, nous bondîmes en arrière. Ce n'était pas un homme. Sa figure avait été mangée par une hyène. On s'enfuit, les lèvres tremblantes.

Vers quatre heures, le Somali chauffeur descendit. On apercevait Zeïla. Il quitta ses souliers, son pantalon, sa veste et s'éloigna. Il fit cent mètres et commença de tâter du pied, cherchant le passage, recouvert par la vase mouvante. Pas un bout de bois indicateur. Pas un indigène en vue. La voiture resterait là. Le Somali marcherait devant nous. Il fallut y aller, de la vase jusqu'aux genoux. Nous portions nos souliers, nos chaussettes et notre pantalon sur la tête.

La vase était ridée et tremblotait comme une gélatine. Le banc à traverser mesurait plus de cent mètres de largeur. Le nègre, traçant la voie, nous enlevait nos craintes, c'était tout de même une sale sensation. Au choix, j'appellerais une autre mort.

Nettoyés, rhabillés, nous entrâmes dans Zeïla. Cherif Ibrahim avait quelque chose à y faire. J'attendis dehors, près de la maison où il disparut. Il s'évapore quelquefois de la sorte, le cher vieux compagnon. Une fois je le perdis pendant deux longs jours. Puis il revint tout simplement. Serait-il visiteur des enfants assistés de la mer Rouge et du golfe d'Aden?

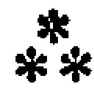
Il m'avait appris douze mots arabes. Ainsi, pour demander aux serviteurs si leur maître était présent, il fallait dire : *Oua-fi?* (Est-il là ?) Comme il ne sortait pas, j'entrai dans la cour. Un jeune Arabe y préparait une lampe.

Ouafi? lui lançai-je en pleine figure. Le lampiste détala. Il courait non pour prévenir son patron, mais, comme sous le coup d'une énorme frayeur.

Chérif apparut au son de ma voix.

— Ce n'est pas *ouafi*, mon ami, mais *oua-fi*, en deux syllables nettement séparées et fortement accentuées. *Ouafi* veut dire : il est mort ! Le petit vous a pris pour un dément.

Et nous allâmes.



Djima Rava ne nous attendait pas. C'était un Arabe de l'Hadramout, ce pays qui forme la base de ce rectangle que l'on appelle Arabie. Son métier était d'armer des sambouks pour la pêche aux perles.

Il nous reçut avec la politesse de sa race. On lui avait fait l'honneur de franchir sa porte, il n'était plus chez lui, nous étions chez nous. Un jet d'eau montait au milieu de sa cour, et, dans ce

pays où il pleut un jour tous les deux ans, le bruit de cette petite pluie caressait nostalgiquement le cœur.

L'un des sambouks de notre hôte avait sombré l'autre semaine avec sept hommes. Cinq hommes manquaient. Le sixième était revenu, mort; et le septième, avec *une perle*. Nous venions voir cette perle!

— Sont-ce des pirates qui ont coulé votre bateau?

— Je ne le dis pas, très honorables visiteurs.

— Le pensez-vous?

— Je ne le pense pas. La tempête a retourné le bateau.

— Comment le survivant s'est-il sauvé?

— Un autre gros sambouk a pris l'homme sur l'épave. Et le gros sambouk a remorqué le petit sambouk. Et voyez-vous, très honorables, le gros a *visité* le petit.

Le sambouk naufragé pêchait depuis neuf jours. Les perles se trouvaient dans la chambre du patron. La chambre fouillée ne livra aucun calicot rouge.

— Pourquoi, M. Djima Rava, le survivant avait-il une perle?

— C'était le frère de mon nakuda. Sans doute voulait-il la regarder à son aise, le soir. Vous sa-

vez, très honorables, que les pêcheurs aiment à contempler leur trouvaille.

Le survivant n'avait rien vu du pillage ; l'armateur l'innocentait, il n'en voulait qu'au sambouk sauveteur.

— Pourquoi ne portez-vous pas une plainte auprès des autorités anglaises ?

— Très honorables, la piraterie est chez elle sur nos côtes. Une plainte ? Autant lancer une pierre à la lune !

Un serviteur apporta un narguilé, de ces très hauts narguilés d'Arabie. Alors je pris mon mouchoir à la main, afin de pouvoir, dans quelques minutes, le porter à mon nez, sans avoir l'air de rien. Les Arabes fument là-dedans un composé d'opium, de haschisch, de poivre et de tabac. Le tout s'appelle *diourak*. C'est une grande épreuve pour l'odorat.

Le même serviteur revint et lui remit le légendaire calicot rouge. Il contenait la perle.

Des lampes à pression éclairaient vivement la cour, où nous étions assis, non à l'arabe, mais dans des fauteuils cannés. Djima Rava me passa l'objet, une belle petite lou-lou, blanche, ronde, pure, une perle de milieu pour un collier de jeune fille.

— Savez-vous comment il l'appelle ? fit Cherif Ibrahim.

— A-t-elle donc un nom ?

— La perle des six morts.

— Combien en veut-il?

— Dites votre prix.

— En comptant celui des hommes?

— Il dit qu'elle n'est pas chère, trente livres.

A ce moment, un Européen, accompagné d'un indigène, parut à l'entrée de la cour. Djima Rava l'invita de la main. C'était un jeune Anglais. On se salua, puis l'hôte nouveau prit place dans un fauteuil.

L'indigène parla au maître de la maison.

— Il vient pour la perle, me dit Cherif Ibrahim.

— Vous aussi? demanda l'Anglais, en français.

— Regardez-la, dis-je, en la lui mettant dans la main.

L'Anglais regrettait d'arriver trop tard. Je le rassurai. Il pouvait acheter la perle, s'il le désirait.

— Des perles, nous expliqua-t-il, on en trouve dans ce pays, celle-là ne vaut pas mieux qu'une autre, mais c'est la perle du naufrage. On peut l'offrir avec une histoire, ce qui augmente la valeur du cadeau. Je l'enverrai à Londres à ma fiancée, avec une lettre très explicative. Chaque fois qu'on remarquera sa bague, elle racontera la petite aven-

ture, et pensera que son fiancé est loin. C'est une idée beaucoup intéressante.

— L'Arabe l'appelle la perle des six morts.

— Oh! fit l'Anglais, je dois alors l'acheter.

Son indigène commença le marchandage, Djima Rava, se trouvant entre deux concurrents, dit trente-cinq livres. Le fiancé anglais en offrit dix.

— Pourquoi pas six livres, demanda l'Arabe, une livre par mort?

L'Anglais lui fit dire que sa perle vaudrait trente-cinq livres en Angleterre, mais qu'ici il en donnait douze livres.

L'Arabe descendit à vingt livres, à condition que l'acheteur ajouterait six livres, une livre pour chacune des familles en deuil.

Ils finirent par discuter autant sur le prix de la marchandise que sur celui du souvenir.

L'Anglais irait jusqu'à dix-huit livres en tout, encore faudrait-il que l'Arabe lui remît un écrit disant l'aventure de la perle, et que le pêcheur revenant y ajoutât sa signature.

Il faut être au moins colonial anglais pour avoir de ces idées-là!

Djima Rava ordonna à son serviteur d'aller chercher le naufragé, ce qui prouvait que les parties allaient s'entendre.

Le marché fut conclu à dix-huit livres et l'on ne parla plus des familles des morts.

Notre hôte se fit apporter du papier, réfléchit un temps, puis couvrit la feuille d'élégantes arabesques. Il la passa ensuite à Chérif Ibrahim qui traduisit ceci :

« Cette perle est revenue de *El Halal* (nom du sambouk : le Licite) qui fut pris dans les vents des Démons, au golfe d'Aden et retourné, vidant six plongeurs. Un septième a rapporté la perle. Grâce à Dieu ! ».

Le fameux septième entra dans la cour. C'était un Somali, fin de visage et sourd bien entendu. L'Anglais lui donna une livre. Djima Rava lui passa le porte-plume et, en bas du document, le plongeur fit une croix.

Pour un chrétien, c'eût été un mot de la fin !

XV

DEUX LETTRES

Aden est un décor où l'on s'étonne de ne pas voir des diables se promener avec leur fourche. Les uns dévaleraient des rochers, les autres y grimperaient. De temps en temps, ils piqueraient un damné récalcitrant et, le lançant par-dessus leur épaule, l'enverraient se refondre dans une chaudière.

Les chaudières d'Aden sont sept dents géantes et creuses qui, comme des marches, escaladent une immense masse volcanique. Dans l'espoir de tromper je ne sais qui, les historiens de l'Arabie les appellent des citernes. Et si l'on dit qu'elles datent de la reine de Saba, c'est pour ne pas avouer que, bel et bien, elles sont l'œuvre de Lucifer.

Sur une terre en feu, hérissée de hautes aiguilles de pierre, les chemins, pour sortir de ce chaos, montent, tournent, virevoltent, dégringolent à pic, s'enfoncent sous des tunnels, se brisent sur des rocs.

Aux pointes, quelques maisons; aux bases, beaucoup plus, aucune sur les flancs. Coiffée et chaussée, la ville est nue du front aux chevilles. Il y faudrait débarquer muni d'un toboggan.

C'est là que les deux voyageurs se regardèrent dans le blanc des yeux. Allions-nous être forcés de déchirer notre plan de bataille? Rien ne nous conduisait à l'île Bahrein. Nous comptions sur un pétrolier signalé de loin et pour lequel, subitement, nous avions hissé la voile à Djibouti. Le pétrolier devait aller à Bender-Abbas (Perse), il n'y allait plus. De Bender-Abbas, en louvoyant, nous aurions atteint Linga-la-Perle, puis Doubai-la-Pirate, puis Bahrein-la-Reine. Je ne pouvais tout de même pas m'offrir un yacht, quoique, une fois, j'eusse bien acheté un cheval — borgne il est vrai! Passer par l'Inde? Attendre les courriers à Aden, à Bombay, à Karaki? On ne serait pas à Bahrein avant un mois! Le malheur était bien dans notre maison. Pauvre conquistador! On t'avait prévenu de ne pas toucher aux perles!

Un cargo allemand arriva. La rumeur courut qu'il allait au golfe Persique. Il ne prenait pas de passagers, mais avec du charme... Le cargo s'appelait *Neidenfels*. Il est des noms que l'on n'oublie pas.

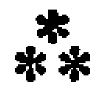
Avez-vous essayé de séduire un commandant de cargo allemand? C'est du sport! J'en ai encore

les membres rompus. En effet, il se rendait dans le golfe, mais non à Bahrein; seulement à Bassorah en touchant au large de Doubai et de Bushire. Il ne voulait pas de nous. Nous voulions de lui. L'agent terrestre de la Hansa, la compagnie du cargo, soutenait notre cause; nous mangerions du potage aux confitures, et même, nous coucherions avec les moutons si le règlement l'exigeait. Nous étions prêts au pire.

— Je les prends, finit par dire le bouledogue, mais jusqu'au large de Doubai seulement.

— Que feront-ils à ce large, demandait le bon agent?

— Accepté! fis-je. A ce soir. Serrons-nous la main.



Nous redescendîmes dans la ville des diables. M. l'agent consulaire de France ayant eu des bontés à notre égard, nous allâmes lui faire part de notre bonheur :

— C'est fait. Le vieux est séduit. Nous partons pour Doubai.

— Impossible.

— Il nous y conduit.

— D'abord, le bateau ne va pas à Doubai, mais au large. Les pirates enverront leur barque

prendre la marchandise à bord. Vous ne faites pas partie de la marchandise attendue.

— Chérif Ibrahim leur fera un discours.

— Il ne pourra débarquer non plus. La côte est fermée, aussi bien aux musulmans étrangers qu'aux roumis.

— Eh bien! nous serons tout de même dans le golfe Persique. L'Allemand ne nous jettera pas à la mer, je suppose.

— Attendez! Mon collègue le consul d'Italie m'a parlé ces temps-ci d'un courtier en perles de Doubai de passage à Aden, en route pour Massaouah. Il est un personnage, paraît-il, dans son pays de bandits. Peut-être est-il encore ici.

Un toboggan nous projeta du consulat de France sur le consulat d'Italie. Un peu plus, nous y entrions par le toit!

— Mais oui! fit l'Italien, le seigneur doit être encore ici. Il est venu, voilà trois jours, prendre un visa pour l'Erythrée.

Un serviteur se mit à sa recherche.

L'échappé de la côte des Pirates s'appelait Hadji Ahmed Béchir ben Yacoub.

Le serviteur le retrouva au quartier indigène.

Quand je parle de toboggan, il ne s'agit, bien entendu, que d'automobile. L'automobile consulaire, fanion au vent — ce vent de la saison des

dattes — redégringola à travers le chaos. Et puis, soudain, le terrain devint plat. Dans le fond d'un cirque grandiose invisible de la ville de mer, le grand village indigène est calmement assis. Le décor est pour quelque chose dans l'impression farouche que ce lieu produit sur vous, sans lui, cependant, les femmes suffiraient à vous faire croire que vous pénétrez dans un deuxième monde. Elles sont vertes. Exactement vertes. Ni blanches, ni jaunes, ni noires : vertes! Leur visage est de la couleur des plumes du perroquet. Ce sont des trieuses de café qui, pour avoir moins chaud, se barbouillent la figure d'orod. L'orod, paraît-il, est une espèce de safran. Or le safran est jaune. Je n'y comprends donc plus rien. En tout cas, elles sont vertes et c'est suffisant!

Nous sommes arrivés. Cela se voit. Devant la porte d'une maison, six hommes forment un triangle. Un homme à la pointe, deux sur les côtés, trois à la base. L'homme de la pointe est notre homme : Hadji Ahmed Béchir, les deux autres sont ses amis les maîtres du lieu, les trois derniers sont les fils. Quel honneur aussi, que la visite d'un consul!

La chambre de réception est prête. Nous y voilà tous installés. L'homme croit que nous venons acheter des perles. Nous avons de la peine à lui faire rentrer ses calicots rouges dans ses poches.

Voici, en deux mots, ce qu'il entendit :

« Nous sommes deux Français en voyage.

Notre but est d'aller à Bahrein voir les pêcheurs de perles.

Demain un cargo allemand part pour le large de Doubai.

Nous descendrons à Doubai. Là, nous prendrons une barque pour Bahrein. »

Hadji Ahmed Béchir, peu haut, très large, nous regarda avec stupéfaction.

— Alors, nous venons te demander premièrement des renseignements, ensuite ta protection. Trouverons-nous, à Doubai, un sambouk à moteur? Combien exigera-t-il pour nous conduire à Bahrein? Quel temps mettrons-nous de Doubai à Bahrein? Peux-tu nous annoncer à tes amis?

Le peu haut et très large courtier en lou-lou balbutia quelques mots.

— Que dit-il?

— Il dit : « Dans mon cœur il y a de la peur. »

— Pour qui? Pour nous?

Chérif le lui demanda.

— Non pour nous, mais pour lui. Il dit qu'il ne nous connaît pas.

— Le consul répondra de nous. Dites-lui que nous ne faisons ni politique ni commerce, mais que

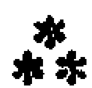
nous envoyons seulement aux journaux des nouvelles de la vie des pêcheurs de perles.

Chérif Ibrahim lui expliqua ces choses longuement, et au nom de Dieu, et avec tous les gestes convenables. Et la peur sortit du cœur de Hadji Ahmed Béchir. Nous trouverions deux sambouks à moteur à Doubai. Cela nous coûterait entre cent vingt et cent cinquante roupies. Il nous faudrait trente-cinq heures pour gagner Bahrein. De plus, le courtier nous donnerait deux lettres, l'une pour l'émir Abbas, l'amiral de la mer, l'autre pour le frère du sultan, tous les deux ses amis. Ces lettres devaient être écrites « sa tête dans sa main ». Il allait se mettre au travail, après il nous les ferait porter au consulat.

Chérif Ibrahim l'embrassa. Je me levai pour en faire autant, le compagnon me retint.

— Entre musulmans seulement, voyons!

Je rentrai mon baiser.



À deux heures, les lettres nous parvinrent. En voici la traduction :

« D'Aden, le 1er safar 1349,
à Doubai.

« Monsieur l'honoré, le respecté, le généreux, l'aimé, le cher Saïf ben Sagar, que Dieu le garde en paix.

« Après avoir appelé le salut sur vous et la miséricorde de Dieu et sa bénédiction,

« Après cela,

« Ceux qui arrivent par le vapeur allemand sont le Chérif Ibrahim et l'Albert Londres.

« Leur désir est de se rendre à Bahrein.

« Ensuite, après les avoir regardés, vous prendrez livraison de la lettre qui est entre leurs mains, lettre adressée au *frère*, le cheikh Gioumah ben Maktoum, et vous la lui ferez parvenir, dans les meilleures conditions, en courant.

« Parce que la lettre en question contient ce qu'il faut.

« Et ne la retardez pas, et soyez pour eux comme je serais pour vous, ô père de Sagar.

« Que votre présence leur soit un bienfait. Amin! (Amen!)

« Et mettez-vous à leur disposition. Et recevez-les par la réception la plus aimable, car ce sont les gens les meilleurs qui sauront apprécier.

« Ceci pour votre gouverne.

« Et nous sommes honoré de toujours pouvoir vous saluer.

« Salut!

» Et saluez pour moi S. M. le cheikh Say ben Maktoum et le cheikh Hachr ben Maktoum et tous ceux qui demanderont de mes nouvelles.

« Et toujours saluant.

« Et le salut.

« 1349, 1er safar.

« AHMED BÉCHIR BEN YACOUB. »

Deuxième lettre :

« Au nom du Dieu puissant et miséricordieux,

« D'Aden, le 1er safar 1349,
à Doubai.

« A Sa Seigneurie, monsieur l'honoré, le grand, le respecté, le généreux, le valeureux (parfum de louange sur lui), le frère, le chéri, le cheikh Gioumah, fils de feu Maktoum le Respecté.

« Que la paix de Dieu règne et que règnent sa puissance et son éternité. Amin !

« Après le salut sur vous, et la miséricorde et la bénédiction de Dieu toujours sur vous, et le pardon des offenses que j'invoque d'en-bas, et l'honneur d'être aux ordres de Dieu, que Dieu fasse descendre sur vous la santé et la joie. Amin !

« Ensuite, nous apprenons à Votre Seigneurie que nous avons fait connaissance des deux personnes ci-dessous nommées :

« Ce sont le Cherif Ibrahim et l'Albert Londres.

« Et leur désir est de parvenir à Bahrein.

« Et ces deux personnes sont des Français très gentils, de la famille journalistique, allant aux nouvelles des perles. Et pas autre chose.

« Et mon désir est qu'arrivant par ce vapeur allemand, qui n'est pas bon pour eux, ils aillent tout de même à Bahrein.

« C'est aussi ma supplique.

« C'est pourquoi, par votre faveur, ô père de Maktoum, et sans retard, vous donnerez les ordres à l'un de vos fartafs de leur préparer un steamlanch jusqu'à Bahrein, rapidement, parce que les intéressés sont de la

famille de ceux qui impriment les nouvelles. Et leurs remarques sur vous seront dans les journaux français, et ils se souviendront de vous, la plume à la main, comme moi, dans mes prières, je me souviens de Votre Seigneurie.

« Et ces deux gentils en question ne s'occupent pas des choses de la politique. Qu'aucun soupçon n'entre dans votre esprit à ce sujet.

« Des perles seulement, et même pas pour en acheter ou pour en vendre.

« Que Dieu vous assiste pour les aider rapidement!

« Il faut aller pour eux comme va le sloughi.

« S'il plaît à Dieu, vous serez comme je désire que vous soyez.

« Ceci pour votre gouverne et pour que chaque chose soit dite.

« Et veuillez faire connaître notre salut à Sa Majesté le cheikh Sayd ben Maktoum et au frère le cheikh Hachr ben Maktoum et au frère le cheikh Mohammed ben Ahmed et à l'oncle chéri, à l'Hadj Youssef Abdallah, et au frère aimé le cheikh Ayssa ben Alam Abdalati et, au-dessous, à l'hadj Mohamed Saleh Galouy, et au frère Moubarik.

« Salut.

« Et toujours saluant.

1349, 1er safar.

« AHMED BÉCHIR BEN YACOUB. »

Avec ça!...

XVI

SUR LA COTE DES PIRATES





Nous sommes le premier jour de safar de l'an 1349. C'est le mois du voyage heureux : *safar al rheir*, comme on dit dans le pays.

Ce n'est pas trop tôt.

Le *Neidenfels*, cargo allemand de la Compagnie Hansa, nous emporte vers l'océan Indien, en route pour le golfe aux perles.

C'est le cargo du silence.

Une seule voix, de temps en temps, une voix où tonne la colère, passe sur le bâtiment : celle du maître avant Dieu. Les marins, en général, sont maîtres après Dieu, le commandant du *Neidenfels*, lui, l'est avant! Le premier officier, le mécanicien, l'équipage courbent la tête. Parqués au-dessous de la passerelle, dans un coin de trois mètres carrés, nous ne levons non plus la nôtre.

— *Doubai only?*

— Doubaï seulement!

— *After finish?*

— Après fini!

— *All right!*

C'est tout ce qu'il nous avait dit depuis le départ, et tout ce que nous lui avions répondu.

Le cargo piquait en pleine mousson. Six jours comme ça, *Safar al rheir!*

Le sixième jour, l'après-midi, vers 2 heures, l'océan se rétrécit. Nous étions dans les derniers milles de la mer d'Oman. La veille, derrière nous, nous avions laissé le sultanat de Mascate. Nous avancions le long d'une côte sauvage. L'horizon devenait de plus en plus étroit. Le cargo vira. Alors, nous barrant le chemin, de puissants rochers surgirent comme les assises d'une porte monumentale qui manquait. C'était l'entrée du golfe Persique.

Le lendemain, au petit matin, nous rencontrâmes des bateaux perliers sur les bancs. A notre gauche, la côte des Pirates. Dans une heure, nous serions en vue de Doubai.

Bientôt, en effet, une longue ville apparut.

— Doubai! dit le commandant maître-avant-Dieu.

— Oui!

— *Finish!*

— Fini.

Et il nous fit signe de boucler nos bagages.

Pourquoi cet homme-canon ne voulait-il nous conduire plus loin? Caprice? Prudence? Avait-il une marchandise secrète à débarquer en chemin? Je lui avais demandé de nous laisser au large de Bahrein. Cela ne l'eût guère détourné. De plus, il était cargo, ne refusant pas le fret ni sans doute toute autre affaire.

— Cent livres! avait-il répondu.

— Les voilà! Et je lui avais mis le matelas sur son bureau.

— *Non! monsieur*, non! Et se déjugeant, il m'avait rendu l'argent.

On entendit la chaîne de l'ancre se dérouler. L'ancre tomba.

Doubai était devant nous, à quatre milles.

D'où vient ce nom de côte des Pirates? Les mots eux-mêmes répondent. Avant 1913, le pays était en principe sous la domination des Turcs, mais les Turcs ne pouvaient y débarquer. A chacune de leurs tentatives, les Arabes de Doubai les rejetaient à la mer. Ibn Seoud les aida dans cette besogne. Depuis, les Anglais leur envoient des obus en guise d'ambassadeurs. Les pirates n'en gardent pas moins farouchement leur côte. Ils pensent qu'ils ont assez de poux, sans que nous leur apportions les nôtres.

Une galère rentrait à Doubai, voile ample,

haute et rouge. Vingt rameurs nus. Une trentaine d'hommes, debout, appuyés sur leur fusil. Elle passa près du cargo, ne s'arrêta pas. Merci, mon Dieu !

Au bout de trois heures, deux sambouks abordèrent le *Neidenfels*. Dans l'un, huit terrifiants bonshommes, la cartouchière bondée, les poignards leur sortant du ventre, la chevelure rude et sans forme, de quoi vous couper la soif et c'est tout dire ! Dans l'autre, un homme civilisé, coiffé de la casquette du shah Pehlavi, un Persan. Le civilisé était quelque chose comme le représentant du pays fermé auprès de ces barbares d'Occident, qui apportent du pétrole, de la ferraille, mais jamais d'armes, n'est-ce pas ? Jamais !

— Où est l'émir Abbas, lui demanda Chérif ?

L'émir Abbas, le fameux amiral de la mer, celui qui devait recevoir notre première lettre et faire parvenir la seconde, était malade. Nous faillîmes le devenir aussi à cette nouvelle.

— Alors, nous descendrons avec vous.

Le Persan répondit que l'on ne descendait pas à Doubai.

— Nous quittons ici le cargo, pour Bahrein.

— Ils partent, fit le commandant. Moi, je n'en veux plus.

Le civilisé prit connaissance de nos lettres.

— Avez-vous du flouss ?

— On peut payer.

Mon Dieu! quand ils vont voir nos deux petits sacs d'or, ils nous les prendront!

Les huit pirates nous entouraient... Pour montrer qui j'étais, j'en saisis deux par le poignet, les alignai le long du bastingage et, sans faiblir, d'autorité, je les photographiai. Mon appareil en trembla.

A la fin, ayant accepté les réserves, nous descendîmes avec le Persan.

Et nous piquâmes sur Doubai. Les sauvages nous suivirent à la rame.

Nous étions habillés à l'arabe. Le Persan quitta sa casquette, l'enferma dans un petit coffre et prit le voile du pays.

On le chasserait, malgré qu'il fût bien connu, s'il se montrait en ville avec sa coiffure nationale.

— Et pourquoi la prend-il pour venir à bord?

— Parce que ça lui fait plaisir, un moment...

O nostalgie du pays!

Doubai se dessinait. Nous allions toucher du pied le dernier repaire de pirates. Pas un minaret, quatre tours rondes, massives et disséminées. Ces tours rappelaient le travail des Croisés en Palestine et en Syrie. Neuf maisons très hautes, presque des buildings, ainsi les habitants pouvaient dormir la nuit, sur les terrasses, la bouche fermée. Une muraille longeait les deux tiers de la ville, sur

la côte même, et un quai, parallèle à cette muraille, formait le port, long couloir d'eau. Une autre tour, damier de pierres blanches et noires, rappelait l'ouvrage avancé de Messine. Une grande machine à colonnades, avec un air tout à fait grec, dominait au premier plan. New-York, Rome et Athènes! Où tombions-nous?

Nous nous apprêtions à débarquer. C'était aller trop vite. Il nous fallut changer de sambouk. Le Persan porterait nos lettres, nous l'attendrions parmi les sicaires.

— *L'Hamd Oullah!* (Louange à Dieu!) dit Chérif Ibrahim en enjambant la mauvaise galère.

— *L'Hamd Oullah!* répétai-je sagement

— *L'Hamd Oullah!* renvoyèrent les bouches farouches.

Après tout, peut-être n'étaient-ils pas anthropophages!

Chérif Ibrahim leur parla de Dieu, d'Ibn Seoud, de la Mecque. Eux fumaient le *tin-tin,* un tabac vert, dans une petite pipe, une pipe pour huit. Ils se la passaient, tirant une fois chacun. Au quatrième, la pipe était finie, ils la rebourraient, et les quatre autres l'épuisaient. Autant aurait valu tenir un discours à leurs rames. La tentative n'alla pas plus loin.

Le Persan revint. L'amiral de la mer avait pris connaissance de la lettre. Il nous autorisait à mettre

pied à terre, là, sur le port, sous ce hangar; lui viendrait, dans un moment, nous *regarder*.

Nous sautâmes sur le sol, la victoire au cœur. Aussitôt, un puissant du lieu, un grand général sans doute, nous arrêta. Nos huit gardiens nous encerclèrent.

Etait-ce pour faire une ronde en notre honneur?

— *L'Hamd Oullah!* dîmes-nous au général.

Le général ne renvoya rien. Nous attendîmes dans le cercle, dégrisés.

Suivi de sa clientèle, l'honoré, le respecté, le généreux, l'aimé, le cher Saïf ben Agar, émir de la mer, apparut. Il tenait à la fois dans sa main et notre sort et la lettre d'Aden. C'était un bel homme, et nous étions disposés à le trouver plus beau encore.

Le cercle se détendit. Nous respirâmes tout de suite un peu mieux. Des louanges à Dieu volèrent sous le hangar. Chérif exposa notre situation. Nous touchions Doubaï seulement pour y prendre un bateau et cingler vers Bahrein.

Le cher Saïf ben Agar nous regardait.

Fasse le Seigneur qu'il nous trouve à son goût!

— Nous irions bien saluer le cheikh lui-même; demandez donc à l'amiral de nous y conduire.

Ce désir n'était pas raisonnable. Nous le vîmes sans peine. On allait nous accompagner dans une maison jusqu'à la réponse du frère.

Et nous voilà, foulant Doubai. Une foule étonnée, alertée, suivait les deux prisonniers. Je serrais mon or pour l'empêcher de tinter.

Notre promenade fut courte.

On nous fit entrer dans une cour.

Le Persan avait déjà réglé notre affaire au prix de cent cinquante roupies. Le patron du *boom* à moteur était un brave pirate. On lui aurait donné, sans confession, la médaille des vieux serviteurs. Nous partirions à 3 heures de l'après-midi.

— Cinquante roupies de plus si nous ne mettons que trente heures.

— *Inch Allah!*

Soudain, notre ciel se voila.

Les sicaires nous firent lever et nous poussèrent devant eux. Nous n'avions rien oublié dans la pièce, et c'était heureux, nous n'aurions pu revenir le prendre tellement ils nous en sortirent avec vigueur. Notre escorte nous ramenait au port. L'amiral de la mer, ce lâche, avait disparu. La foule hurlait. Les regards devenaient mauvais. Je crus voir devant moi deux pendus qui nous ressemblaient comme des frères et que déjà, pudiquement, des mouches recouvraient.

Le chéri, le cheikh Gioumah, fils de feu Maktoum le Respecté, était entré en sainte colère en apprenant notre équipée. Au lieu de donner des

ordres à l'un de ses fartafs pour préparer notre voyage à Bahrein, il avait dit :

— Boutez-les dehors!

On lui obéissait.

Que la paix de Dieu règne tout de même sur lui. Amin!



Le Persan nous reprit dans sa barque. Le cargo allemand partait à 4 heures. Si nous arrivions à temps, nous saurions nous y cramponner. Ah! pourvu qu'il ne lève pas l'ancre!

Pendant cinquante minutes nous ne trouvâmes pas un goût excellent à l'existence!

Nous accostâmes le *Neidenfels.*

A notre vue, la bouche du commandant-canon souffla la tempête.

Le Persan lui expliqua que notre affaire devait être considérée comme un cas de guerre. Nous n'étions embarqués que jusqu'à Doubai, mais Doubai nous rejetant à la mer, il devait nous prendre jusqu'à sa prochaine escale.

Il jura, mais n'en disconvint pas.

Sa première escale serait Bushire, en Perse.

Là, il nous balancerait par-dessus bord, cette fois, sans rémission.

C'était loin Bahrein!

XVII

BAHREIN !

C'est là. Cette fois nous y sommes. Elle est devant nous. Plus qu'une heure. Voici Bahrein.

Nous avons eu du mal depuis Doubai!

L'intraitable Allemand nous avait arrêtés à Bushire, comme il l'avait promis; mais en pleine mer, à quinze kilomètres de la côte, et cela ne se fait pas!

C'est un voilier persan qui nous recueillit.

Sans la Perse, où serais-je à cette heure? Sur un banc, dans le fond du golfe, avec les huîtres?

Il est vrai que l'on n'est jamais mieux que chez soi!

Tout ne fut pas fini à Bushire. Les mauvais jours sont longs. Nous bourlingâmes encore un sacré moment. Sur un côtier persan nous gagnâmes Linga, Linga, en face de Doubai! Nous retombions presque sur la côte des Pirates! C'était à s'enrouler dans la voile et à se pendre au som-

met du grand mât. Savez-vous que je crois bien avoir rencontré le bateau-fantôme?

Le bateau-fantôme voyage dans le golfe Persique, jamais ailleurs, tout le monde le sait. Il navigue à rebours du vent, par les nuits de brume et d'effroi, voile noire déchirée, ses marins morts, sa cloche sonnant le glas, filant à toute vitesse. Il va du golfe d'Oman à Bassorah. On ne le voit jamais redescendre, mais toujours remonter. Les pêcheurs pourraient vous raconter de longues histoires sur son compte. Il est bien connu dans ces parages. La pêche est mauvaise où il est passé. On ne ramène que des perles noires, le lendemain. Et c'est alors qu'il faut craindre le requin.

La nuit était comme elle doit être quand le bateau-fantôme fendit la mer devant nous. Les Arabes du bord eurent à peine le temps de le montrer du doigt. Je n'ai pas bien entendu la cloche. C'était tout de même rudement impressionnant!

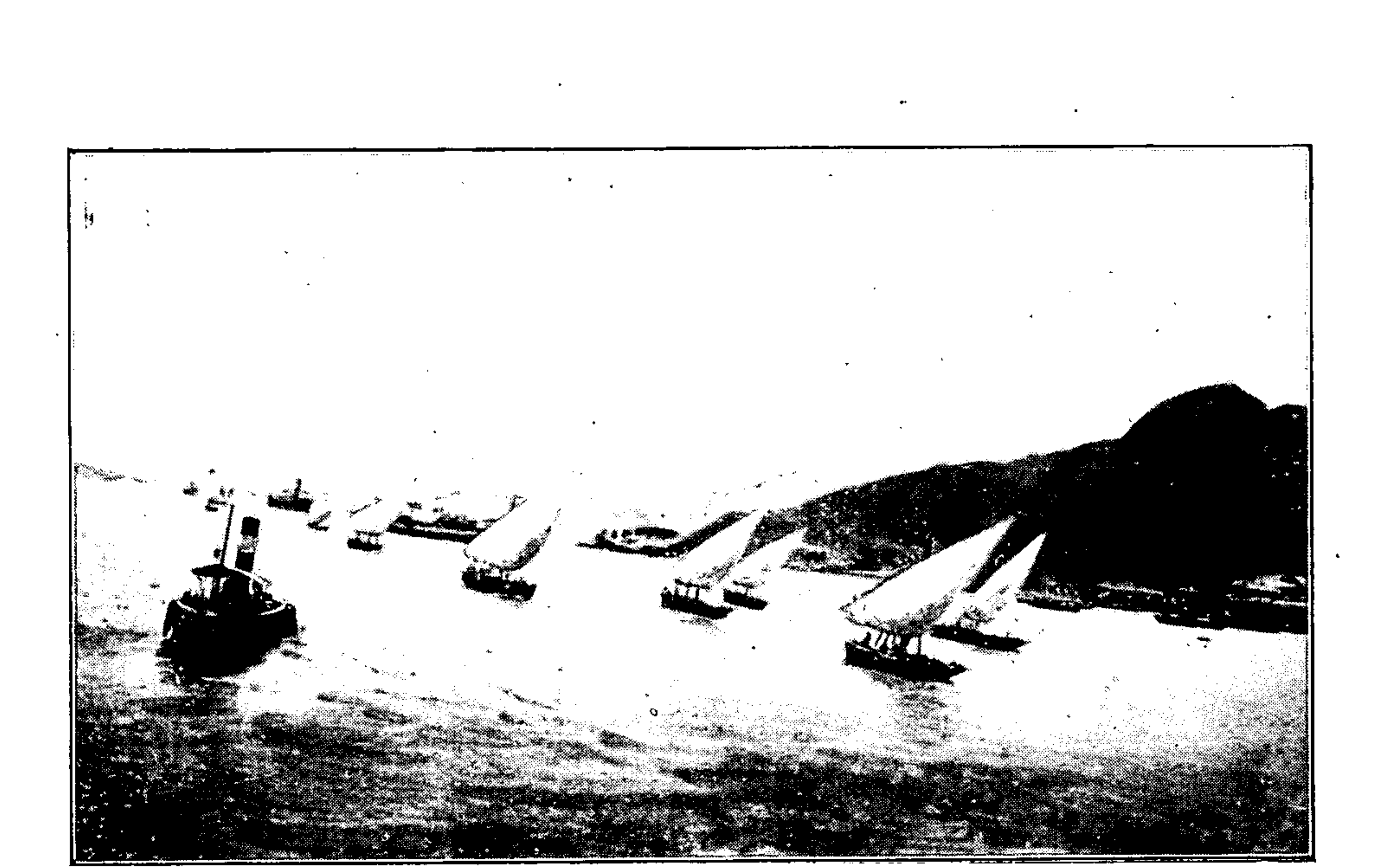
Le cargo anglo-indien pris au vol à Linga, jeta enfin l'ancre devant Bahrein.

Si les Anglais ne nous laissent pas débarquer, je me suicide sous leurs yeux!

Le décor change d'aspect. La mer écume sous des sambouks à moteur. Nous avons quitté les pays de misère. Nous abordons à l'île de la Fortune. *Ya-Mal!*



Femmes de Zeïla en Somalie anglaise.



Montent des Persans, montent des Indiens, montent des Arabes, monte un Anglais. C'est le docteur. Il porte une boîte à la main. Qu'il prenne mes deux bras, mes deux jambes et me revaccine s'il le veut, mais, au nom de mes malheurs passés, que le gentleman me laisse descendre, par pitié! D'ailleurs j'ai le visa. Qui veut le voir? Vous? Non! cela n'intéresse pas le docteur. Vous, monsieur l'Arabe? Lui non plus. Vous, peut-être, qui vous asseyez à cette table et sortez des tampons? Lui-même. Alors, regardez, c'est écrit sur mon passeport : « Délivré à la légation britannique de Djeddah; bon pour la Transjordanie, l'Inde, l'Irak, *Bahrein.* » Bahrein est ajouté par faveur, je le sais. Les Anglais de Djeddah n'avaient pas le droit de m'envoyer à Bahrein. Enfin, c'est signé et le sceau de l'Empire couvre la gentillesse. Vous me laissez descendre? Ah! merci! Salut au cheikh! Salut à l'Intelligence Service! Salut à l'Empire britannique!

Vite un sambouk à moteur. Le plus rapide. Hep! passez les bagages, ne ménagez pas votre peine. J'ai du *flouss!* Qui veut tâter mes sacs d'or? Ecrasez les autres humains. Tant pis! Je suis pressé.

Le moteur ronfle. Nous voilà partis. Mais, mais il y a des arbres à Bahrein? En existe-t-il donc

encore sur la terre? Je sais bien que ce ne sont que des dattiers, mais en arrivant d'Arabie, un dattier semble un chêne! C'est magnifique. Si l'eau potable n'est pas salée, je m'installe ici. La mer est turquoise, transparente. En regardant mieux, je suis sûr qu'au fond je verrais bâiller les huîtres. Il ne me resterait qu'à enfoncer le bras pour chiper leur perle. Je ferai cela plus tard. Chaque chose en son temps. Embrasse-moi, vieux Cherif, nous touchons au but. Voilà l'escalier, il a six marches. Je bondis sur la troisième. J'enjambe le reste. Pas de doute. C'est Bahrein! Ouf!

Qu'importe que Vasco de Gama, Albuquerque soient passés ici avant moi? Eve et Adam y étaient bien avant eux! On me l'a dit. Il est vrai qu'en Mésopotamie, sur le Tigre, à Gourma, on m'a montré un tronc de figuier qui serait le pommier du bien et du mal. Cela prouverait que le paradis terrestre était immense et que les arbres, à cette époque, ne produisaient pas toujours ce qu'ils promettaient. Pas autre chose. Et puis tout cela est en dehors de mes compétences. Si je suis dans le berceau du genre humain, tant mieux! Allons à la douane c'est d'avantage mon affaire.

Il existe certainement une école internationale de douaniers dans un lieu secret du monde. On ne dit pas où elle est parce que les voyageurs iraient y mettre le feu. Voici ces messieurs de Bahrein. Mi-

Arabes mi-Persans, ils ne sont cependant pas des moitiés de douanier.

Ils veulent voir le fond de tout, même des poches. Je suis de bonne humeur. Qu'ils regardent le fond de ma gorge s'ils le veulent. Et j'ouvris la bouche.

— Avez-vous des *goumach?* (des étoffes).

Ils fouillaient dans les plus petits coins, cherchant des étoffes jusque dans mon flacon de quinine! Etaient-ils fous? Et toujours revenait ce mot de *goumach*. Ils me firent retourner la petite poche intérieure de ma veste. C'était hilarant. Où tenaient à peine trois cure-dents, voilà que je cachais des coupons d'étoffe! On rigolait pour notre argent.

Goumach veut bien dire étoffe, mais étoffe, ici, est prononcé pour perle, les perles comme vous le savez, étant toujours dans un calicot rouge. Les douaniers métis nous prenaient pour des introducteurs de perles japonaises, abominables courtiers, qui chambardent le marché du golfe.

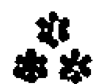
— Des courtiers? Nous? On est des types qui écrivent dans les journaux... Vous pensez bien, messieurs, que nous ne pouvons pas nous offrir des perles, même japonaises!

— D'où venez-vous?

— De Paris.

— Paris? Ah! oui, en Angleterre?

C'était la première fois, ô Paris! que l'on faisait devant moi pareil affront à ta renommée!



Bahrein, d'abord, n'est pas une île, mais deux îles. Elle en compte encore six autres, toutes petites, celles-là on ne les voit pas. Entre les deux îles, les gens traversent, de l'eau jusqu'à la ceinture. On dirait des sirènes. Des mulets traversent aussi. Et l'on dirait... des mulets. Tout à fait mer du Sud. Les femmes sont de deux confréries : la confrérie du voile-cagoule, avec deux fenêtres en face des yeux, et la confrérie du masque nasal, une espèce d'aile noire battant sur le nez et tenue par deux liens noués derrière la tête. Elles doivent s'arranger ainsi par amour conjugal. Les pêcheurs de perles ont le nez déformé par la pince. Ces femmes sont leurs épouses. Elles ne veulent pas être en reste avec eux!

Un vieil Arabe chante derrière un diorama à une place. L'un après l'autre, des enfants regardent par les lunettes. Faisons l'enfant. Ce sont des vues de bateaux à voiles, de plongeurs. Il faut bien aider les vocations! Toute la ville sent très mauvais. Elle pue le corail. Des troupeaux de chèvres. Un Persan avec sa belle casquette en carton! Un aveugle. Les enfants parlent de perles.

Les hommes parlent de perles. Dans ce café champêtre, à la mode turque, on parle de perles. On en parle dans le bazar. Ce mendiant nous offre des coquilles avec kystes. Encore un aveugle! Des essaims de mouches vont et viennent. L'essaim, parfois, éclate : alors, il faut courir. Une belle fille noire, une esclave sans doute. Des vaches qui mangent. Que mangent-elles? Oui, vraiment? Elles mangent du poisson et des dattes! Bahrein!

Si nous pensions maintenant aux choses sérieuses. Où coucher? Pas d'hôtel, bien entendu. Il va falloir de nouveau se faire nourrir par quelque magnifique Arabe. Cette fois, personne ne nous attend. Aucune lettre d'introduction. Des noms seulement, des noms sans adresse. Nous mettons la main sur l'épaule d'un futur plongeur : « Tu connais la famille Nacri? Bien! Conduis-nous. » C'est loin. Nous suivons. Ce n'est pas pauvre, Bahrein, mais que d'aveugles! Une cour. Nous sommes chez les Nacri. Cherif Ibrahim s'explique. Avant, il salue, cela va de soi, mais il s'explique tout de suite après. Il a l'air pressé d'avoir un toit sur la tête. Cela ne va pas. Ces Nacri ne sont pas les bons. Ils ne connaissent aucun des noms que leur cite mon compagnon. Il est préférable de s'en aller. D'ailleurs, la baraque a des relents de poissons et je commence à mieux aimer une autre odeur. En route vers de nouveaux

Nacri. Quelle soif! Des liquides multicolores sont à vendre, au bazar. On débouche une bouteille. Epouvantable! On demande de l'eau : salée! Il ne nous reste plus qu'à sucer nos vêtements, ils sont suffisamment humides pour nous désaltérer.

Le second Nacri n'était pas encore le bon. S'ils s'appellent tous Nacri, à Bahrein, nous ne sommes pas encore couchés!

Ecoutez, Cherif, votre Nacri est certainement une perle, mais il faut ouvrir trop d'huîtres avant de le trouver. J'y renonce. Puisque vous avez du courage, ayez-en pour deux. Je m'assois ici. Repérez bien l'endroit, je ne bouge plus.

Le compagnon alla seul.

Le soleil couchant déposait un manteau de vingt kilos sur les épaules des pauvres hommes. Autour de moi, les murs des maisons suintaient. Les cigarettes étaient molles. Des aveugles passaient toujours. Ce serait bientôt l'heure du soir, l'heure où, voulant donner à leur perle un teint d'ambre et de lait, les huîtres s'ouvrent pour boire aux eaux douces du golfe.

Chérif Ibrahim revint. Il avait trouvé un papier par terre.

— Du courage! Nous ne sommes pas les seuls Français à Bahrein. Regardez ce que je viens de ramasser.

C'était un poème. Le voici :

L'île de Bahrein est bien loin,
Elle n'est pas au milieu de la Seine,
Elle est tout au bout d'une longue peine,
Dans un mauvais coin.

Passe la mer Rouge, après file,
File, voyageur, file où tu voudras,
File vers le Cap ou vers Sumatra,
Mais jamais vers l'île.

Retiens bien ce que je te dis :
L'île est sur la gauche, alors prends à droite.
Le chemin est dur, la porte est étroite,
Le climat maudit.

Femme, ici, la vie est cruelle,
Mais la perle est douce autour de ton cou.
Pêcheurs de Bahrein, pêchez-en beaucoup.
N'est-ce pas, ma belle?

XVIII

OU L'ON SE ROULE DANS LES PERLES

Ici, les bateaux ne s'appellent plus sambouks. Ils sont de trois sortes et voici leurs noms : le *boom*, le *jolyboat* et le *batteel*. Le *boom* relève le nez, le *jolyboat* a le nez droit, le *batteel* a le nez rond, rond comme une truffe ou comme une perle, à votre choix.

Savez-vous ce qui se passe dans le golfe Persique? Une chose révoltante. Plus de vingt-cinq sources d'eau douce y jaillissent dans la mer. Tandis que les hommes, à terre, n'ont que de l'eau salée à boire, les huîtres, sur leurs bancs, ingurgitent de l'eau douce! Et c'est cela, paraît-il, qui donne un si beau teint aux perles de Bahrein. Moins d'éclat sur les lou-lou, un peu plus de rose à mes joues cela ferait peut-être mieux l'affaire!

Ce matin, à 6 heures, nous nous réveillâmes dans la seconde île, à Manama. Nous chantions comme des rossignols ayant trouvé une bonne

branche. Le mystérieux compagnon avait découvert le vrai Nacri. La maison servait de proue à l'île, autant dire qu'on avait une jolie vue. Booms, jolyboats, batteels voguaient déjà vers la Fortune. Un vieux soldat, pieds nus, mais bigrement bien équipé, monta l'échelle qui servait d'escalier à notre belvédère. Il entra dans la pièce où nous chantions, chercha le meilleur siège et s'y assit.

Voilà un homme qui pourra témoigner de notre habileté à enfiler nos chaussettes. Rien ne lui échappa de notre toilette. Parions qu'il saurait dire où nous avons un grain de beauté. L'homme d'arme ne me gênait pas du tout. Peut-être était-il chez lui, d'ailleurs...

Voyant que nous étions prêts, il se leva.

— *Sobah' al-rheir!* (le bonheur, ce matin!) dit-il.

— *Sobah al-rheir!*

Puis il s'expliqua. Il devait nous conduire à la police. A la police? Avec plaisir... Nous irons même à la prison, s'il le faut... Vois-tu, vieux soldat, nous sommes comme un bateau qui sort de l'aciérie : cuirassés.

Nacri, l'hôte, apparut. Il faisait une certaine petite tête. Cet honnête homme héberge deux inconnus et, le lendemain, la gendarmerie en prend livraison. Que voulez-vous, monsieur Nacri, le sommeil et la faim font les gens sans vergogne!...

C'était l'*Intelligence Service* qui nous cueillait.

Bahrein appartient à un cheikh. Les Persans assurent que le lieu devrait leur revenir. Pour couper court, les Anglais ont mis le pied dessus.

C'est dans l'autre île, l'île capitale, que l'empire britannique allait régler notre compte.

On traversa à la voile.

Et l'on nous conduisit au poste. Là, le maréchal des logis nous fit asseoir d'autorité sur un banc de bois. C'était du bon bois, dur aux fesses... Nous ne bougeâmes plus.

— A quoi pensez-vous, mon ami?

— Je pense, ô Chérif, que, si je conservais en voyage l'habitude de me lever à midi, je ne serais pas aux arrêts dès 8 heures du matin...

Subitement, la garde prit les armes. M. le captain anglais franchissait le seuil du gourbi. Il nous vit, s'arrêta, nous examina. Nous, sur notre banc, on s'en moquait complètement. L'embarras du captain était considérable. Comme nous continuions à faire les idiots, il prit un siège et s'installa face à nous. Il ne savait pas quoi nous dire. Nous lui tendîmes nos mains pour les menottes. A la fin, il fallut bien rire en chœur. S'il avait su que nous étions des Français, il serait lui-même venu nous rendre visite. Oui! mon captain chéri! Pourquoi, diable! étions-nous habillés comme ça? On nous avait signalés à lui comme deux fameux maî-

tres arabes venus à Bahrein faire chanter le cheikh. Il était, en tout cas, satisfait de nous voir. Quand on est l'œil britannique, on aime bien regarder le pauvre monde qui passe.



Bahrein n'existe que par les lou-lou. On ne construit de bateaux, on ne coud de voiles, on n'ouvre de boutiques, on ne s'agite, on ne part en mer, on ne revient à terre, on ne met les mains dans ses poches, on ne les sort, on ne les remet que pour la perle.

C'est la reine : chacun la sert.

Le cheikh en vit. Sans la perle, pas d'argent, pas d'importations, pas de droits de douane, seule ressource du trésor. Sans elle, pas de commerce, pas de spéculations, pas d'usure... Pas de riz pour les pêcheurs, pas de sacs de roupies pour les effendis, pas de lévriers bleus pour le sultan. Cinq cents bateaux immatriculés... Quinze mille plongeurs numérotés. Tous les mâles du pays ont la pince au nez ou le petit nœud de calicot rouge à la main.

Voilà sept ans, Bahrein était aux Bédouins, la mer entrait dans la ville, les maisons entraient dans la terre; c'était inhabitable. La capitale des perles tenait le milieu entre un marché de cacahuètes et un campement d'hommes sous-marins.

Aujourd'hui, sur la partie arrachée à la mer, des immeubles de quatre étages attendent d'avoir des toits, des portes et peut-être des fenêtres; des tonneaux d'arrosage, dignes de grands boulevards, essayent en vain de forcer les ruelles; quant à l'électricité, qui n'a, ici, que trois mois d'âge, on comprendra qu'elle ne marche pas toute seule!

Venant d'Arabie, de Perse, des Indes, voici les acheteurs : les *towasha*, chacun revêtu de son costume national, l'Hindou aux cuisses nues relevant de deux doigts dégoûtés le pan de sa fine chemise; l'Arabe grêlé, son double boudin de laine couronnant son front; le Persan avec sa casquette de bazar. Ils traversent les ruelles, silencieux et rapides comme des rats, sautant d'une boutique dans une autre, rongeant du bout de leurs doigts les petits calicots rouges. Ils palpent les perles, en mordent quelques-unes, les contemplent dans le creux de leur main, les font sauter, les déposent sur la table, se lèvent pour les regarder de loin, les reprennent, mettent le nez dessus. On dirait qu'ils les sentent. C'est une auscultation en règle : toussez! Plus fort! Plus doucement! Arrêtez-vous! Tournez-vous! Respirez! La tare ne leur échappera pas.

Ils vont aussi en mer prendre la marchandise au nid, sur les booms pêcheurs. Dans ce cas, la concurrence à l'achat n'est pas admise. Lorsqu'un

towasha se trouve à bord d'un boom, aucun autre *towasha* ne doit y monter. Les derniers attendent à distance décente que le collègue ait terminé son affaire.

Les ventes importantes se font à terre. Les Arabes, les Persans, les Hindous, ces rats à l'affût, ne sont tout juste que de la poussière. Quatre grands seigneurs de Paris planent sur le marché : Rosenthal et Pack, Mohamed Ali et Bienenfeld. Ces noms sont inscrits dans le ciel. Quand les plongeurs remontent de la plongée, quand les *nakudas* arment les booms, quand les petits acheteurs débarquent, quand les courtiers se réveillent, tous répètent les yeux levés : Rosenthal et Pack, Mohamed Ali et Bienenfeld.

Voici les courtiers. Dès qu'une grosse perle revient d'un boom, regardez-les courir, vous en aurez chaud pour eux. Ils la portent chez le représentant de Pack ou chez celui de Bienenfeld. Si l'un accepte d'examiner l'objet on dit qu'il a scellé la perle. Le lendemain fait-il une offre ferme, un procès-verbal en trois exemplaires est rédigé; poids de la perle, ses caractéristiques, somme offerte. L'offrant garde un feuillet, le courtier l'autre, le troisième reste avec la perle. Il n'est plus que d'attendre la réponse du seigneur et le consentement du patron du boom.

Peu de cas de tromperie, encore moins de vol.

Des malheureux, des faillis notoires courent tout le jour avec des lots valant deux ou trois laks de roupies, deux ou trois cent mille roupies, bien près de deux et bien près de trois millions. Aucun ne dépose de caution, aucun n'est assermenté. Cercle trop étroit? Honnêteté?

Voici... Comment appeler ceux-ci? Des marieurs de perles. Chargés de composer un collier, ils s'en vont à travers Bahrein, comme des poètes cherchant une rime. Ils se feront sûrement écraser un jour, le jour où les voitures, ayant maigri, pénétreront dans ces ruelles. Voyons! Où donc ont-ils vu, l'autre semaine, une perle qui rimerait richement avec celle qu'ils ont dans la main? Ayant trouvé, ils se précipitent, on leur montre l'objet. L'imagination est décevante. La perle n'est pas tout à fait du même lait. Ils s'assoient, s'accoudent, posent leur front entre leurs dix doigts. Ils cherchent. Ils ont parfaitement dans la tête la perle qu'il faudrait. La trouveront-ils? Ils se lèvent et s'en vont doucement, pensifs, torturés, angoissés.

Des intermédiaires, des courtiers, suivent les deux étrangers que nous sommes. Serions-nous des acheteurs? Ils nous mettent des calicots rouges dans les mains. Il faut les prendre ou c'est la lutte. Je me promène peut-être avec 100.000 francs de perles. Toutes les jolies femmes n'en pourraient dire autant!

Nous entrons dans un gourbi, un café, paraît-il. Vingt marchands nous y pressent. Les calicots rouges pleuvent sur nous. Nous gagnons le divan et dénouons les étoffes. Les perles s'en échappent. Nous pataugeons dedans ainsi que des... Comment vont-ils retrouver leur bien, tous ces malheureux? Ils reconnaissent leurs perles comme un chien reconnaît son maître.

Une heure entière nous nous roulons dans la fortune. Et nous partons, car ces choses-là, n'est-ce pas, demandent réflexion...

380 millions de francs ont été tirés du golfe l'année dernière.

La plus belle perle de la saison 1929 fut vendue à l'un des quatre seigneurs, un million cinq cent mille francs. Cette année, la pêche n'est pas terminée. Le gros lot n'est que de sept cent mille francs. Alors nous allons attendre... On signale deux autres lou-lou intéressantes, cent cinquante mille et cent trente mille francs. Mais ne désespérez point, mesdames : les poumons des plongeurs n'ont pas encore tous éclaté!

XIX

PAUVRES PÊCHEURS

Pauvres pêcheurs!

Dupes d'abord, infirmes ensuite, tel est leur lot.

Quant à *Ya-Mal...* à la Fortune, eux la chantent, d'autres l'encaissent.

Leur vie est celle des esclaves.

Un plongeur ne reçoit jamais, au cours d'une année, à titre de gain, une somme lui permettant d'éteindre sa dette.

Le mauvais plongeur a une petite dette, le plongeur moyen une dette moyenne, le bon plongeur une grosse dette.

Aucun compte régulier n'étant tenu, aucun plongeur ne sait exactement ce qu'il doit.

Non seulement la dette ne s'éteint pas, mais les intérêts s'accumulant, la dette grossit.

Ainsi, pour eux, tourne la roue de la vie.

Des hommes qui, pour la seule année 1929, ont remonté trois cent quatre-vingts millions de francs du fond du golfe en sont là.

Vous allez comprendre.

Les plongeurs ne touchent pas de salaire. Ils sont supposés participer aux bénéfices.

Le système s'appelle *salafiat.*

Voici son fonctionnement.

Le nakuda (patron de bateau) reçoit des fonds d'un négociant. Le négociant prête à intérêts : 20 pour cent pour la morte-saison (sept mois d'hiver) ; 10 pour cent pour les cinq mois de plongée. Le nakuda équipe le bateau, achète les provisions, fait les avances aux plongeurs.

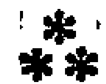
Le prêt à intérêt étant interdit par le Coran, le prêteur, au lieu de sacs de roupies, donne des sacs de riz. Le nakuda négocie le riz. L'argent, paraît-il, est ainsi purifié. Dieu n'aura jamais raison avec Mercure.

Le nakuda ne perd pas au marché. Il applique aux plongeurs le taux d'intérêt que le négociant exige de lui. Et il l'ajoute au débit de leur compte.

La pêche est terminée. La vente des perles a lieu. Supposons qu'un boom de cinquante pêcheurs rapporte 500.000 francs de perles. Sur ces 500.000 francs, le nakuda retire ses dépenses : amortissement du bateau, frais de nourriture, etc. : 50.000 francs. Le bénéfice : 450.000 francs. Sur ces 450.000 francs, le nakuda prend un dixième, soit 45.000 francs. Les hommes du bateau un cinquième, soit 90.000 francs. Le reste va aux affré-

teurs. Les voilà donc cinquante à se partager 90.000 francs. Le *Jeudi* (patron en second) a trois parts, soit 5.400 francs. Au total 84.600 francs vont aux plongeurs, aux hisseurs, aux radifs (apprentis). Les plongeurs touchent plus que les hisseurs, les hisseurs plus que les radifs. 2.500, 3.000 francs au plus pour les plongeurs.

Encore s'ils les encaissaient! Ils doivent 3, 4, 5.000 francs au nakuda. Leur dette diminuera d'autant.



La saison de pêche va de la moitié de mai à la moitié d'octobre.

Elle se divise en cinq périodes :

Amieneh : sortie quotidienne des pêcheurs, sans plongée, de l'eau à mi-corps; petite affaire;

Rhanchiyah : équipage volontaire. Les booms vont au petit bonheur; bénéfices partagés entre participants;

Rôss (grande saison) : juin, juillet, août. Tous sur les bancs suivant le système salafiat et le règlement du pays;

Radda, comme *rhanchiyah;*

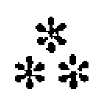
R'deidah : fiche de consolation, dix journées de pêche libre en fin de saison, dernier coup de dés en faveur des joueurs malheureux.

Pour le *rôss*, le cheikh de Bahrein lance un appel : *manchour*, fixant date d'ouverture et date de fermeture, *ordonnant* à tous les plongeurs de se présenter à leur nakudas. C'est la mobilisation.

A la fin de la saison les esclaves rentrent à leur gourbi.

On leur prêtera du riz à 10 pour cent d'intérêt, pour subsister jusqu'à la pêche prochaine.

Mais 380 millions courront par le monde!



Les plongeurs ont à lutter :

Contre la scie : *abou seyaf*. C'est un poisson menuisier qui porte au bout du museau une double scie de quinze à vingt dents. Blessures béantes, Trois bras coupés en 1930.

Contre la raie : *lor-ma*. La lor-ma a le dos hérissé d'une épine venimeuse. Les plongeurs mettent parfois le pied dessus, ou la main. Le membre piqué enfle sans mesure. Il faut l'amputer. Cette année, le plongeur Fakro a refusé l'opération. Il voulait conserver sa main, la droite, celle qui décolle les huîtres. Il est mort.

Contre les poissons électriques, les mêmes que ceux de la mer Rouge, le *dol* et le *loethi*. Leur décharge, au contact de la chair, produit une brûlure profonde.

Contre le requin : *your-your*. Sur les bancs où les requins sont signalés, les hommes plongent revêtus d'une longue chemise noire : la descente aux enfers.

La profondeur moyenne des plongées est de huit mètres. Selon les circonstances, les nécessités et la valeur animale du sujet, certaines plongées atteignent jusqu'à vingt-cinq et trente mètres. J'ai vu des hommes... Mais ce sera pour tout à l'heure. Le temps de la plongée tourne autour d'une minute et demie. Quelques-unes durent deux minutes et demie.

Aucun engin mécanique.

Les Persans, voilà quelques années, ont tenté d'utiliser des scaphandres. L'esprit des quinze mille pêcheurs de Bahrein n'a fait qu'un tour. Le spectre de la ruine leur est apparu. Ils se sont levés au nom de leur femme, de leurs enfants et de la tradition.

En voulant les sauver de la mort, on leur prenait la vie. Pas de pitié, mais du riz! Le cheikh interdit les scaphandres.

Le métier de plongeur détruit l'homme. Les mieux faits ne vivent pas longtemps.

Entassés sur des booms toujours trop petits, ils dorment côte à côte pendant trois mois, ne tenant pas plus de place qu'un mort. Ils mangent des dattes, du vermicelle, du poisson.

Ils ont la teigne.

Tous souffrent de maux d'oreilles. La perforation du tympan est générale, presque générale. D'ailleurs, ils attendent l'accident avec impatience. Tant que les plongeurs ne sont pas sourds, on ne les considère pas comme étant de classe.

Sous la pression de l'eau, les vaisseaux de leurs poumons se rompent. Beaucoup remontent, du sang leur sortant par le nez, par les oreilles. La bronchite aiguë est leur lot commun.

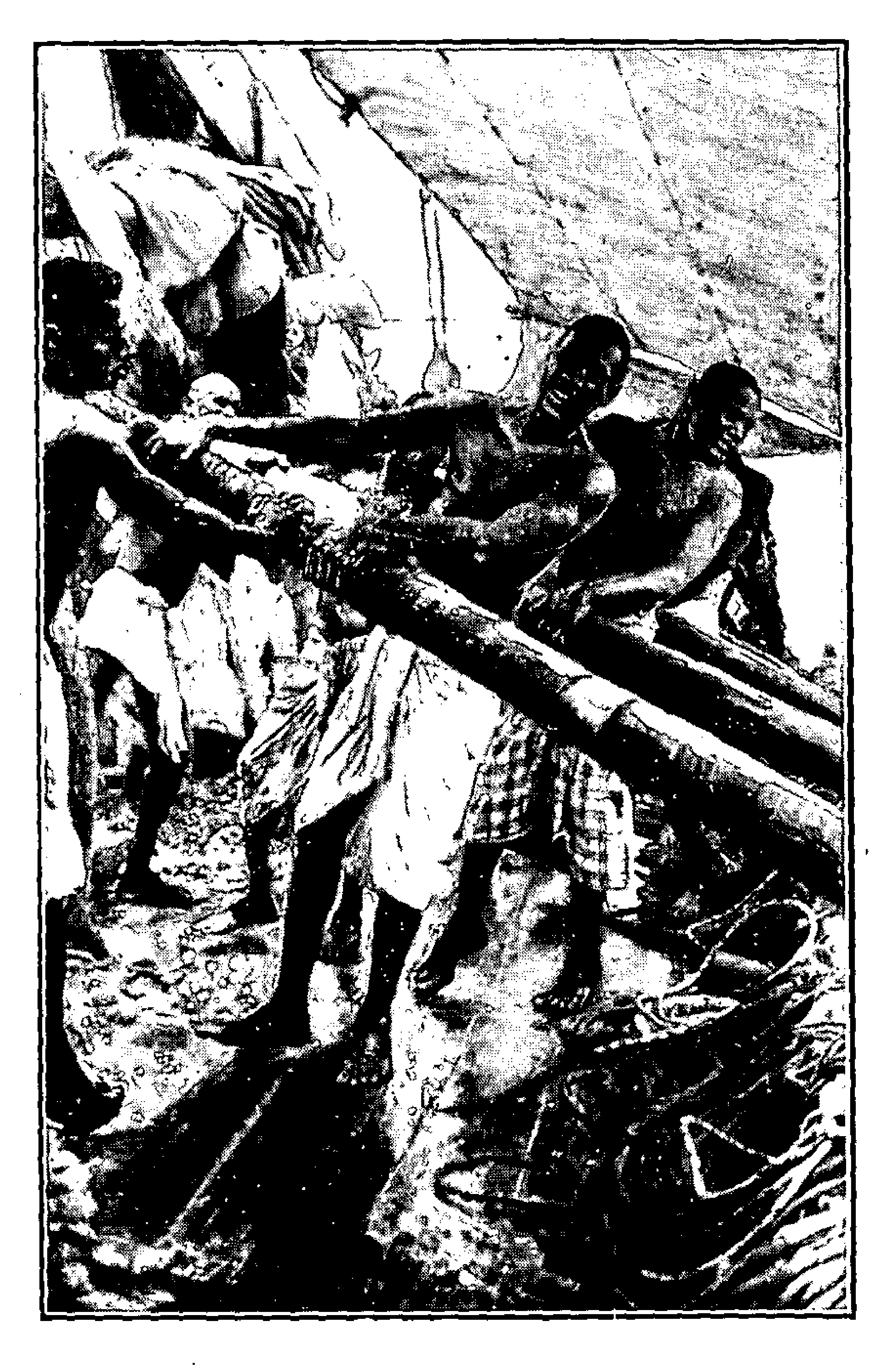
Les troubles cardiaques sont nombreux.

Les aveugles... vous savez déjà! Il est vrai que la cécité, on peut bien le rappeler, n'est pas un empêchement au métier de plongeur.

Leur santé, leur avenir, leur malheur n'intéressent personne. Les nakudas sont indifférents à l'hécatombe. Pendant le *rôss*, les hommes qui saignent n'ont pas droit au repos. La mer est un peu rouge autour du boom, c'est tout.



J'ai couru Bahrein, sur ses deux îles. Je ne cherchais pas les jeunes, ceux qui tiennent encore — ils étaient en mer, sur les bancs — mais les vieux seulement, ceux de vingt-huit, vingt-neuf ans. J'en ai trouvé dans les souks, assis parmi les mouches, et toussant.



LA GALÈRE AUX PERLES

Ils changent de bancs : *Ya mal! Ya mal!*

— Bonjour, ami, prends cette petite roupie.

Ses yeux s'éclairaient.

— Alors, tu n'as pas une perle à me vendre, une toute petite?

Il n'en avait pas.

— Quel âge as-tu?

Il avait trente ans.

— Et tu as plongé longtemps?

— Treize ans.

— Et maintenant, tu ne peux plus?

Il montrait sa poitrine qui lui faisait mal. Il nous expliqua qu'il était tombé malade un peu tôt. Son fils, trop jeune, ne plongeait pas. Alors, il mendiait. Son père avait vécu beaucoup plus longtemps que lui : jusqu'à quarante ans.

— Mais tu n'es pas mort encore, lui dîmes-nous!

— C'est vrai! fit-il bien étonné.

A cent mètres de celui-là, un autre, le dos à une boutique de tabac.

— Le bonheur, ce matin! lui dîmes-nous.

Il renvoya *Sobah al rheir :* le bonheur ce matin.

— Alors, tu ne pêches plus?

— Dieu l'a décidé.

— Tu es vieux.

— Je suis bien vieux.

— Quel âge as-tu?

— Trente-six ans.

— Que fais-tu?

Il était porteur d'eau.

Il avait mal au-dessus du cœur; même quand il travaillait de la main droite, il souffrait du côté gauche. Il se palpait entre le cœur et l'épaule et disait que sa chair était gâtée entre ces deux endroits. Il leva son bras gauche et nous vîmes sur sa figure combien ce mouvement agissait sur sa meurtrissure.

— Et tu as plongé longtemps?

— Seize ans.

Ses yeux brillèrent.

— J'ai même, un jour, tiré le canon!

Pendant le *rôss*, les booms ont un petit canon à bord. Peut-être est-ce pour cela qu'on les appelle booms? Trouve-t-on une belle lou-lou, une vraie de vraie, dans les vingt mille roupies (cent quatre-vingt mille francs), l'équipage fait parler la poudre. Tout le *Chati* se réjouit (la mer profonde porte seule le nom de golfe Persique, les bancs se nomment *Chati*). Et tous les plongeurs replongent à perdre haleine.

— Et comment était la perle?

Le souvenir de ce beau jour le ranima.

— Blanche comme le lait caillé et ronde comme la bouche du petit canon. Nous l'avons bien aimée!

— Alors, tu as connu la Fortune?

Il répondit :

— Je l'ai vue!

— Prends cette roupie, ami.

Il serra la pièce dans sa main.

— Dieu est grand, Dieu est bon, Dieu est généreux, fit-il.

— Et toi? dîmes-nous à un troisième.

Les blessés de la perle ne manquent pas. On vous en montre à chaque instant. On n'a qu'à s'arrêter.

L'homme était sourd. Les deux précédents l'étaient aussi, mais comme c'est la règle, on ne pense pas à le signaler chaque fois. Celui-ci toussait. Il vendait des joujoux en carton dont il était l'inventeur, des petits chameaux, des petits lièvres, des petits éléphants, des petits mulets, des petits bateaux : un anna! Onze sous.

— Et toi? comment vas-tu?

— Grâce à Dieu, j'irai mieux pour le prochain *rôss* et je retournerai au *Chati*.

— Mais tu es vieux! (trente-trois ans).

— Mon frère est plus âgé; grâce à Dieu, il y est encore.

— Pourquoi n'y es-tu pas cette année?

— J'ai trop toussé de sang.

— Donne-nous tes jouets, on te les achète.

— Tous?

— Tous!

Il était assis, il se mit sur les genoux et nous baisa les mains.

Des aveugles passaient, les uns tâtonnant du bâton, les autres guidés par des enfants. Ces enfants iront tous au *Chati* un jour, et dans vingt-cinq ans, eux aussi peut-être!...

Deux boutiques du souk vendent des phonographes. Ces phonographes hurlent quatre chansons, toute la journée, des chansons de pêcheurs de perles. Un des leurs, Abdallah Fadhali, vingt-cinq ans, aveugle, les a chantées pour les disques : *Barira*, le lever de l'ancre; *Ratfa*, quand on hisse la voile; *Chati*, la nuit sur les bancs; *Ya-Mal*, O Fortune!

Les passants s'arrêtaient et accompagnaient l'aiguille. Ces chants, tous orientaux, atteignent à des tons où la voix tourne au cri. Vous joueriez ces airs, une nuit, dans votre appartement que les voisins trembleraient dans leur lit, croyant à un assassinat. Alors un couple s'avança, se mêla au groupe et, avec les autres, chanta *Ya-Mal!*

C'était un aveugle et un enfant.

Une pensée pour eux tous, mesdames, en accrochant votre collier.

XX

DU SANG SUR LE TAS

— *Talea Hamoud be qader!* (Que l'ancre vienne par la force de Dieu!)

Trente hommes, le visage contracté, tirent sur la corde. Et l'ancre vient.

— *Akoume Bela!* Nous partons, par Dieu!

— *M'da-o-cé, Hâ ia m'da-o-cé.* Il paraît que cela signifie : nous travaillons en piétinant.

Ils piétinent, c'est vrai, tirant l'ancre, hissant la voile.

Nous t'attachons à l'arbre mort.

Ils parlent de la voile, l'arbre mort, c'est le mât.

Pour nous conduire à la fortune.

Ainsi avec eux tous : le nakuda, le Jeudi, les plongeurs, les hisseurs, les radifs, ai-je, au coucher du soleil, quitté Bahrein pour le Chati.

Minuit. Soixante milles parcourus. Le banc est atteint. L'ancre est lâchée.

Ils sont quatre-vingt-douze sur le boom. A

trente-cinq, ils seraient à l'aise. Couchés partout, face au ciel, l'un contre l'autre, ils dorment.

Arabes, persans, nègres.

C'est la galère. Tout ne marche que par leurs mains.

Ils dorment.

Le Jeudi (commandant en second) est debout, seul, fumant à l'avant. D'autres lumières, au loin : d'autres booms sur le banc.

Pas de brume, pas de vent, le bateau fantôme ne passera pas cette nuit...

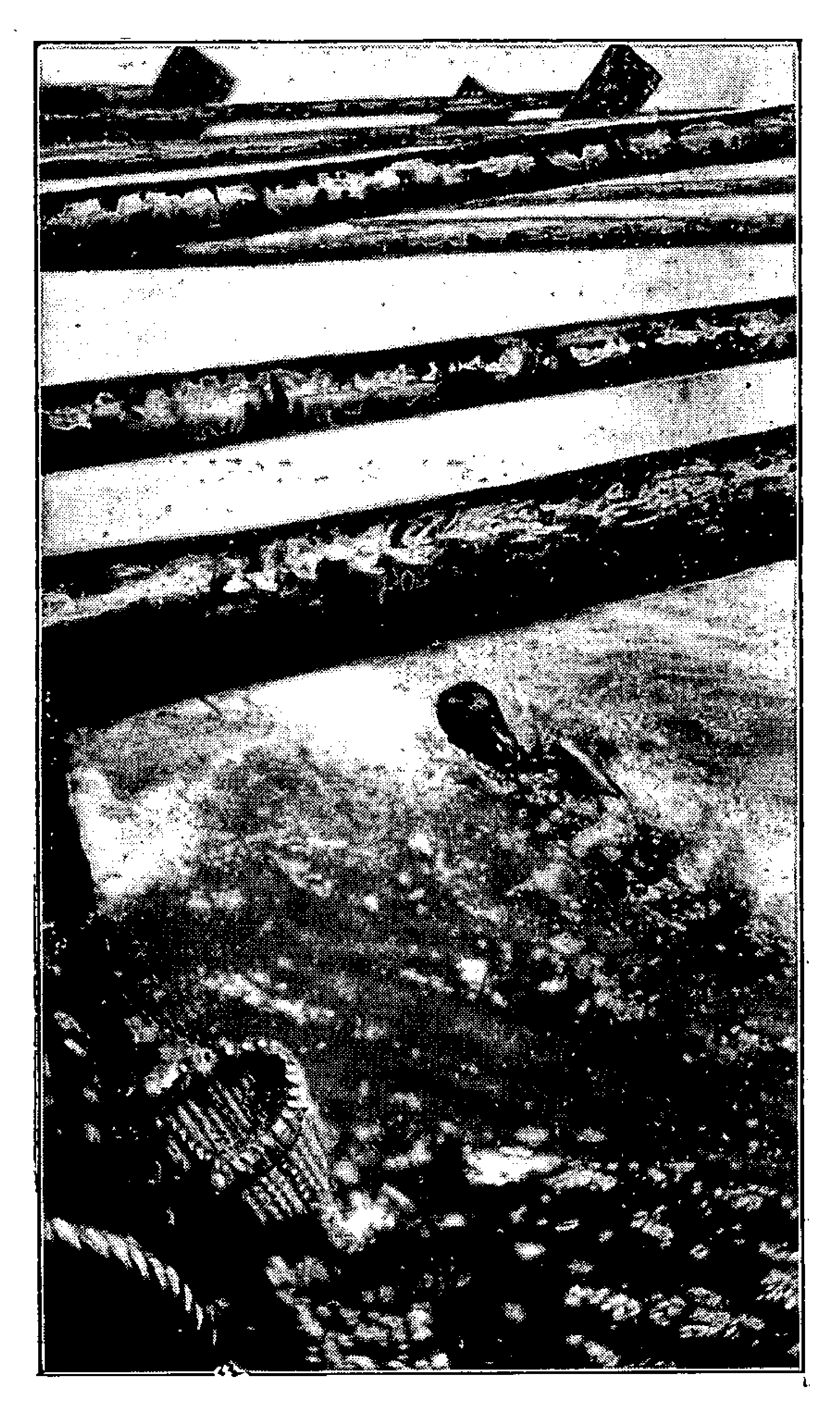
Cinq heures du matin. D'une trique ferme, le Jeudi frappe le plancher du pont, comme pour faire taire des gens en dessous. C'est le réveil.

Ils ont dormi enroulés dans une étoffe. Ils la rejettent. Les voici en pagne. Les *rhecs*, les plongeurs, mettent la *sftam* à leur cou (la pince). Elle pend sur leur poitrine comme un fétiche. Les *radifs* (apprentis), les *tababs* (les bleus) roulent les plombs vers tribord et vers bâbord, les plombs (*aghiar*) que les *rhecs* s'attacheront aux pieds. Les *sebs* (les tireurs) placent les rames parallèlement à la mer.

— Alors, on reste là, nakuda?

— *Hair!* Ce seul mot veut dire que nous sommes bien à l'endroit de la plongée : *Hair!*

Les Arabes ont un bonnet de toile sur la tête; les nègres, le crâne nu.



« La corde les tire comme des noyés. Un bruit de soie qu'on déchire. La tête passe la première, une épaule, puis un bras... »

Le jus de cardamome chauffe sur un feu de camp, dans deux cafetières à bec d'aigle. Rhecs, sebs, radifs, tababs s'approchent. Ils se repassent la même petite tasse. L'entrain est général. L'atmosphère n'est pas d'un bagne. Ils rient. Voilà le métier qu'ils aiment. Et ces Persans maudits qui voulaient introduire le scaphandre!

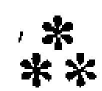
— *Seh! Seh* (Travaillez! Travaillez!) crie le nakuda.

— *Aie! ya Allah!* (Lui! ô Dieu!) lance le Jeudi.

La foule répond : *Sal ou salam alek ya rasoul Allah!* (Salut sur vous ô envoyé de Dieu!) Les plongeurs enjambent le boom, chevauchent les rames, se laissent glisser le long de la corde. Et là, ils font leur toilette, se lavant le visage, se frottant le corps sous l'eau. Neuf de chaque côté : la grande équipe.

— *Seh! Seh!*

Ils se pincent le nez et disparaissent.



Le plus émouvant n'est pas quand ils plongent, c'est quand ils remontent. Ils ne reviennent pas verticalement, mais inclinés, en ligne oblique, un flanc appuyé à l'eau, les yeux fermés, le nez pincé. Ce matin, l'eau est turquoise, très claire. On les aperçoit alors qu'ils sont encore immergés.

Aucun mouvement de nage. La corde les tire comme des noyés. Un bruit de soie qu'on déchire. La tête passe la première, une épaule, puis un bras. Leur crâne rasé ruisselle. Chacun se raccroche à la corde avec un air de souffrance. Ils arrachent la pince. Du pouce et de l'index, ils pressent leurs yeux fermés, comme pour en exprimer un mal; ensuite, ils passent leur main sur leur visage, par-dessus leur tête, comme un chat qui se nettoie quand on attend une visite. Ils soufflent et replongent.

Les voici maintenant sur le bateau. C'est l'heure du repos. Nous nous asseyons au milieu d'eux.

— Demandez-leur s'ils sont fatigués.

Ils rient. Ils ne sont pas fatigués.

Le *chahb*, le banc, était à douze mètres.

— Qu'éprouvent-ils, quand ils sont en dessous?

Ils rient. Je n'ai qu'à me pincer le nez une minute cinquante, deux minutes, et je verrai. J'essaye. Au bout de trente-cinq secondes, mon cœur frappe. Je deviens rouge. Je lâche la vanne: je veux dire que j'ouvre la bouche. Ils rient!

— Ils disent que vous n'avez pas de dispositions.

L'un d'eux appelle un radif, un gars de quatorze ans, qui n'a pas encore plongé. Il lui met l'os sur le nez. Je compte les secondes. Le radif tient une minute vingt. L'équipe le félicite.

— Il va bientôt être bon, alors?

— Ils disent que l'épreuve de la pression est bien plus dure.

J'ai oublié de dire que, sur les dix-huit rhecs, onze étaient sourds. Cela ne faisait pas l'affaire de mon mystérieux compagnon qui, d'habitude, parle une sourdine aux lèvres.

— Demandez au petit s'il veut devenir rhec.

— Bien sûr!

— Mais tu seras sourd comme tous ceux-là et tes yeux te feront mal.

Il rit.

— Ouvrent-ils les yeux dans l'eau?

— Ils ouvrent les yeux et ils voient très bien.

— Ça ne les brûle pas?

— Un peu.

— Comment font les aveugles?

— Ils promènent leur main sur le banc; ils ne se trompent pas. Ils ne remontent jamais du corail pour une huître.

— Sont-ils beaucoup à plonger?

— Pas beaucoup. Ils plongent surtout pendant qu'ils perdent la vue. Après, les nakudas ne les embarquent plus.

— Pourquoi ne veulent-ils pas essayer le scaphandre?

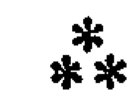
Les rhecs s'animèrent. Chérif mit un temps à démêler leurs réponses. Ils étaient quinze mille

pêcheurs à Bahrein. Y aurait-il quinze mille *machines?* Cent scaphandres, peut-être. Les scaphandriers resteraient longtemps sous l'eau, dépeupleraient les bancs. Comment vivraient les autres?

Je ne pouvais cependant pas leur dire qu'ils mouraient, surtout!

— *Seh! Seh!* (Travaillez! Travaillez!)

Ils bondirent à la relève.



Vers dix heures, un rhec qui, pendu à sa corde, reprenait haleine laissa sa tête tomber sur l'eau, comme si l'eau était un oreiller. Son voisin nagea vers lui, le soutint. Les tireurs, toujours attentifs, passèrent sur la rame, saisirent le malade sous les aisselles et le ramenèrent sur le boom. Il avait perdu connaissance. Du sang lui sortait par les oreilles. On le coucha sur le pont, à l'ombre d'une toile, près de poissons jetés sur le feu de camp et qui cuisaient en vrac.

— Il faut le mener au boom-hôpital.

— Il n'est pas malade, répondit le patron.

— Peut-être l'est-il un peu?

— Non! c'est un jeune rhec.

— Je le vois.

— Ce n'est pas de la maladie.

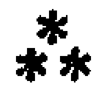
— Qu'est-ce alors?

— Il dit, fit Chérif Ibrahim, que c'est de la jeunesse.

— Ah! bien!

— *Seh! Seh!*

Les rhecs replongèrent et les hisseurs rehissèrent.



Pendant le *rôss*, un boom-hôpital croise sur le *Chati*. Les nakudas savent où il est. On n'y soigne ni la conjonctivite, ni les syncopes, ni l'éclatement des vaisseaux du poumon, ni la teigne, autant de choses qui ne sont pas des maladies, mais des obligations professionnelles. Le boom-hôpital n'est que pour les accidents. Il se balançait, ce matin, à trois quarts d'heure de nous. Un *jolyboat* nous y conduisit. Le docteur était hindou et lisait un roman d'aventures! Deux blesssés seulement. L'un par une *lorma*, une raie. L'autre par le poisson-scie, qui lui avait ouvert la cuisse jusqu'à l'os. Le premier avait arraché une huître à son rocher, quand la raie, *en colère*, se hérissa. Il l'avait vue, mais il fut comme déporté sur elle par un courant sous-marin. Elle lui piqua toutes ses aiguilles dans son flanc gauche. Il eut mal jusqu'aux larmes. Mais il n'était qu'à neuf mètres sous l'eau. Le *hisseur* sentit qu'il s'affaissait, et le remonta. A vingt ans ce garçon avait déjà pleuré au fond de la mer!

L'autre était touché moralement. Il parla moins de son mal que de sa peur.

— Quelle longueur avait-il, votre poisson?

— Plus grand que moi, répondit-il.

Il le vit venir, sa scie en avant, tout blanc.

— Il répète cela tout le temps, fit le médecin, il croit qu'il était tout blanc.

— Raconte.

— Il fonça sur moi, tout blanc. Il avait les yeux du démon. Je n'ai pas vu sa bouche. Il m'a scié là.

Il montrait sa cuisse.

— Laissons-le, fit l'Hindou. Celui-là est assez malade. Je le ferai porter à terre.

En terre, probablement!



A deux heures de l'après-midi, nous étions à vingt milles de notre premier boom. Un spectacle nous avait attirés là. Des audacieux plongeaient à vingt-trois mètres, en chemise noire. De grands rhecs.

Sept rhecs, deux hisseurs par rhec, trente hommes en tout. Le premier que je pris à la montre ne reparut que deux minutes vingt secondes après sa plongée. Il se défit de la pince, ouvrit la bouche et lâcha une plainte qui sonna comme une

délivrance. Penchés, les hisseurs ne perdaient pas une vibration des cordes. Pas un mot, pas un mouvement sur cette galère. Un silence de drame. L'un remonta, revint sur le boom, sans aide, seul, flageolant un peu. Le sang lui pissait du nez et des oreilles. Il se secoua. On lui donna un citron qu'il suça. Et il redescendit. C'était une vision farouche. Sept hommes, espoirs de vingt-trois autres, forçaient la Fortune.

Sur ce banc à requins, personne ne s'était aventuré depuis quatre ans. Un rhec, à cette époque, avait laissé son pied dans la gueule de l'un de ces messieurs. Les huîtres avaient eu le temps de baver, là-dessous!

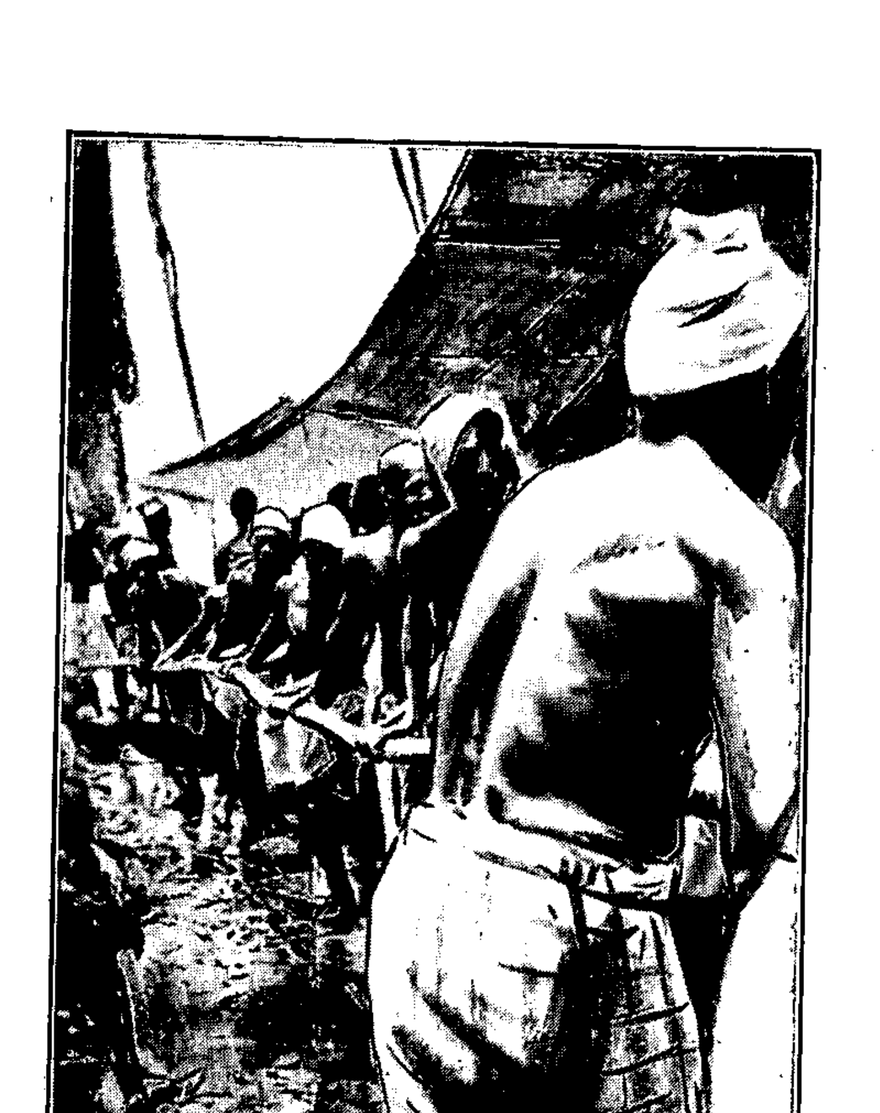
Revenus à la surface, les condamnés en chemise noire restaient pendus jusqu'à sept minutes à leur corde. L'un mit neuf minutes avant de repiquer. Et dès que les têtes surgissaient à nouveau, les plaintes, l'une après l'autre, couraient le *Chati!*

Quand, à quatre heures, ils vinrent s'affaler sur le boom, aucune équipe ne les remplaça aux cordes.

Ils avaient ramené soixante-sept huîtres.

Demain dira si les coquilles renferment du bonheur pour les dames.

Aujourd'hui, il y a du sang sur le tas.





XXI

LA MER QUI PAYE

Les Farsans, quelle misère!

Parlez-moi du *Chati!*

Voyons! N'est-il personne parmi vous qui possède un bateau? Je lui propose une affaire. Un bateau-lavoir suffirait. L'essentiel serait de l'amener pour le mois de juin prochain à-pied d'œuvre, ici, dans le golfe Persique. La fortune, je vous dis. On ouvre une huître et c'est fait!

Je connais pas mal de choses du métier. Je sais crier : *Seh! Seh!* Travaillez! *Taouaf!* Soulevez! J'en apprendrais d'autres. Vous auriez en moi un sérieux *nakuda.* Réfléchissez et écrivez. Je n'ai pas d'adresse, il est vrai...

Ce matin, j'accoste un boom. J'y monte. Toutes les huîtres étaient déjà là, en tas, plus de six cents, on n'attendait plus que moi.

— Prends ton couteau, Jeudi!

Le Jeudi obéit.

A la première huître, une perle. Je n'avais même pas eu le temps de me mettre en état de grâce. C'était une émotion gâchée. Je m'apprêtais à ne plus rien perdre, quand le nakuda me poussa du coude : une deuxième huître, une deuxième perle. Pas si vite! Le jeu où l'on gagne à chaque coup n'est plus du jeu. Enfin, je m'installai mieux. Le doigt de la Fortune pouvait frapper : j'ouvrirais! A la septième huître, une perle!

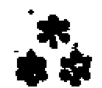
Les rhecs, les sebs (les hisseurs) et jusqu'aux radifs, ces galibots de la mer, riaient de mon émerveillement. Ils rirent davantage quand ils surent que j'avais débuté aux Farsans. Celui qui commanderait un collier aux Farsans devrait attendre cent ans avant de l'offrir à sa fiancée, — du moins le prétendaient-ils. C'était bien l'insolence des veinards. A la treizième huître, une perle. La belle petite chose! Je me retins, autrement, j'aurais demandé : « Est-elle vraie? » Elle vaudrait quatre mille francs en France. Moi, j'aurais embrassé l'huître, le Jeudi la posa, comme les autres, pantelante, sur le tas à jeter. Vingt huîtres suivirent : zéro chaque fois. Le désenchantement me couvrait déjà. Une nouvelle trouvaille l'arracha de mes épaules. Il me semblait vivre dans un fabuleux pays, où les cailloux seraient des rubis, les oiseaux

des aigrettes et les rats des hermines. La prochaine huître qui offre une perle, je la mange!

Je n'oublierai pas un vieux rhec, un nègre. Il passa l'heure de son repos à croupetons derrière le Jeudi. Son œil ne quitta pas un moment le couteau de l'ouvreur. A chaque perle, un sourire vernissait sa vieille gueule noire. Il prenait son plaisir sans s'occuper de personne. A la fin, je ne suivais plus le Jeudi, mais le nègre, et je savais quand l'huître venait de faire un don. Appuyé sur ses deux mains, le cou tendu, il ne bougeait pas plus qu'une statue. On comprendrait qu'un amateur fût pris par le spectacle, mais lui? Mais les autres? Car tous étaient présents. Ils avaient des expressions d'enfants attendant chez le photographe la sortie du petit oiseau. Aucun n'était blasé. Le jeu les pinçait aux entrailles. Le nègre ne remua qu'une fois, pour tendre la main, sans doute ne pouvait-il résister davantage, il voulait toucher. Le Jeudi lui remit une perle. Il la roula entre son pouce et son index, la sentit, l'admira et, de la tête, fit signe à la galerie que c'était là une bien jolie, une merveilleuse, une adorable petite lou-lou. Elle passa de main en main, émerveillant chacun. Les fées elles-mêmes, n'en croyant pas leurs yeux, se regarderaient-elles dans la glace?

Les huîtres visitées sont renvoyées à la mer. Les pêcheurs prétendent que les autres, en train de

former leur perle, se nourrissent de celles-là qui ont donné la leur.



Le Bar'a, le vent de Bahrein, le vent, non plus de la saison des dattes, mais de la saison des perles, agitait le golfe. Les booms dansaient. Les rhecs se cramponnaient aux cordes et leurs minutes de repos devenaient des minutes de lutte. Mais ces booms s'obstinaient, aucun ne levait l'ancre.

N'auriez-vous pas voulu que les hommes en chemise noire eussent remonté des fonds à requins de quoi récompenser leur audace? Qu'avaient donné les soixante-sept huîtres pêchées la veille? Le boom funèbre était toujours sur le même banc. On nous y reçut. Les huîtres n'avaient pas payé.

— Faites voir tout de même.

Le nakuda dénoua un calicot rouge : deux très petites perles, quatre ordinaires. Rien. En tout cas, ce n'était pas ce qu'ils cherchaient.

— Nous portons bonheur et, bientôt, vous tirerez le canon.

— Que Dieu vous entende! renvoya le patron.

— Combien de temps vos rhecs tiendront-ils à cette profondeur?

— Encore cinq jours, peut-être. Cela fera

quinze en tout. Après, je les ramènerai à Bahrein, ils seront usés.

— Et les requins?

— Les *your-your?* Sans doute n'ont-ils pas encore senti l'homme. L'eau est chaude, pourtant.

Pendus aux cordes, un rhec toussait, un autre, de sa main libre comprimait ses tempes.

— Que Dieu soit avec vous tous!

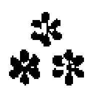
— *Allahou Abkar*, Dieu est le plus grand!

Et d'une corde monta : *Rabbi el Alamine :* le maître des mondes!

*
**

J'allais de boom en boom, comme un *towasha* (courtier). Sur l'un d'eux les radifs (apprentis) entouraient le nakuda. Le patron leur faisait un cours au sujet des perles, disant la valeur de chacune en roupies et pourquoi cette petite était préférable à cette grosse. Il leur parlait du golfe Persique, de ses richesses. Ces enfants apprenaient qu'ils devaient être heureux du sort qui les attendait, nulle autre mer n'étant plus généreuse. Des perles blanches comme celles-là, on n'en trouvait qu'ici. Les élèves écoutaient, attentifs, palpaient les objets, les rendaient au maître, les lui redemandaient. Quelle étrange leçon! Sans être nécessaire à l'enrôlement des recrues, elle avait ce-

pendant un goût assez amer. N'était-ce pas vanter le bonheur de devenir sourd, phtisique, aveugle? Mais à quoi rêver, quand on est de Bahrein et fils de plongeur?



J'ai vu la perle de sept cent mille francs...

En me rendant au boom de la fortune, l'eau parut soudain toute noire, devant nous comme s'il avait plu des flocons de suie sur le golfe. Bientôt, il fallut constater que ces flocons avaient de longs cous. C'étaient des oies de l'Irak. J'en comptai deux mille; un grand mathématicien en aurait trouvé le double. Quel vol, dès que notre *jolyboat* foncerait là-dedans! Nous avancions. Nous levions déjà les yeux pour suivre la fuite éperdue, quand tout à coup l'immense tache noire s'effaça. Ces oiseaux avaient plongé. Tout le monde veut des perles — même les oies!

On m'avait dit de crier *Ya-Mal* en accostant. C'était dans le protocole du golfe. Honneur à la chance! Le fameux boom changeait de banc. Nous glissâmes dans son sillage.

— *Chil Achira*, enlevez la voile, lança le nakuda. Le nouveau banc était trouvé.

— *Alla Yambi! Alla Yambi! Alla Yambi! Alla Yambi!* jusqu'à la fin! renvoyait l'équipage.





Et la voile s'affaissa dans la rapide manœuvre.

De mon *jolyboat*, je les saluai d'un puissant *Ya-Mal.*

— *L'Hamd-Oullah!* louange à Dieu!

Et j'enjambai le boom. Sans doute était-il le bateau de la fortune. Je ne veux pas discuter un aussi beau titre. Le nom de bateau de la conjonctivite ne lui serait pas mal allé non plus. Vingt hommes sur soixante avaient les yeux en feu.

— Ecoute-moi, dit le nakuda, je veux te dire pourquoi ils n'ont plus de blanc au yeux : la joie les a rendus indisciplinés, ils plongent trop. Dans nos vieux poèmes, on raconte qu'une reine, la reine Maria de Rassani, avait deux énormes perles aux oreilles. Les poètes arabes de ce temps, voilà quinze cents ans, les ont décrites. On pouvait encore voir ces deux perles, ces années dernières, à Médine, parmi les joyaux du Prophète, mais pendant la guerre, elles ont disparu. On dit qu'elles furent transportées à Stamboul et de Stamboul à Berlin. Pour nous, elles sont perdues. Avec une perle semblable à la nôtre, l'Arabie aurait retrouvé la parure de la reine Maria. Mes rhecs la cherchent. Le grand Ibn Seoud achèterait les deux. Ce serait la gloire juste après la fortune.

— Montre-moi la beauté!

Les soixante galériens nous entourèrent. Ils allaient la voir encore une fois. Connaissant le jeu,

je regardai d'abord l'équipage. Il exulta. Abîmés par le métier, ces esclaves se laissaient éblouir par leur chance — leur chance platonique. Et c'est cela qui me parut miraculeux, bien plus que la perle, bave salée, vain objet de parade, joie puérile pour les femmes, peine inhumaine pour les hommes.

XXII

Mouhara, l'île capitale de Bahrein a deux faces. L'une, qui regarde la Perse, est riante, de petites rivières l'animent, des dattiers l'empanachent, un aspect du paradis où l'on vivait nu. L'autre, tournée vers l'Arabie, est aride, rien que du sable, et, soulevant ce sable, cinq mille monticules, cinq mille tombeaux inconnus et vides. N'est-ce pas un symbole? D'un côté le plaisir, de l'autre la mort. Le riche collier pendu au cou, le pauvre pêcheur pendu à sa corde?

XXIII

Telle est Bahrein.

Tels sont le golfe Persique, le golfe d'Oman, le golfe d'Aden.

Telles sont Zeïla, Djibouti, les Dahlaks, les Farsans.

Telle est la mer Rouge.

Telle est la voie douloureuse d'un de vos bonheurs, mesdames...

XXIV

Nous étions sur le chemin du retour, à l'hôtel européen de Bagdad.

Chérif Ibrahim, non seulement ne parlait pas, ce qui, de sa part, ne pouvait étonner, mais cette fois il fermait les yeux.

— Mon cher, lui dis-je, ne vous suffit-il pas d'être muet, vous faites l'aveugle à présent?

L'homme mystérieux répondit :

— Que voyez-vous à la table en face de nous?

— Un homme et une femme.

— Que porte la femme?

— Rien.

— Au cou?

— Un collier de perles.

— C'est pour ne pas voir le collier, mon ami, que je ferme les yeux.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JANVIER 1931
PAR LES
ÉTABLISSEMENTS BUSSON
117, RUE DES POISSONNIERS
PARIS